PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

JAN 1 - 1933

Année. N° 24.

LA REVUE DE PARIS

15 DÉCEMBRE 1932

		Pages.
y Bérenger.	*L'Echéance du 15 Décembre*.	721
esse de Noailles. .	*Poèmes*	732
çois Mauriac. . . .	*Le Mystère Frontenac.* — I.	740
dimir d'Ormesson. .	*La Situation en Allemagne*	765
Hermant.	*Souvenirs de la Vie frivole* (fin). . .	781
el Thiébaut	*Valery Larbaud*	822
Géraldy	*Christine* (Acte III).	859
rd Bauër.	*M. Pierre Benoit à l'Académie* . . .	883
garet Kennedy . . .	*L'Idiot de la Famille* (fin).	891
tantin Photiadès. .	*Maurice Barrès à l'Opéra*.	932
çois Porché	*Le Centenaire de Björnson*	943
y Bidou	*Parmi les Livres*.	950

Copyright 1932 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera en 193*

Le pasteur Grisar
par Jacques CHARDONNE

Absence
par Marc CHADOURNE

Antoinette Bourig
par André THÉRIVE

Valet, dame, roi
par Jacques CHENEVIÈRE

La Main tendue
par Philippe HÉRIAT

Un mois d'Été
par Robert DE TRA

Les Routes du bel Univers
par Edmond JALOUX

Cet Œil si bl
par Jean-Louis VAUD

A l'autre bout de l'Arc-en-Ciel
par Alexandre ARNOUX

Odeur de Villa
par Jean GIONO

Discours de l'Humaniste et de l'Automate, par Georges DUH

des romans et nouvelles de Mme Colette; de MM. Henri de Régnier, H Bordeaux, Louis Bertrand, *de l'Académie française*; de MM. François Ma Paul Morand, Jean Giraudoux, André Maurois, Julien Green, Jean Schlumb Jean Mistler, Pierre Mille, André Beucler, Marcel Arland, Pierre Bost, E. I Armand Lunel, Jean Cassou, Somerset Maugham, Joseph Conrad, C. Mans

Lettres inédites d'Anatole France
publiées par Louis BARTHOU, *de l'Académie française.*

des poèmes de la comtesse de Noailles, de Gilbert Mauge.

des récits de voyages :

Sud Amérique
par Luc DURTAIN

Berlin
par Henry BIDOU

Afghanistan
par J. HACKIN

des études littéraires, des essais, de MM. Paul Valéry, Henry Bordeau *l'Académie française*; de Marthe de Fels; de MM. Henry Bidou, Valery baud, Edmond Jaloux, Ernst-Robert Curtius, Guy de Pourtalès, Be Faÿ, Albert Schinz, Henri Jourdan, Maurice Lanoire, Jean Aubry, Ma Martin du Gard, Jean Poirier, Léon Pierre-Quint, J.-G. Aubry, Marcel Thié

Un Abbé singulier : Dorimond de Feletz
par l'abbé BREMOND, *de l'Académie française.*

Souvenirs littéraires
par Henry BORDEAUX, *de l'Académie française.*

L'Art et le Métier
par Valery LARBAUD

Tableau de la Poésie Française depuis 1870
par Albert THIBAUDET

Rencontres
par Gérard BAUËR

Vigny et « Michel Servet »
par Fernand BALDENSPERGER

des portraits littéraires :

François Mauriac
par Edmond JALOUX

Daniel Halévy
par Robert DE TRAZ

Colette
par André ROUSS

Gerhart Hauptmann
par Maurice MURET

Lytton Strachey
par Jacques DOMBASLE

Jean Giraud
par Marcel THIÉ

des pièces de théâtre :

Intermezzo
par Jean GIRAUDOUX

Les Compagnons de la Marjola
par Marcel ACHARD

L'ÉCHÉANCE DU 15 DÉCEMBRE

LE CONFLIT RECOMMENCÉ

Voici recommencé, entre l'Europe et l'Amérique, à propos des dettes de guerre, ce malentendu qui dure depuis douze ans et que rien, pas même les « accords » de M. Mellon, ni les « plans » de M. Dawes ou de M. Young, n'a pu faire cesser d'un continent à l'autre.

En vain les constructions les plus ingénieuses ont été dressées et les concessions les plus sages consenties de part et d'autre. En vain les popularités les plus généreuses se sont sacrifiées à vouloir rapprocher des opinions publiques que leurs intérêts opposaient peut-être encore moins que leurs préjugés. En vain des règlements sont intervenus qu'on pouvait croire durables, sinon définitifs. Rien de tout cela n'a résisté aux ressentiments sans cesse surgis de la mauvaise querelle d'argent laissée par la guerre entre les belligérants de l'humanité.

Quelle qu'ait été l'issue positive de l'échéance du 15 décembre qui sonne à l'heure où paraissent ces lignes, que l'Europe ait payé ou qu'elle ait refusé de payer, unie ou désunie devant le créancier commun, il est certain que cette échéance n'aura rien ajouté de bon ni d'utile à la crise de confiance dont souffre le monde. L'Amérique et l'Europe ne se seront pas mieux comprises ni mieux entendues. Un recul réciproque aura même été enregistré sur la voie du rappro-

chement des nations vers une paix commune. L'Europe en voudra aux Américains de n'avoir pas réalisé les espérances nées de l'accord de Lausanne. L'Amérique en voudra aux Européens de n'avoir pas compris les difficultés nées pour elle de son écroulement financier de 1930. Une rancœur et une rancune égales monteront des deux rivages de l'Atlantique. Les mêmes insinuations de mauvaise foi continueront de se faire entendre. La même méfiance continuera d'empoisonner les opinions publiques. La même incapacité de conclure continuera de paralyser les volontés officielles. Et rarement conflit plus dangereux aura menacé l'humanité aux heures même où les peuples attendaient de Genève à la fois désarmement et prospérité.

« L'Europe, avait dit M. Mussolini dans son discours de Turin, le 4 novembre dernier, l'Europe apporte en tribut à l'Amérique un vaisseau rempli du sang de la guerre. Puisse l'Amérique accueillir ce vaisseau pour en libérer définitivement le monde! » Cette image du chef romain n'a pas été acceptée. Le Congrès américain s'est bouché les yeux à la vue du vaisseau de sang européen : il n'a représenté pour lui qu'un galion de dollars au secours de son économie en péril de naufrage. Et la colère a monté dans les cœurs européens devant tant d'incompréhensions faisant suite à tant d'interventions.

Peut-on maintenant essayer de remettre quelque sagesse dans le désordre irrité des opinions en tempête? Une parole de raison a-t-elle quelque chance d'être écoutée parmi la cacophonie des clameurs passionnées? Il faudrait essayer d'abord d'expliquer pourquoi on en est venu là : peut-être cet examen fournirait-il les moyens d'en sortir?

II

POURQUOI ON EN EST VENU LA

Pendant la guerre de 1914-1918 les États-Unis d'Amérique avaient prêté à leurs associés d'Europe onze milliards de dollars, soit quelque trois cents milliards de nos francs. Ils avaient, en outre, dépensé eux-mêmes, pour cette guerre

douze milliards de dollars. Soit, en tout, 11 + 12 = 23 milliards de dollars, équivalant à plus de six cents milliards de nos francs. Ces sommes énormes n'avaient pas été tirés d'un coffre-fort mystérieux de la Trésorerie américaine. Elles avaient été empruntées aux cent dix millions de citoyens américains par cinq emprunts successifs, quatre *Liberty Loans* et un *Victory Loan*, entre 1917 et 1919, sous forme d'obligations remboursables à terme et avec intérêts de 3 1/2 à 5 p. 100. Diffusées ainsi dans le public, ces obligations emplissent encore les portefeuilles des familles américaines et le paiement de leurs coupons est assuré par les soins du Trésor fédéral, c'est-à-dire par voie de taxes ou d'impôts. Tant que la prospérité a régné aux États-Unis, c'est-à-dire de 1920 à 1929, l'opinion américaine, bien qu'attentive au paiement de ces obligations, n'a pas attaché une importance vitale aux charges que représentaient ces *Liberty Bonds* et ces *Victory Bonds*. Mais, quand le krach financier de 1929 se produisit, suivi de la dépression économique et du chômage social qui durent encore, alors l'opinion américaine se fit plus âpre au sujet de ces obligations nées des emprunts européens de la guerre. Or la contre-partie de ces obligations américaines était dans des obligations européennes signées isolément entre 1917 et 1920 par les divers gouvernements alliés et associés (France, Grande-Bretagne, Italie, Serbie, Belgique, etc.). Ces obligations « européennes » dérivaient d'avances faites *en dollars* par la Trésorerie américaine aux diverses Trésoreries européennes (Banque d'Angleterre, Banque de France, etc.). A chaque engagement du Trésor américain envers le prêteur américain, correspondit un engagement du Trésor français, britannique, belge, italien, serbe, etc. La matérialité de la dette s'affirma par la signature d'obligations payables à vue qui, de 1917 à 1919, furent successivement remises, au fur et à mesure des dépenses faites, par les Trésoreries des diverses puissances à la Trésorerie américaine. Rien que pour le Trésor français, ces obligations furent au nombre de 168. Leur type était le même, sauf le chiffre des dollars pour le montant duquel elles avaient été émises. Ces obligations constituaient la représentation des sommes avancées par les États-Unis à leurs associées les puissances d'Europe

soit pour soutenir leur change, soit pour payer les services faits et les marchandises vendues. On vit ainsi se répandre dès 1917-1919, dans les portefeuilles d'innombrables citoyens américains, des titres analogues aux titres des emprunts russes placés avant la guerre dans d'innombrables familles françaises. C'est ce qui explique que le peuple américain résiste chaque fois qu'on lui propose d'annuler complètement les titres ainsi souscrits au profit des nations européennes, en lui faisant ainsi payer sous forme d'impôts ce qu'il a déjà souscrit sous forme d'emprunts.

Comprenant ces raisons, respectueux aussi de leurs signatures données librement pendant la guerre, reconnaissants enfin d'une aide financière qui les sauva du désastre en avril 1917, les États européens débiteurs signèrent à Washington, de 1923 à 1926, une série de concordats séparés qui échelonnèrent leurs dettes sur soixante-deux ans avec des intérêts réduits. Ces accords, connus sous le nom d' « Accords Mellon », étaient signés en concordance avec d'autres accords avec l'Allemagne, connus sous le nom de « Plan Dawes », et leur engrenage permettait aux Européens de payer les États-Unis tant que l'Allemagne paierait les Européens. Personne, aux États-Unis, n'ignorait cette concordance, à telle preuve qu'un Américain, bras droit de M. Mellon, l'honorable M. Gilbert Parker avait été choisi comme agent général de paiement des Réparations par l'Allemagne et s'était installé à Berlin de 1925 à 1929.

Moi-même, parlant à New-York comme ambassadeur de France, le 20 mai 1926, devant plus de mille Américains représentatifs de toutes leurs élites, je prononçais en anglais les paroles suivantes, reproduites le lendemain en première page de tous les grands journaux des États-Unis : « En 1924, en face des défaillances continuelles de l'Allemagne à s'acquitter de sa dette des réparations, les États-Unis ont établi et fait accepter par l'Allemagne aussi bien que par les Alliés, le célèbre Plan Dawes. Par ce plan la France a déjà reçu depuis 1925 et doit recevoir pendant plus d'un demi-siècle environ la moitié des sommes payées par l'Allemagne et qui, dès 1928, s'élèveront pour son compte à plus de 300 millions de dollars par an. *Le Plan Dawes porte la signature du Vice-Président des États-*

Unis. Nous savons, en France, que c'est une signature digne de foi. Le général Dawes est aussi le banquier Dawes. Sa signature est bonne deux fois. Et M. Dawes me permettra de rappeler ici que s'il est populaire dans sa patrie, il l'est peut-être encore plus en France, où nous l'avons apprécié pendant la guerre, avant de l'avoir apprécié pendant la paix. Mais la signature de Dawes n'est pas la seule signature américaine qui figure au bas du Plan Dawes. A côté d'elles figurent les signatures de MM. Owen Young et Robinson, qui ajoutent encore à l'autorité du contrat. Et c'est un autre grand Américain, M. Parker Gilbert, dont vous admirez tous la technique impeccable et la sévère énergie, qui assure, à Berlin, comme agent général des réparations, la stricte exécution annuelle des obligations librement souscrites par le gouvernement du Reich. *Le Plan Dawes est donc sous la protection des États-Unis d'Amérique.* »

N'avais-je pas, un mois auparavant, pris soin de notifier à tous les membres du Congrès américain et de la Commission des Dettes, que l'accord de réduction qui porte mon nom et celui de M. Mellon restait subordonné aux recouvrements, par la France, des produits du Plan Dawes? J'avais fait distribuer, à mille exemplaires, à tous les ministres, sénateurs et députés américains, un mémoire sur la Capacité de Paiement de la France (*Memorandum on France and her capacity to pay*), mémoire de 143 pages in-4°, où étaient chiffrés toutes les dépenses et recettes de la France, y compris les recouvrements de ses créances sur l'étranger, recouvrements que j'estimais indispensables aux possibilités de paiements à l'Amérique. Bien plus, avant de signer l'Accord, le 23 avril 1926, devant la Commission Américaine des Dettes, M. Mellon étant président et en présence de MM. Hoover, Kellogg et Smoot, j'avais lu en anglais et fait verser au dossier, *sans la moindre observation et protestation d'aucun des membres*, un exposé des motifs où figurait la déclaration suivante :

« *La France a tenu compte, dans son règlement, de sa situation financière actuelle* ET DES CRÉANCES QU'ELLE DOIT RECOUVRER EN VERTU DES TRAITÉS ET CONVENTIONS INTERNATIONALES EN COURS D'EXÉCUTION. »

Ni le Congrès, ni le gouvernement américains, n'ont

donc ignoré en 1926, le lien établi entre la capacité de paiement du débiteur et ses recouvrements à exercer sur d'autres débiteurs.

Ce Parlement et ce gouvernement l'ont encore moins ignoré en 1930, lorsque le Plan Young et les Accords de la Haye furent substitués au Plan Dawes. M. Owen Young était un Américain et c'est lui qui a conduit toute l'opération de 1929-1930. C'est lui qui a conçu et fait établir le synchronisme le plus absolu entre la part différable des paiements allemands et les annuités des paiements européens à l'Amérique. A moins de s'exposer à être taxés de la plus perfide mauvaise foi, les Américains doivent reconnaître qu'ils ont constamment agi, de 1926 à 1930, pour se faire payer par leurs anciens associés au moyen des paiements de l'ancien ennemi commun, l'Allemagne.

Cependant l'Allemagne elle-même n'avait payé qu'en empruntant des sommes énormes, à taux usuraires, aux banquiers américains, entre 1924 et 1930. Ces sommes se sont élevées à plusieurs milliards de dollars : l'Allemagne en reversa une partie à ses créanciers pour les réparations, et elle garda le reste pour son usage personnel. Si bien qu'en 1930, elle se déclara incapable de rembourser ni capital ni intérêts. Les Américains perdaient ainsi 6 nouveaux milliards de dollars qu'ils avaient avancés en plus des 23 milliards de la guerre. Leur note à recouvrer s'élevait désormais à près de 30 milliards de dollars (750 milliards de francs). Cela seul suffirait à expliquer la « dépression financière et économique » de Wall Street en 1930...

C'est alors que le président américain Hoover, sollicité par le président allemand von Hindenburg (sur les conseils de l'ambassadeur américain Sackett, qui s'en est vanté quelque peu imprudemment un an plus tard), c'est alors que M. Hoover, du Sinaï de sa Maison Blanche, crut devoir lancer sur le monde le fameux « Message » qui suspendait pour un an tous les paiements de réparations et de dettes de guerre, en les liant sous le néologisme d' « obligations intergouvernementales ». L'Europe dut subir ce cadeau gros de réversibilités inconnues. En octobre 1931, le président Hoover, recevant à Washington le président du Conseil français, M. Pierre Laval, aggravait son message de juin par un communiqué Hoover-Laval où il était

écrit qu' « UN ARRANGEMENT, CONCERNANT LA PÉRIODE DE DÉPRESSION ÉCONOMIQUE, PEUT ÊTRE NÉCESSAIRE » et que « *l'initiative de cet arrangement devra être prise par les puissances européennes, principalement intéressées, dans le cadre des accords en vigueur avant le* 1er *juillet* 1931. »

L'arrangement en question, provoqué par le président américain Hoover, a eu lieu à l'heure dite, en juin-juillet 1932, à la Conférence de Lausanne. J'en ai analysé les conditions dans deux articles de la *Revue de Paris* (1er juin et 15 juillet 1932). Les Américains n'ont absolument rien ignoré de cet arrangement : ils ont même conseillé aux Européens de ne pas abandonner complètement leur créance des réparations sur l'Allemagne. C'est par suite d'interventions américaines répétées (les dépêches officielles en font foi) qu'on a renoncé au « Coup d'éponge » final sur les réparations. Les Américains avaient auparavant un délégué à la Conférence des Experts du Comité de Bâle en décembre 1931. Ce délégué se nommait M. Walter W. Stewart. Il a contresigné la déclaration suivante, conséquence directe du communiqué Hoover-Laval et préface des accords de Lausanne :

« *Tout allégement en faveur d'un pays débiteur incapable de supporter la charge de certains paiements risquerait de transférer cette charge à un pays créancier qui, étant lui-même débiteur, serait à son tour incapable de la supporter.* »

C'était reconnaître l'interdépendance absolue des créanciers et des débiteurs de guerre. C'était s'engager à alléger l'Europe aussitôt que serait allégée l'Allemagne.

Que l'Europe ait fait à Lausanne un beau geste en remettant à l'Allemagne les neuf dixièmes de sa créance « réparations », c'est ce que le sénateur américain Borah, président de la Commission des Affaires Étrangères, a reconnu dès le lendemain en saluant dans ces accords de Lausanne « une ère nouvelle pour l'humanité ». Mais que les États-Unis aient fait un beaucoup moins beau geste en exigeant au 15 décembre suivant le paiement intégral des annuités-dettes de guerre, c'est ce que le monde entier a déjà reconnu aussi.

Qu'un arrangement européo-américain fût recommandable, aucun Européen ne le méconnaissait. Mais qu'à cet arrangement recommandé par M. Hoover en octobre 1931,

le même M. Hoover ait substitué un refus pur et simple en novembre 1932, aucun Européen n'a pu l'approuver.

Si les Américains voulaient être payés intégralement des annuités des accords signés, ils ne devaient pas empêcher leurs débiteurs de recouvrer leurs créances sur d'autres débiteurs. Ils devaient s'interdire tout moratoire sur des tiers et toute promesse d'arrangements pendant la dépression économique. En intervenant dans les affaires d'Europe, ils se sont exposés à l'accusation de jouer double jeu pour ruiner leurs propres débiteurs.

Certes, l'Europe ne méconnaît pas les difficultés que cause au Trésor américain le remboursement des emprunts de guerre placés dans le public américain. Mais elle n'admet pas non plus cette novation qui l'oblige à faire les frais de ces remboursements, alors que c'est l'Amérique qui a proclamé le moratoire de l'Allemagne et favorisé la défaillance quasi définitive des paiements de réparations.

Voilà comment nous en sommes tous venus là. Pouvons-nous maintenant en sortir, et comment?

III

IL FAUT UNE CONFÉRENCE MONDIALE

Il ne s'agit pas de récriminer sur le passé, même le plus récent. Ces récriminations inutiles ne feraient qu'envenimer le conflit. Si les États-Unis et l'Europe ne se sont pas compris à propos des dettes de guerre, c'est qu'ils ne se comprennent pas mieux à propos de la paix entre continents, ni à propos des relations entre les peuples. Leur psychologie respective est aussi différente que leurs origines et que leur développement. Bien qu'usant des mêmes accélérateurs mécaniques de vie matérielle, bien qu'issus autrefois des mêmes groupes ethniques, les Américains et les Européens n'ont presque jamais la même mentalité politique. Il faut chercher entre eux ce qui les rapprochera et non ce qui les divisera.

Ce qui les rapprochera, c'est la recherche et, si possible, la reconquête d'une prospérité fondée sur le travail dans l'indépendance. Que l'Amérique et que l'Europe redeviennent

riches et actives, bientôt les colères s'apaiseront, les malentendus s'oublieront.

Quels sont les meilleurs moyens pour retrouver cette prospérité perdue des deux continents?

L'un d'eux serait assurément la passation par « profits et pertes » de la plus grosse partie du passif des dettes et des réparations. Il est pénible, sans doute, pour l'Amérique de renoncer à des milliards de dollars et pour la France de renoncer à des dizaines de milliards de francs. Mais si ces créances, légitimes en droit, sont irrecouvrables en fait, est-il bon de s'acharner sur des proies qui ne sont plus que des ombres, alors qu'un ajustement suprême permettrait de désencombrer le présent en libérant l'avenir?

Les accords de Lausanne ont libéré l'Allemagne de sa dette de guerre dans la proportion de 90 p. 100. Il ne lui reste plus à payer qu'environ 3 milliards de reichsmarks, soit 18 milliards de francs, et encore un moratoire, préalable à ce paiement ultime, lui a-t-il été accordé. Ces 3 milliards de reichsmarks doivent être versés à la Banque des Règlements Internationaux sous forme de Bons du gouvernement allemand à 5 p. 100 et négociables seulement dans trois années, c'est-à-dire en 1935.

Ce sont là des conditions tout à fait conformes à l'esprit du Rapport des Experts de Bâle en décembre 1931, lequel fut accepté et contresigné par le délégué américain, M. Walter W. Stewart. Il convient de les proposer maintenant au gouvernement américain comme base d'un règlement analogue de la dette européenne envers les États-Unis d'Amérique.

Cette dette, telle qu'elle a été fixée par les divers accords Mellon (1923 à 1926) s'élève à 6 milliards 871 millions de dollars. Réduite de 90 p. 100 et diminuée des paiements déjà faits, elle représenterait environ 600 millions de dollars, soit environ 15 milliards de francs, donc un chiffre quelque peu inférieur à la dette allemande fixée par les accords de Lausanne. En ce qui concerne la France, sa dette envers l'Amérique est d'environ 1 900 millions de dollars (accords Mellon-Bérenger, valeur actuelle). Si l'on retranche de cette somme les paiements effectués, il reste 1 700 millions de dollars. D'après nous la France devrait payer encore un dixième de ce

reliquat, soit 170 millions de dollars, ou 4 milliards 250 millions de francs, soit un chiffre sensiblement inférieur aux 1 600 millions de reichsmarks ou 9 milliards de francs (52 p. 100) qu'elle devrait recevoir en vertu des accords de Lausanne. Le solde restant pour elle serait celui, combien minime, de ses réparations non encore entièrement payées par l'Allemagne. Les débiteurs européens s'acquitteraient envers les États-Unis d'Amérique sur le même rythme que l'Allemagne envers eux, c'est-à-dire par une remise de Bons à 5 p. 100 négociables par la B. R. I. dans la même forme que les bons allemands et après le même moratoire de trois ans, c'est-à-dire en 1935.

Un tel règlement ne pourrait être opéré ailleurs que dans une conférence économique mondiale analogue à celle dont la Grande-Bretagne a pris l'initiative avec la France et au principe de laquelle les États-Unis d'Amérique ont adhéré dès l'été de 1932.

Sans doute, jusqu'ici, le gouvernement Hoover, qui se survit péniblement à lui-même en vertu de l'étrange « Constitution » américaine, a déclaré qu'il entendait exclure de la prochaine Conférence économique mondiale à la fois les dettes de guerre et les tarifs douaniers. Autant dire que des mathématiciens entendraient exclure d'un problème à résoudre deux de ses données sur trois. Ou bien qu'un notaire commencerait par exclure d'un riche mariage les dettes du fiancé et les apports de la mariée... Les événements ont déjà démontré, depuis six mois qu'il n'y aura pas de Conférence économique mondiale si l'on n'y discute tout l'ensemble de la crise actuelle, c'est-à-dire à la fois les dettes de guerre, les tarifs douaniers d'après-guerre, l'autarchie généralisée des États, et enfin le blocage de la circulation monétaire qui en est la conséquence.

Cette nécessité de synthèse n'a nullement échappé aux Américains d'horizon un peu moins rétréci que celui de M. Hoover, notamment à M. le sénateur Borah, président de la Commission des Affaires Étrangères. M. Borah a, en effet, déclaré publiquement que « le problème des dettes de guerre était lié à l'ensemble des problèmes soulevés par la crise économique actuelle et qu'il ne fallait pas l'en isoler, mais au contraire le résoudre avec les autres dans une Conférence mondiale destinée à rétablir l'équilibre des continents.

C'est là un pressentiment très exact de la solution à intervenir. Et je donne mon assentiment énergique à cette proposition de mon collègue d'outre-Atlantique.

J'ai, comme lui, la conviction que cette conférence mondiale finira par absorber celle du Désarmement, qui marque à nouveau un point mort parce qu'elle est isolée du problème économique auquel elle se rattache.

La principale tragédie du temps présent est, en effet, qu'il faut payer séparément pour le sang versé et pour le sang à verser, alors que c'est la même chaîne sanglante qui lie dettes et armements de guerre et que la volonté de tous les peuples est de briser cette chaîne.

La dernière guerre a coûté plus de mille milliards de francs. La guerre qui peut venir coûte déjà comme préparation plus de cent cinquante milliards de francs par an. Quel être humain ne comprend qu'il faut en finir avec ce double carcan d'or et de fer? Ce n'est plus là une question de nations ni de continents : c'est une nécessité pour toute l'espèce humaine.

Mais cette double abolition progressive ne se suffira pas à elle-même.

Il faudra rétablir la circulation des échanges, déclencher la reprise des marchés qui commandent le relèvement des recettes et le rééquilibre des trésoreries. Seulement alors pourra renaître la confiance de peuple à peuple, seule génératrice et seule animatrice du crédit entre les nations.

Voilà l'œuvre où peuvent se réunir et s'associer à nouveau les États-Unis d'Amérique et les nations européennes. C'est une œuvre saine et forte qui leur ferait autant d'honneur qu'elle leur rapporterait de profit. Elle ne serait pas indigne de leurs communes origines. Elle réaliserait une première constitution de cet Intercontinentalisme qui est devenu la nécessité scientifique et sociale du XXe siècle. Là seulement, et pas ailleurs, pourra être obtenu l'apaisement final du long conflit d'argent et de sang qui divise et épuise encore les continents au lieu de les associer et de les féconder.

HENRY BÉRENGER

POÈMES

L'ANCÊTRE

D'où sommes-nous venus, quel est l'ancêtre étrange,
L'agreste, inconscient et lascif animal,
Qui, séparant un jour le bien d'avec le mal,
Fit naître en nous l'angoisse et la pudeur de l'ange?

A quel moment du temps, comme en quelle saison,
Le désir, qui guidait ses gambades heureuses,
Fit-il place à l'ardeur pensive et langoureuse
Et fixa-t-il en nous la solide raison?

Habitant des forêts ou bien des mers fécondes,
Sombre aïeul séculaire, endormi sans remords,
Par qui nous connaissons le plaisir et la mort,
A travers la douleur infuse dans le monde,

Je songe à tes yeux prompts, à tes gais appétits,
A tes crimes prudents, peureux et nécessaires,
Et je lève mon front, hanté de paradis,
Vers la nue où jamais tes vœux ne se posèrent.

ÉVOLUTION

Peut-être que parfois, dans la nuit chaude et blanche
Du naissant univers, le monde des parfums,
De son haleine altière enivrait un à un
Les puissants animaux arrêtés dans les branches.

La bête veloutée, et que domptait l'instinct,
Sentait le soir bleuir sa cervelle légère,
Et le suave élan des odeurs messagères
L'enivrait d'un plaisir langoureux et hautain.

Le couple d'où devait sourdre l'humaine espèce,
Baignant dans les lueurs d'un tropical été,
Eut sans doute, humblement, cette noble tristesse
Qui mélange le rêve avec la volupté.

Enjoué dans l'azur, troublé par les ténèbres,
Peut-être que le corps en qui l'homme naissait,
Eut-il confusément l'anxiété funèbre
Et connut-il un vague et sombre « je ne sais »?

Peut-être que le mâle auprès de la femelle,
Contemplant l'infini palpitant et muet,
Conçut-il la sublime évasion des ailes
Et sut-il qu'en un dieu son cœur se transmuait?

Astres qui m'inspirez! Scintillante étendue
Que mon regard aborde et scrute avec orgueil,
Peut-être l'avez-vous provoquée, entendue,
L'immense poésie éveillée en leur œil,

En cet œil animal, prudent, hardi, rapace,
Qui choisissait sa proie entre l'air et le sol,
Et dont nous conservons, dans l'azur clair et mol,
Je ne sais quel charnel appétit de l'espace.

Homme, bête, fureur, calme, labeur, esprit,
Tout n'est qu'un même effort dont nous portons la somme;
Ce que l'on offre au sort n'est pas donné mais pris
Par le fatal destin, tout gonflé de mépris,
Qui ne distingue pas le néant d'avec l'homme.

CONSCIENCE

Quand le sort semble pur et franc
Et que la jeunesse s'efforce,

Comme la sève sous l'écorce,
A dominer le corps souffrant,
Périr paraît inique et lâche;
On s'acharne à la dure tâche
Comme un travailleur dans le rang.

J'ai craint d'avoir tort en mourant.

L'INDÉCHIFFRABLE

L'abîme et le sommet ont le même néant.
Quel que soit le séjour où l'esprit se démène,
Il sent que rien n'avait prévu la race humaine
Lentement surgissant du sein des océans.

Que d'hommes ont passé sous les astres! Que d'êtres
Ont levé vers les cieux leur regard dédaigné
Et qui, tous innocents et condamnés à naître,
Ont vécu haletants et sont morts résignés.

Depuis la bulle d'eau jusqu'à l'arche céleste
Tout est rébellion, refus capricieux
De laisser déchiffrer à l'esprit grave et leste
Le stellaire alphabet dont palpitent les cieux.

Si, du moins, le plaisir accompagnait la vie,
Si cette récompense au leurre éblouissant
Permettait que soudain se transforme et dévie
Le sort, avare au cœur et contempteur du sang!
On connaîtrait ainsi des paradis suaves,
On ne quitterait pas les ors du plein été;
Mais le destin impose aux humains d'être braves
Et s'emploie à ternir la noble volupté.

TÉNACITÉ

Le jour morne est d'un jour morne encore suivi.
Brave et tenace au cours du chemin monotone,
Le corps rêveur escompte un bonheur qui l'étonne :
Pour ce peu de bonheur que l'on espère on vit!

On vit pour cet instant sans bord mais éphémère :
Ambition, triomphe, amour, insanité!
Pour ce trop fort plaisir, ce peu de volupté,
Nulle obstination ne semble trop amère.

Pourtant tout redescend vers l'angoisse ou l'oubli.
L'homme ne garde pas ses superbes conquêtes,
Il n'est pas de lueur que le destin n'arrête.
— Amants qui triomphez dans l'ouragan des lits

Et déchiffrez soudain par l'ivresse secrète
Qui livre l'infini à vos tendres délits,
Les plans universels par quoi le monde existe,
Que j'aime votre extase, ample, savante et triste!

EXIGENCE

L'être recherche le plaisir,
Toute sa force le réclame,
Nous conférons le beau nom d'âme
A la puissance du désir.

Il faudrait que toujours nous tente
Quelque appel ou bien quelque attente,
Et, repoussant le morne effort
Qu'exige la vie humble et creuse,
L'homme se ruerait vers la mort,
S'il la savait voluptueuse.

CONCLUSION

Calme désertion, dénouement faible et tendre,
Pour tout ce qu'on briguait indolence et mépris;
Corps inerte, apaisé, où l'on sent se détendre
Tout ce qu'offrait la vie et qui faisait son prix.

Laissez-moi m'endormir, sommeiller c'est connaître,
C'est être nettement et justement savant.
La mort par son opaque et mystique fenêtre
Ne laisse plus passer rien qui soit décevant.

L'immense vanité qui comblait nos journées,
Les risibles combats pour devancer autrui,
Les souffrances du corps laissant l'âme étonnée,
La foule des regrets vont finir aujourd'hui!

La terre sans pitié que seul rend excusable
Le frémissant désir de se perpétuer,
Étroitement prendra dans le froid de son sable
L'un de ceux qui naquit afin d'être tué.

INDIGENCE

On aime tristement, même à travers la joie,
Un invisible obstacle aisément se déploie
Et disjoint les esprits qui se veulent mêler.
Hélas! tout être est seul sous le ciel étoilé!
L'orgueil a son désert ainsi que la tendresse.
Douleur du noble amour ou de l'ambition,
Vous voyez fuir l'espoir et languir l'allégresse!
— Pourquoi faut-il que l'âpre et brève passion
Où l'homme s'assouvit, se limite et s'abaisse,
De tous les sentiments soit le seul sans tristesse?

SOUVENIRS D'UN JARDIN D'ANGLETERRE

Mon enfant, mon ami, mon frère,
La nuit descend;
Je ne vois que tes yeux sur terre
Et que mon sang.

Que le sel de la mer démente
Flagelle enfin
Le corps que le désir tourmente
Plus que la faim!

Que le cordage des navires
Fasse un nœud noir
A ce cœur qui roule et qui vire
Pour te revoir,

Et que l'ancre qui fixe au sable
Les paquebots
M'accorde enfin la douceur stable
D'un froid tombeau.

Près d'un petit temple qu'obsèdent
Les seringas,
Sens-tu comme tout mon corps cède
Aux doux ébats?

O roses! étouffez l'angoisse,
Les cris ardents
De la volupté qui se froisse
Entre les dents.

Le lierre sur des maisons noires
Frissonne et luit;
Je meurs de précise mémoire,
D'ardent ennui.

C'est le vent salé de la Manche,
C'est le vent gris,
Qui me soulève et qui me penche
Vers ton esprit.

Le vent qui passe dans les roses,
Ce soir trop doux,
Veut que mon front glisse et repose
Sur tes genoux.

Ces parfums, cette molle vague
D'un soir d'été
Fait que le cœur meurt et divague
De volupté.

Comment demeurer davantage
Lointains, absents,
Quand ta plus agissante image
Est dans mon sang!

IRRUPTION

Le malheur entre dans la chambre.
Depuis des siècles, il accourt,
Il brise le cœur et les membres;
L'être stoïque est sans recours
Contre cet hôte turbulent
Qui, tantôt hâtif, tantôt lent,
Nous guide vers la tombe étrange
Où la vie avec son cœur d'ange
Ne trouve plus aucun amour.
— O mort preste, élan sans échange,
Cassure abrupte dans le jour!

CONFRONTATION

A l'horizon pâli du matin automnal,
Je regarde à travers le fin rideau d'un saule,
Le coteau délicat comme une mince épaule,
Qu'un oiseau frôle avec son doux ventre animal.

La nature se meurt. Sa grâce reposée,
Où rêvent dignement des larmes en suspens,
Ne semble pas tourner vers le flambant dieu Pan
Ses yeux qu'éblouissaient les caresses osées.

Ce qui fléchit en elle expire mollement.
Même quand le verger et la vigne rougeoient
Elle ne s'unit plus à cette pourpre joie
Qui mêlait en été la bacchante et l'amant.

Sa sereine faiblesse a bien la connaissance
D'un sommeil où le germe, insidieusement,
Conservant sa vigueur, sa grâce et son essence
Renaîtra, frais et pur, palpitant diamant.
— Qu'êtes-vous, race humaine, auprès de tant de force!
Parasites rêveurs que grandissait l'esprit,
Vos labeurs, vos espoirs et la stoïque écorce
Dont tout être se vêt, n'empêchent le mépris
D'un monde sans pensers où vos pleurs et vos gestes
Se perdent dans l'espace et les tombes agrestes!

ESPACE

Lorsque le soir est beau, quand sa mince apparence,
Son néant constellé intrigue un cœur savant,
Et quand le monde vert des feuillages balance
Cette odeur de fraîcheur qui compose le vent,

J'absorbe, ayant tout bu dans de divers calices,
La liqueur du triomphe et le venin du fiel,
Ce tout premier bonheur candide et sensuel
De respirer l'éther agile, espiègle et lisse,
Ce tout premier plaisir, celui par qui l'on vit,
Celui par qui l'on songe et pressent l'aventure,
Dont l'allègre vigueur, sitôt qu'on la ravit,
Abandonne à la mort la fière créature.

Beauté de l'air, c'est vous qui fîtes mes pensers.
Vous m'apportiez le monde, ô caresseur des astres!
Votre céleste souffle, en tous lieux dépensé,
Amplifiait la joie et calmait les désastres.

Preste organisateur de toutes les saisons,
Ce que vous dédaignez se flétrit et s'efface,
Et je songe à ce jour, calme, dans ma maison,
Où ne recevant plus vos faveurs de l'espace,
J'aurai fermé mon corps, las des cieux et des sons,
Aux douleurs de l'effort comme de la raison.

DÉTACHEMENT

J'ai trop lutté, je me résigne.
Quelle circonstance était digne
De tant de souffrances insignes?
Certes les malheurs éclatants
Du corps, de l'âme, sont autant
De témoignages et de signes
Qui parent l'être courageux.

Sache élever au-dessus d'eux
La noblesse d'un col de cygne.

COMTESSE DE NOAILLES

LE MYSTÈRE FRONTENAC

Comme un fruit suspendu dans l'ombre du feuillage,
Mon destin s'est formé dans l'épaisseur des bois.
J'ai grandi, recouvert d'une chaleur sauvage,
Et le vent qui rompait le tissu de l'ombrage
Me découvrit le ciel pour la première fois.
Les faveurs de nos dieux m'ont touché dès l'enfance;
Mes plus jeunes regards ont aimé les forêts,
Et mes plus jeunes pas ont suivi le silence
Qui m'entraînait bien loin dans l'ombre et les secrets.

MAURICE DE GUÉRIN

PREMIÈRE PARTIE

I

Xavier Frontenac jeta un regard timide sur sa belle-sœur qui tricotait, le buste droit, sans s'appuyer au dossier de la chaise basse qu'elle avait rapprochée du feu; et il comprit qu'elle était irritée. Il chercha à se rappeler ce qu'il avait dit, pendant le dîner : ses propos lui semblèrent dénués de toute malice. Xavier soupira, passa sur son crâne une main fluette. Ses yeux fixèrent le grand lit à colonnes torses où, huit ans plus tôt, son frère aîné, Michel Frontenac, avait souffert cette interminable agonie. Il revit la tête renversée, le cou énorme, que dévorait la jeune barbe vigoureuse; les mouches inlassables de juin qu'il ne pouvait chasser de cette face suante. Aujourd'hui, on aurait tenté de le trépaner, on l'aurait sauvé peut-être; Michel serait là. Il serait là... Xavier ne pouvait plus

détourner les yeux de ce lit, ni de ces murs. Pourtant ce n'était pas dans cet appartement que son frère avait expiré : huit jours après les obsèques, Blanche Frontenac, avec ses cinq enfants, avait quitté la maison de la rue Vital-Carles, et s'était réfugiée au troisième étage de l'hôtel qu'habitait, rue de Cursol, sa mère, madame Arnaud-Miqueu. Mais les mêmes rideaux à fond bleu, avec des fleurs jaunes, garnissaient les fenêtres et le lit. La commode et l'armoire se faisaient face, comme dans l'ancienne chambre. Sur la cheminée, la même dame en bronze, robe montante et manches longues, représentait la Foi. Seule, la lampe avait changé : madame Frontenac avait acquis un modèle nouveau que toute la famille admirait : une colonne d'albâtre supportait le réservoir de cristal où la mèche, large ténia, baignait dans le pétrole. La flamme se divisait en nombreux pétales incandescents. L'abat-jour était un fouillis de dentelles crème, relevé d'un bouquet de violettes artificielles.

Cette merveille attirait les enfants avides de lecture. En l'honneur de l'oncle Xavier, ils ne se coucheraient qu'à neuf heures et demie. Les deux aînés, Jean-Louis et Joseph, sans perdre une seconde, avaient pris leurs livres : les deux premiers tomes des *Camisards* d'Alexandre de Lamothe. Couchés sur le tapis, les oreilles bouchées avec leurs pouces, ils s'enfonçaient, s'abîmaient dans l'histoire; et Xavier Frontenac ne voyait que leurs têtes rondes et tondues, leurs oreilles en ailes de zéphire, de gros genoux déchirés, couturés, des jambes sales, et des bottines ferrées du bout, avec des lacets rompus, rattachés par des nœuds.

Le dernier né, Yves, auquel on n'eût pas donné ses dix ans, ne lisait pas, mais, assis sur un tabouret, tout contre sa mère, il frottait sa figure aux genoux de Blanche, s'attachait à elle, comme si un instinct l'eût poussé à rentrer dans le corps d'où il était sorti. Celui-là se disait qu'entre l'explication au tableau de demain matin, qu'entre le cours d'allemand où M. Roche peut-être le battrait, et le coucher de ce soir, une nuit bénie s'étendait : « Peut-être je mourrai, je serai malade... » Il avait fait exprès de se forcer pour reprendre de tous les plats.

Derrière le lit, les deux petites filles, Danièle et Marie, apprenaient leur catéchisme. On entendait leurs fous rires

étouffés. Elles étaient isolées, à la maison même par l'atmosphère du Sacré-Cœur, tout occupées de leurs maîtresses, de leurs compagnes, et souvent, à onze heures, dans leurs lits jumeaux, elles jacassaient encore.

Xavier Frontenac contemplait donc à ses pieds ces têtes rondes et tondues, les enfants de Michel, les derniers Frontenac. Cet avoué, cet homme d'affaires avait la gorge contractée; son cœur battait plus vite : cette chair vivante était issue de son frère... Indifférent à toute religion, il n'aurait pas voulu croire que ce qu'il éprouvait était d'ordre mystique. Les qualités particulières de ses neveux ne comptaient pas pour lui : Jean-Louis, au lieu d'être un écolier éblouissant d'intelligence et de vie, eût-il été une petite brute, son oncle ne l'en aurait pas moins aimé; ce qui leur donnait, à ses yeux, un prix inestimable ne dépendait pas d'eux.

— Neuf heures et demie, — dit Blanche Frontenac. — Au lit! N'oubliez pas votre prière.

Les soirs où venait l'oncle Xavier, on ne récitait pas la prière en commun.

— N'emportez pas vos livres dans votre chambre.

— Où en es-tu, José? — demanda Jean-Louis à son frère.

— J'en suis, tu sais, quand Jean Cavalier...

Les petites filles tendirent leurs fronts moites à l'oncle. Yves restait en arrière.

— Tu viendras me border? dis, maman? Tu viendras me border?

— Si tu insistes encore, je ne viendrai pas.

De la porte, le plus chétif de ses garçons lui jeta un regard suppliant. Ses chaussettes disparaissaient dans ses souliers. Sa petite figure mince lui faisait de grandes oreilles. La paupière gauche était tombante, recouvrait presque tout le globe de l'œil.

Après le départ des enfants, Xavier Frontenac observa encore sa belle-sœur : elle n'avait pas désarmé. Comment l'aurait-il blessée? Il avait parlé des femmes de devoir dont elle était le type. Il ne comprenait pas que ces sortes de louanges exaspéraient la veuve. Le pauvre homme, avec une lourde

insistance, vantait la grandeur du sacrifice, déclarait qu'il n'y avait rien au monde de plus beau qu'une femme fidèle à son époux défunt et dévouée tout entière à ses enfants. Elle n'existait à ses yeux qu'en fonction des petits Frontenac. Il ne pensait jamais à sa belle-sœur comme à une jeune femme solitaire, capable d'éprouver de la tristesse, du désespoir. Sa destinée ne l'intéressait en rien. Pourvu qu'elle ne se remariât pas et qu'elle élevât les enfants de Michel, il ne se posait guère de question à son sujet. Voilà ce que Blanche ne lui pardonnait pas. Non qu'elle ressentît aucun regret : à peine veuve, elle avait mesuré son sacrifice et l'avait accepté; rien ne l'eût fait revenir sur sa résolution. Mais, très pieuse, d'une piété un peu minutieuse et aride, elle n'avait jamais cru que, sans Dieu, elle aurait trouvé la force de vivre ainsi; car c'était une jeune femme ardente, un cœur brûlant. Ce soir-là, si Xavier avait eu des yeux pour voir, il aurait pris en pitié, au milieu des livres abandonnés sur le tapis et du désordre de ce nid déserté, cette mère tragique, ces yeux de jais, cette figure bilieuse, ravinée, où des restes de beauté résistaient encore à l'amaigrissement et aux rides. Ses bandeaux déjà gris, un peu en désordre, lui donnaient l'air négligé d'une femme qui n'attend plus rien. Le corsage noir, boutonné par devant, moulait les épaules maigres, le buste réduit. Tout son être trahissait la fatigue, l'épuisement de la mère que ses petits dévorent vivante. Elle ne demandait pas d'être admirée ni plainte, mais d'être comprise. L'indifférence aveugle de son beau-frère la mettait hors d'elle et la rendait violente et injuste. Elle s'en repentait et se frappait la poitrine dès qu'il n'était plus là; mais ses bonnes résolutions ne tenaient pas lorsqu'elle revoyait cette figure inexpressive, ce petit homme sans yeux devant qui elle se sentait inexistante et qui la vouait au néant.

Une voix faible s'éleva. Yves appelait : il ne pouvait se contenir et pourtant redoutait d'être entendu.

— Ah! cet enfant!

Blanche Frontenac se leva, mais se rendit d'abord chez les deux aînés. Ils dormaient déjà, serrant dans leurs petites mains sales un scapulaire. Elle les borda et, du pouce, traça une croix sur leur front. Puis elle passa dans la chambre des filles.

La lumière luisait sous la porte. Dès qu'elles eurent entendu leur mère, elles éteignirent. Madame Frontenac ralluma la bougie. Entre les deux lits jumeaux, sur la table, des quartiers d'orange étaient disposés dans une assiette de poupée; un autre plat contenait du chocolat rapé et des morceaux de biscuits. Les petites se cachèrent sous leurs draps et Blanche ne voyait plus que leurs couettes tressées que nouait un ruban déteint.

— Privées de dessert... et je noterai sur votre carnet que vous avez été désobéissantes.

Madame Frontenac emporta les reliefs de la « dînette ». Mais, à peine la porte refermée, elle entendit des fusées de rire. Dans la petite pièce voisine, Yves ne dormait pas. Lui seul avait droit à une veilleuse; son ombre se détachait sur le mur, où sa tête paraissait énorme et son cou plus frêle qu'une tige. Il était assis, en larmes, et, pour ne pas entendre les reproches de sa mère, il cacha sa figure dans son corsage. Elle aurait voulu le gronder, mais elle entendait battre ce cœur fou, elle sentait contre elle ces côtes, ces omoplates. A ces moments-là, elle éprouvait de la terreur devant cette possibilité indéfinie de souffrance, et elle le berçait :

— Mon petit nigaud... mon petit idiot... Combien de fois t'ai-je dit que tu n'es pas seul? Jésus habite les cœurs d'enfants. Quand tu as peur, il faut l'appeler, il te consolera.

— Non, parce que j'ai fait de grands péchés... Tandis que toi, maman, quand tu es là, je suis sûr que tu es là... Je te touche, je te sens. Reste encore un peu.

Elle lui dit qu'il fallait dormir, qu'oncle Xavier l'attendait. Elle l'assura qu'il était en état de grâce : elle n'ignorait rien de ce qui concernait son petit garçon. Il se calmait; un sanglot le secouait encore, mais à longs intervalles. Madame Frontenac s'éloigna sur la pointe des pieds.

II

Quand elle rentra dans sa chambre, Xavier Frontenac sursauta :

— Je crois que j'ai dormi... Ces randonnées à travers les propriétés me fatiguent un peu...

— A qui vous en prendre, sinon à vous-même? — répondit Blanche aigrement. — Pourquoi vivre à Angoulême, loin de votre famille? Après la mort de Michel, vous n'aviez qu'à vendre l'étude. Il eût été tout naturel que vous reveniez habiter Bordeaux et lui succédiez dans la maison de bois merrains... Je sais que nous avons la majorité des actions, mais l'associé de Michel a maintenant toute l'influence... Ce Dussol est un brave homme, je le veux bien; il n'empêche qu'à cause de vous mes petits auront plus de peine à se faire une place dans la maison.

A mesure qu'elle parlait, Blanche sentait la profonde injustice de ces reproches, — au point qu'elle s'étonnait du silence de Xavier : il ne protestait pas, il baissait la tête, comme si elle eût atteint, chez son beau-frère, une secrète blessure. Et pourtant, il n'aurait eu qu'un mot à dire pour se défendre : à la mort du père Frontenac, qui suivit de près celle de son fils Michel, Xavier avait renoncé à sa part de propriétés en faveur des enfants. Blanche avait cru d'abord qu'il s'agissait pour lui de se débarrasser d'une surveillance ennuyeuse; mais, au contraire, ces vignobles qui ne lui appartenaient plus, il offrit de les gérer et de prendre en mains les intérêts de ses neveux. Tous les quinze jours, le vendredi, quelque temps qu'il fît, il partait d'Angoulême vers trois heures, prenait à Bordeaux le train de Langon où il descendait. La victoria ou le coupé, selon la température, l'attendait à la gare.

A deux kilomètres de la petite ville, sur la route nationale, aux abords de Preignac, la voiture franchissait un portail et Xavier reconnaissait l'amertume des vieux buis. Deux pavillons construits par l'arrière-grand-père, déshonoraient cette chartreuse du XVIIIe siècle où plusieurs générations de Frontenac avaient vécu. Il gravissait le perron arrondi, ses pas résonnaient sur les dalles, il reniflait l'odeur que l'humidité de l'hiver dégage des anciennes cretonnes. Bien que ses parents eussent à peine survécu à leur fils aîné, la maison était demeurée ouverte. Le jardinier occupait toujours l'un des logements du jardin. Un cocher, une cuisinière, une femme de chambre demeuraient au service de tante Félicia, sœur cadette du père Frontenac, idiote depuis sa naissance (le médecin s'était, disait-on, servi du forceps avec trop de vigueur). Xavier

se mettait d'abord en quête de sa tante qui, à la belle saison, tournait sous la marquise, et, l'hiver, somnolait au coin du feu de la cuisine. Il ne s'effrayait ni des yeux révulsés dont n'apparaissait que le blanc veinulé, entre les paupières en sang, ni de la bouche tordue, ni, autour du menton, de l'étrange barbe adolescente. Il la baisait au front avec un tendre respect, car ce monstre s'appelait Félicia Frontenac. C'était une Frontenac, la propre sœur de son père, la survivante. Et quand sonnait la cloche pour le dîner, il allait vers l'idiote, et lui ayant pris le bras, la conduisait à la salle à manger, l'installait en face de lui, nouait autour de son cou une serviette. Voyait-il la nourriture qui retombait de cette bouche horrible? Entendait-il ces éructations? Le repas achevé, il l'emmenait avec le même cérémonial et la remettait entre les mains de la vieille Jeannette.

Puis Xavier gagnait, dans le pavillon qui ouvrait sur la rivière et sur les côteaux, l'immense chambre où Michel et lui avaient vécu pendant des années. L'hiver, on y entretenait du feu depuis le matin. A la belle saison, les deux fenêtres étaient ouvertes et il regardait les vignes, les prairies. Un rossignol s'interrompait dans le catalpa où il y avait toujours eu des rossignols... Michel, adolescent, se levait pour les écouter. Xavier revoyait cette longue forme blanche penchée sur le jardin. Il lui criait, à demi endormi : « Recouche-toi, Michel! ce n'est pas raisonnable, tu vas prendre froid. » Pendant très peu de jours et de nuits, la vigne en fleurs sentait le réséda... Xavier ouvre un livre de Balzac, veut conjurer le fantôme. Le livre lui glisse des mains, il pense à Michel et il pleure.

Le matin, dès huit heures, la voiture l'attendait et, jusqu'au soir, il visitait les propriétés de ses neveux. Il allait de Cernès, dans la palu, où l'on récolte le gros vin, à Respide, aux abords de Sainte-Croix-du-Mont, où il faisait aussi bon qu'à Sauternes; puis du côté de Couamères, sur la route de Casteljaloux : là, les troupeaux de vaches ne rapportaient que des déboires.

Partout il fallait mener des enquêtes, étudier les carnets de comptes, éventer les ruses et les traquenards des paysans qui eussent été les plus forts sans les lettres anonymes que Xavier Frontenac trouvait chaque semaine dans son courrier. Ayant ainsi défendu les intérêts des enfants, il rentrait si las qu'il se

mettait au lit après un dîner rapide. Il croyait avoir sommeil et le sommeil ne venait pas : c'était le feu mourant qui se réveillait soudain, et illuminait le plancher et l'acajou des fauteuils, — ou, au printemps, le rossignol que l'ombre de Michel écoutait.

Le lendemain matin, qui était dimanche, Xavier se levait tard, passait une chemise empesée, un pantalon rayé, une jaquette de drap ou d'alpaga, chaussait des bottines à boutons allongées et pointues, se coiffait d'un melon ou d'un canotier, descendait au cimetière. Le gardien saluait Xavier, d'aussi loin qu'il l'apercevait. Tout ce qu'il pouvait pour ses morts, Xavier l'accomplissait, en leur assurant, par de continuels pourboires, la faveur de cet homme. Parfois, ses bottines pointues enfonçaient dans la boue; parfois elles se couvraient de cendre; des taupes crevaient la terre bénite. Le Frontenac vivant se découvrait devant les Frontenac retournés en poussière. Il était là, n'ayant rien à dire ni à faire, — pareil à la plupart de ses contemporains, des plus illustres aux plus obscurs, emmuré dans son matérialisme, dans son déterminisme, prisonnier d'un univers infiniment plus borné que celui d'Aristote. Et pourtant il demeurait là, son chapeau melon dans la main gauche; et, de la droite, pour se donner une contenance devant la mort, il coupait les « gourmands » des rosiers vivaces.

L'après-midi, l'express de cinq heures l'emportait vers Bordeaux. Après avoir acheté des pâtisseries et des bonbons, il sonnait chez sa belle-sœur. On courait dans le corridor. Les enfants criaient : « C'est l'oncle Xavier! » De petites mains se disputaient le verrou de la porte. Ils se jetaient dans ses jambes, lui arrachaient ses paquets.

— Je vous demande pardon, Xavier, — reprenait Blanche Frontenac qui avait de « bons retours ». — Il faut m'excuser, je ne tiens pas toujours mes nerfs... Vous n'avez pas besoin de me rappeler quel oncle vous êtes pour mes petits...

Comme toujours, il parut ne pas l'entendre, ou plutôt n'attacher aucune importance à ses propos. Il allait et venait dans la chambre, ses deux mains relevaient les pans de sa jaquette. L'œil rond et anxieux, il murmura seulement :

« qu'on ne faisait rien si l'on ne faisait pas tout... » Blanche eut de nouveau la certitude que tout à l'heure, elle l'avait atteint au plus profond. Elle essaya encore de le rassurer : ce n'était nullement son devoir, lui répétait-elle, que d'habiter Bordeaux, s'il préférait Angoulême, ni que de vendre des bois merrains s'il avait du goût pour la procédure. Elle ajouta :

— Je sais bien que votre petite étude ne vous occupe guère...

Il la regarda de nouveau avec angoisse, comme s'il avait craint qu'elle eût dérobé son secret; et elle s'efforçait encore de le persuader, sans rien obtenir de lui qu'une attention simulée. Elle eût été si heureuse qu'il se confiât! mais c'était un mur. Même du passé, il ne s'entretenait jamais avec sa belle-sœur, ni surtout de Michel. Il avait ses souvenirs à lui, qui n'appartenaient qu'à lui. Cette mère, gardienne des derniers Frontenac, et qu'il vénérait à ce titre, demeurait pour lui une demoiselle Arnaud-Miqueu, une personne accomplie, mais venue du dehors. Elle se tut, déçue, et de nouveau irritée. N'irait-il pas se coucher bientôt? Il s'était rassis, les coudes contre ses maigres cuisses, et tisonnait comme s'il eût été seul.

— A propos, — dit-il soudain, — Jeannette réclame un coupon d'étoffe : tante Félicia a besoin d'une robe pour la demi-saison.

— Ah! — dit Blanche, — tante Félicia! Et, poussée par elle ne savait quel démon, elle ajouta : — Il faudra que nous ayons, à son sujet, une conversation sérieuse.

Enfin, elle l'obligeait à être attentif! Les yeux ronds se fixèrent sur les siens. Quel lièvre allait-elle encore lever, cette femme ombrageuse, toujours prête à l'attaque?

— Avouez que cela n'a pas le sens commun de payer trois domestiques et un jardinier pour le service d'une pauvre démente qui serait tellement mieux soignée, et surtout mieux surveillée, à l'hospice...

— Tante Félicia, à l'hospice?

Elle avait réussi à le mettre hors de lui. Les couperoses de ses joues passèrent du rouge au violet.

— Moi vivant, — cria-t-il d'une voix aiguë, — tante Félicia ne quittera pas la maison de famille. Jamais la volonté de mon père ne sera violée. Il ne s'est jamais séparé de sa sœur...

— Allons donc! il partait, le lundi, de Preignac pour ses affaires et ne quittait Bordeaux que le samedi soir. Votre pauvre mère, toute seule, devait supporter tante Félicia.

— Elle le faisait avec joie... Vous ne connaissez pas les usages de ma famille... elle ne se posait même pas la question... C'était la sœur de son mari...

— Vous le croyez... mais à moi, elle a fait ses confidences, la pauvre femme; elle m'a parlé de ces années de solitude, en tête-à-tête avec une idiote...

Furieux, Xavier cria :

— Je ne croirai jamais qu'elle se soit plainte, et surtout qu'elle se soit plainte à vous.

— C'est que ma belle-mère m'avait adoptée, elle m'aimait et ne me considérait pas comme une étrangère.

— Laissons-là mes parents, voulez-vous? — coupa-t-il sèchement. — Chez les Frontenac, on n'a jamais fait intervenir la question d'argent lorsqu'il s'agissait d'un devoir de famille. Si vous trouvez excessif de payer la moitié des frais pour la maison de Preignac, je consens à me charger de tout. Vous oubliez, d'ailleurs, que tante Félicia avait des droits sur l'héritage de mon grand-père, dont mes parents n'ont jamais tenu compte au cours des partages. Mon pauvre père ne s'est jamais inquiété de la loi...

Blanche, piquée au vif, n'essaya plus de retenir ce qu'elle tenait en réserve depuis le commencement de la dispute :

— Bien que je ne sois pas une Frontenac, j'estime que mes enfants doivent contribuer pour leur part à l'entretien de leur grand'tante et même lui assurer ce train de vie ridiculement coûteux et dont elle est incapable de jouir. J'y consens, puisque c'est votre fantaisie. Mais ce que je n'admettrai jamais, — ajouta-t-elle en élevant la voix, — c'est qu'ils deviennent les victimes de cette fantaisie, c'est qu'à cause de vous, leur bonheur soit compromis...

Elle s'arrêta pour ménager son effet; il ne voyait pas où elle voulait en venir.

— Ne craignez-vous pas qu'on fasse des réflexions sur cette idiote, ni qu'on la croie folle?

— Allons donc! tout le monde sait que la pauvre femme a eu le crâne défoncé par les fers.

— Tout le monde le savait à Preignac, entre 1840 et 1860. Mais si vous vous imaginez que les générations actuelles remontent si haut... Non, mon cher. Ayez le courage de regarder en face votre responsabilité. Vous tenez à ce que tante Félicia habite le château de ses pères, dont elle ne quitte d'ailleurs pas la cuisine, servie par trois domestiques que personne ne surveille et qui peut-être la font souffrir... Mais cela sera payé par les enfants de votre frère, lorsqu'au moment de se marier, ils verront se fermer toutes les portes...

Elle tenait bien sa victoire, et déjà s'en effrayait. Xavier Frontenac parut atterré. Certes, Blanche n'avait pas joué l'inquiétude. Depuis longtemps, elle pensait au danger que tante Félicia faisait courir aux enfants. Mais le péril était dans le futur, elle avait exagéré... Avec son habituelle bonne foi, Xavier lui rendait les armes :

— Je n'y avais jamais songé, — soupira-t-il. — Ma pauvre Blanche, je ne pense jamais à rien quand il s'agit des enfants.

Il tournait dans la chambre, traînait les talons, les genoux un peu fléchis. La colère de Blanche tomba d'un coup et déjà elle se reprochait sa victoire. Elle protesta que tout pouvait se réparer encore. A Bordeaux, on ignorait l'existence de tante Félicia qui ne vivrait pas éternellement et dont le souvenir s'effacerait vite. Et, comme Xavier demeurait sombre, elle ajouta :

— D'ailleurs, beaucoup croient qu'elle est tombée en enfance : c'est l'opinion la plus répandue. Je doute qu'elle ait jamais passé pour folle; mais ça pourrait venir... Il s'agit de parer à un danger possible... Ne vous mettez pas dans cet état, mon pauvre ami. Vous savez que je m'emballe, que je grossis tout... C'est ma nature.

Elle entendit le souffle court de Xavier. Son père et sa mère, songeait-elle, étaient morts d'une maladie de cœur. « Je pourrais le tuer. » Il s'était rassis au coin du feu, le corps tassé. Elle se recueillit, ferma les yeux : deux longues paupières bistrées adoucirent ce visage amer. Xavier ne se doutait pas qu'à côté de lui, cette femme s'humiliait, se désolait de ne pouvoir se vaincre. La voix confuse d'un enfant qui rêvait s'éleva dans l'appartement silencieux. Xavier dit que c'était l'heure d'aller dormir, qu'il réfléchirait à leur conversation

de ce soir. Elle l'assura qu'ils avaient tout le temps pour prendre une décision.

— Non, nous devons faire vite : il s'agit des enfants.

— Vous vous donnez trop de souci, — dit-elle avec élan. — Malgré tout ce que je vous reproche, il n'existe pas deux oncles au monde qui vous vaillent...

Il fit un geste qui signifiait peut-être : « Vous ne savez pas... » Oui, il se reprochait quelque chose, elle ne pouvait imaginer quoi.

Quelques minutes plus tard, agenouillée pour sa prière du soir, elle ramenait en vain sa pensée aux oraisons familières. A la prochaine visite de Xavier, elle tâcherait d'en apprendre un peu plus long; ce serait difficile, car il ne se livrait guère, à elle moins qu'à personne. Impossible de se recueillir et pourtant il eût été grand temps de dormir; car elle se levait demain à six heures, pour faire travailler José, son cadet, toujours et en tout le dernier de sa classe, comme Jean-Louis en était le premier... Intelligent et fin autant que les deux autres, ce José, mais étonnamment doué pour se dérober, pour ne pas entendre; — un de ces enfants que les mots n'atteignent pas, qui ont le génie de l'absence. Ils livrent aux grandes personnes un corps inerte, appesanti sur les livres de classes déchirés, sur des cahiers pleins de taches. Mais leur esprit agile court bien loin de là, dans les hautes herbes de la Pentecôte au bord du ruisseau, à la recherche des écrevisses. Blanche savait que, pendant trois quarts d'heure, elle se battrait en vain contre ce petit garçon somnolent, aussi dénué d'attention, aussi vidé de pensée et même de vie qu'une chrysalide abandonnée.

Les enfants partis, déjeunerait-elle? Oui, elle déjeunerait : inutile de rester à jeun... Après sa conduite de ce soir à l'égard de son beau-frère, comment communier? Il fallait passer à la Société Générale. Elle avait un rendez-vous avec l'architecte pour l'immeuble de la rue Sainte-Catherine. Trouver le temps d'aller voir ses pauvres. Passer chez Potin, faire un envoi d'épicerie aux Repenties. « J'aime cette œuvre de la Miséricorde... » Le soir, après dîner, les enfants couchés, elle descendrait chez sa mère. Sa sœur serait là avec son mari. Peut-être tante Adila, ou l'abbé Mellon le premier vicaire... Des femmes

qui sont aimées... Elle n'a pas eu à choisir... Avec tous ses enfants, elle eût été épousée pour sa fortune... Non, non, elle savait bien qu'elle plaisait encore... Ne pas penser à ces incidents. Peut-être avait-elle commencé à y penser? Surtout, pas de scrupules. Il ne lui appartenait pas de frustrer ses petits de la moindre part d'elle-même; aucun mérite, elle était faite comme cela... Cette persuasion qu'ils paieraient dans leur chair tout ce qu'elle pourrait accomplir de mal... Elle savait que cela ne reposait sur rien. Condamnée à perpétuité à ses enfants. Elle en souffrait. « Une femme finie... je suis une femme finie... » Elle appuya ses mains sur ses yeux, les fit glisser le long des joues. « Songer à passer chez le dentiste... »

Une voix appelait : encore Yves! Elle alla à pas de loup jusqu'à sa chambre. Il dormait d'un sommeil agité, il avait rejeté ses couvertures. Une jambe squelettique et brune pendait hors du lit. Elle le recouvrit, le borda, tandis qu'il se retournait vers le mur en marmonnant des plaintes confuses. Elle lui toucha le front et le cou pour voir s'il était chaud.

III

Tous les quinze jours, le dimanche, oncle Xavier reparut sans que sa belle-sœur pût avancer d'un pas dans la découverte du secret. Il revenait pour les enfants, comme le congé du premier jeudi du mois, comme la communion hebdomadaire, comme la composition et la lecture des notes du vendredi; il était une constellation de ce ciel enfantin, de cette mécanique si bien réglée, que rien d'insolite, semblait-il, n'y aurait trouvé de place. Blanche aurait cru qu'elle avait rêvé, si les silences de l'oncle, son air absorbé, ses allées et venues, le regard perdu, si sa face ronde plissée par l'idée fixe, ne lui eussent rappelé l'époque où elle-même avait subi une crise de scrupules. Oui, cette chrétienne retrouvait dans cet indifférent les signes du mal dont le Père de Nole l'avait guérie. Elle s'y connaissait, elle aurait voulu le rassurer. Mais il ne donnait aucune prise. Du moins avait-elle obtenu, par une grâce qu'elle sentait toute gratuite, de ne plus s'irriter, de lui chercher moins souvent querelle. S'apercevait-il seulement des efforts de Blanche? Elle, naguère si jalouse de son autorité, lui deman-

dait conseil pour tout ce qui concernait les enfants. Était-il d'avis qu'elle achetât un cheval de selle à Jean-Louis qui était le meilleur cavalier du collège? Fallait-il obliger Yves à suivre les cours d'équitation malgré la terreur qu'il en avait? Obtiendrait-on de meilleurs résultats en mettant José pensionnaire?

Il n'était plus besoin d'allumer le feu, ni même la lampe. Seul demeurait sombre le corridor où, quelques minutes avant le dîner, Blanche se promenait en récitant son chapelet, et Yves la suivait, soutenant des deux doigts sa robe, tout livré à un rêve de magnificence dont il n'ouvrait à personne l'accès. Des martinets criaient. On ne s'entendait pas, à cause du tram à chevaux du cours d'Alsace. Les sirènes du port le rendaient plus proche. Blanche disait qu'avec la chaleur les enfants devenaient idiots. Ils inventaient des jeux stupides, comme de rester à la salle à manger après le dessert, de se mettre sur la tête leurs serviettes de table, puis de s'enfermer dans un réduit obscur et de frotter leur nez l'un contre l'autre : ce qu'ils appelaient jouer à « la communauté ».

Un samedi de juin, comme Blanche ne songeait plus au secret de l'oncle Xavier, il lui fut soudain livré, et la lumière lui vint d'où elle ne l'eût jamais attendue. Les enfants couchés, elle était descendue comme de coutume chez sa mère. Après avoir traversé la salle à manger où la table n'était pas encore desservie et qui sentait la fraise, elle avait poussé la porte du petit salon. Madame Arnaud-Miqueu emplissait tout entier un fauteuil de cuir. Elle avait attiré sa fille, l'avait embrassée, à sa manière, presque goulûment. Sur le balcon, Blanche aperçut son beau-frère et sa sœur Caussade et la vaste tournure de la tante Adila, belle-sœur de madame Arnaud-Miqueu. Ils riaient, le verbe haut, et eussent été entendus de tout le voisinage, si, à l'entour, chacun n'avait aussi crié à tue-tête. Dans la rue, un groupe de garçons chantait le refrain :

> Et l'enfant disait au soldat :
> « Sentinelle, ne tirez pas! (*bis*)
> C'est un oiseau qui vient de France. »

La tante Adila l'aperçut.

— C'est Blanche! Eh adieu, ma mignonne.

Caussade cria, pour couvrir le bruit du tramway :

— Je vous attendais... j'en ai une bien bonne... Tenez-vous bien! Devinez.

— Allons, Alfred, — intervint sa femme, — elle donne sa langue au chat.

— Eh bien, ma chère, je plaidais hier à Angoulême; et j'y ai appris que M. Xavier Frontenac, au vu et au su de toute la ville, entretenait une petite dame... Hein? que pensez-vous de ça?

Sa femme l'interrompit : il allait effrayer Blanche, lui monter la tête...

— Ah! pour cela non, rassurez-vous : il ne ruine pas ses neveux; il paraît que la pauvre petite ne fait pas gras tous les jours...

Blanche le coupa d'un ton sec : elle était fort tranquille sur ce point. D'ailleurs, la vie privée de Xavier Frontenac ne regardait personne ici.

— Je te l'avais dit, la voilà qui s'emballe.

— Elle aime bien le houspiller, mais ne permet pas que les autres y touchent.

Blanche protesta qu'elle ne s'emballait pas. Puisque, pour son malheur, Xavier n'avait aucune croyance, elle ne voyait pas ce qui, humainement, aurait pu le retenir. Les voix baissèrent d'un ton. Alfred Caussade raconta, pour tranquilliser sa belle-sœur, que Xavier Frontenac était légendaire à Angoulême, que sa ladrerie à l'égard de son amie le rendait ridicule. Blanche pouvait dormir tranquille. Il obligeait la malheureuse à ne pas quitter son métier de lingère en chambre. Il l'avait chichement meublée, payait son loyer, et c'était tout. On en faisait des gorges chaudes... Alfred s'arrêta, déconcerté : Blanche, qui ne redoutait pas les coups de théâtre, après avoir plié son ouvrage, venait de se lever. Elle embrassa madame Arnaud-Miqueu et prit congé, sans un mot, de sa famille déconfite. L'esprit Frontenac l'avait envahie tout entière. Elle en était secouée comme une Pythie et, quand elle fut à son étage, sa main tremblante ne pouvait introduire la clef dans la serrure.

Comme elle rentrait deux heures plus tôt que d'habitude, il faisait jour encore et elle trouva dans sa chambre les trois

garçons en chemise de nuit, accroupis devant le rebord de la fenêtre et qui jouaient à cracher sur la pierre et à la frotter avec un noyau d'abricot : il s'agissait d'user le noyau des deux côtés jusqu'à ce qu'on pût le percer. Après quoi, on enlevait l'amande avec une aiguille. Ainsi les plus patients obtenaient-ils un sifflet qui, d'ailleurs, ne sifflait pas et qu'ils finissaient toujours par avaler. Les garçons furent stupéfaits d'être à peine grondés et détalèrent comme des lapins. Blanche Frontenac pensait à Xavier : bien qu'elle s'en défendît, il lui paraissait plus humain, plus accessible. Elle le verrait, le lendemain soir : c'était son dimanche de passage. Elle l'imagine, à cette heure, seul dans la grande maison morte de Preignac...

Ce même soir, Xavier Frontenac s'était d'abord assis sous la marquise; mais il avait eu trop chaud dans les vignes, et il eut peur de prendre mal. Il erra un instant dans le vestibule, puis se décida à monter. Plus que les nuits pluvieuses d'hiver où le feu lui tenait compagnie et l'incitait à la lecture, il redoutait ces soirs de juin, « les soirs de Michel ». Autrefois, Xavier se moquait de Michel à cause de sa manie de citer, à tout propos, des vers d'Hugo. Xavier, lui, détestait les vers. Mais maintenant, quelques-uns lui revenaient qui avaient gardé l'inflexion de la voix chérie. Il fallait qu'il les retrouvât pour retrouver l'intonation sourde et monotone de son frère. Ainsi, ce soir-là, près de la fenêtre ouverte du côté de la rivière invisible, de même qu'il eût cherché une note, un accord, Xavier récitait sur des tons différents : *Nature au front serein, comme vous oubliez!* Les prairies étaient stridentes, il y avait toujours eu ces coassements, ces abois, ces rires. Et l'avoué d'Angoulême, appuyé à la fenêtre, répétait, comme si quelqu'un lui eût soufflé chaque mot : *A peine un char lointain glisse dans l'ombre, écoute... tout dort et se repose et l'arbre de la route... secoue au vent du soir la poussière du jour...*

Il tourna le dos à la fenêtre, alluma un cigare de trois sous, et, selon sa coutume, il traînait les pieds à travers la pièce, le bas de son pantalon pris entre la cheville et la pantoufle. Il trahissait Michel dans ses enfants, se répétait-il, ressassant ses vieux remords. L'année où il achevait son doctorat en droit, à Bordeaux, il avait connu cette fille déjà défraîchie, à peine

moins âgée que lui, dont il subissait le pouvoir sans en chercher la raison. Il aurait fallu entrer dans le mystère de ses timidités, de ses phobies, de ses insuffisances, de ses obsessions d'anxieux. Bonne femme, maternelle, qui ne se moquait pas : tel était, peut-être, le secret de sa puissance.

Même du vivant de Michel, Xavier n'avait pas pris légèrement cette situation irrégulière. Chez les Frontenac, un certain rigorisme était de tradition, non d'essence religieuse, mais républicaine et paysanne. Le grand-père ni le père de Xavier ne pouvaient souffrir le moindre propos graveleux; et le faux ménage de l'oncle Péloueyre, ce vieux garçon, frère de madame Frontenac, dont la famille avait hérité Bourideys, le domaine landais, avait été le scandale de la famille. On racontait qu'il recevait chez lui, dans la maison de Bourideys, où ses parents étaient morts, cette créature, et qu'elle osait se montrer, à onze heures du matin, sur le pas de la porte, en peignoir rose, les pieds nus dans ses pantoufles, et la tresse dans le dos. L'oncle Péloueyre mourut à Bordeaux, chez cette fille, alors qu'il y était venu pour faire un testament en sa faveur. Xavier avait horreur de penser qu'il marchait sur les mêmes traces et, que, sans l'avoir voulu, il reprenait cette tradition de vieux garçon dévergondé. Ah! du moins que la famille ne le sache pas, qu'elle ne découvre pas cette honte! La crainte qu'il en avait lui inspira d'acheter une étude loin de Bordeaux : il avait cru que le silence d'Angoulême se refermerait sur sa vie privée.

A la mort de Michel, la famille ne lui laissa pas le temps de cuver sa douleur. Ses parents qui vivaient encore, Blanche, le tirèrent de son hébétude pour lui notifier ce que la famille avait décidé : « Il allait de soi » qu'il devait vendre l'étude, quitter Angoulême, pour venir occuper à Bordeaux, dans la maison de bois merrains, la place laissée vide par Michel. Xavier protestait en vain qu'il n'entendait rien aux affaires; on lui assurait qu'il aurait l'appui d'Arthur Dussol, leur associé. Mais il se débattait furieusement : renoncer à Joséfa? c'était au-dessus de ses forces. L'installer à Bordeaux? Le faux ménage serait en huit jours découvert. Il rencontrerait Blanche, les enfants avec cette femme à son bras... Cette seule imagination le faisait pâlir. Plus que jamais, maintenant qu'il était devenu

le tuteur de ses neveux, il importait de dissimuler, de recouvrir cette honte. Après tout, l'intérêt des enfants ne semblait en rien menacé par la gestion de Dussol, les Frontenac gardant la majorité des actions. Cela seul importait aux yeux de Xavier : que rien ne transpirât de sa vie privée. Il tint bon, il résista pour la première fois à la volonté de son père déjà touché à mort.

Les affaires enfin réglées, Xavier n'avait pas retrouvé le calme. Il ne put se livrer paisiblement à son chagrin; un remords le rongeait, — le même qui, ce soir, le fait tourner en rond dans la chambre de son enfance, entre son lit et le lit où il imagine toujours Michel étendu. Le patrimoine devait revenir aux enfants de Michel, c'était voler les Frontenac, estimait-il, que d'en distraire un sou. Or il avait promis à Joséfa de placer en son nom, pendant dix années, à chaque premier janvier, une somme de dix mille francs; après quoi, il était entendu qu'elle ne devait rien attendre de Xavier, — sauf, tant qu'il vivrait, le loyer et une mensualité de trois cents francs. En se privant de tout (son avarice amusait Angoulême), Xavier économisait vingt-cinq mille francs par an; mais, sur cette somme, quinze mille francs seulement allaient à ses neveux. Il les volait de dix billets, se répétait-il, sans compter tout ce qu'il dépensait pour Joséfa. Sans doute leur avait-il fait abandon de sa part dans les propriétés, et chacun peut disposer de ses revenus à sa fantaisie. Mais il connaissait une loi secrète, une loi obscure, une loi Frontenac qui seule avait puissance sur lui. Vieux garçon dépositaire du patrimoine, il le gérait pour le compte de ces petits êtres sacrés, nés de Michel, qui s'étaient partagé les traits de Michel, — et Jean-Louis avait pris ses yeux sombres, et Danièle avait ce même signe noir, près de l'oreille gauche, et Yves cette paupière tombante.

Parfois il endormait son remords et, pendant des semaines, n'y songeait plus. Mais ce qui ne le quittait jamais, c'était le souci de se cacher. Il voulait mourir avant que sa famille eût soupçonné le concubinage. Il ne se doutait pas, ce soir-là, qu'à la même heure, dans le grand lit à colonnes où son frère avait expiré, Blanche, les yeux ouverts, au sein de cette ombre étouffante des nuits bordelaises, pensait à lui et se

forgeait à son propos le plus étrange devoir : les enfants dussent-ils y perdre une fortune, elle pousserait son beau-frère au mariage. Ne rien faire qui pût détourner Xavier de régulariser sa situation, n'était pas suffisant; il fallait l'y inciter par tous les moyens. Oui, c'était héroïque! Mais justement... Dès demain, elle s'efforcerait d'amener la conversation sur ce sujet brûlant, elle amorcerait une offensive.

Il ne s'y prêta guère. Pendant le dîner, Blanche avait profité d'une réflexion de Jean-Louis, pour affirmer qu'oncle Xavier pouvait encore fonder un foyer, avoir des enfants : « J'espère bien qu'il n'y a pas renoncé... » Il ne vit là qu'une boutade, entra dans le jeu, et avec une certaine verve qu'il avait parfois, décrivit sa fiancée imaginaire, à la grande joie des petits.

Lorsqu'ils furent couchés, comme le beau-frère et la belle-sœur étaient accoudés à la fenêtre, elle fit un grand effort :

— Je parlais sérieusement, Xavier, et je veux que vous le sachiez : je serais heureuse, sans aucune arrière-pensée, le jour où j'apprendrais que vous vous êtes décidé au mariage, aussi tardivement que ce fût...

Il répondit d'un ton sec, et qui coupait court au débat, qu'il ne se marierait jamais. Mais cette réflexion de sa belle-sœur n'éveilla en rien sa méfiance; car l'idée d'un mariage avec Joséfa n'aurait pu même traverser son esprit. Donner le nom de Frontenac à une femme de rien, qui avait roulé, l'introduire dans la maison de ses parents; et surtout la présenter à la femme de Michel, aux enfants de Michel, de tels sacrilèges n'étaient pas concevables. Aussi ne crut-il pas une seconde que Blanche avait éventé son secret. Il quitta la fenêtre, agacé, mais nullement inquiet, et demanda la permission de se retirer dans sa chambre.

IV

La lente vie de l'enfance coulait, qui semble ne laisser aucune place à l'accident, au hasard. Chaque heure débordait de travail, amenait le goûter, l'étude, le retour en omnibus, l'escalier monté quatre à quatre, l'odeur du dîner, maman, *l'Ile mystérieuse*, le sommeil. La maladie même (faux croup d'Yves,

fièvre muqueuse de José, scarlatine de Danièle) prenait sa place, s'ordonnait avec le reste, comportait plus de joies que de peines, faisait date, servait de repère au souvenir : « l'année de ta fièvre muqueuse... ». Les vacances successives s'ouvraient sur les colonnes profondes des pins à Bourideys, dans la maison purifiée de l'oncle Péloueyre. Étaient-ce les mêmes cigales que l'année dernière? Des propriétés de vigne, de Respide, arrivaient les paniers de reines-claude et de pêches. Rien de changé, sauf les pantalons de Jean-Louis et de José qui allongèrent. Blanche Frontenac, si maigre naguère, devenait épaisse, s'inquiétait de sa santé, croyait avoir un cancer et, ravagée par cette angoisse, pensait au sort des enfants lorsqu'elle aurait disparu. C'était elle qui, maintenant, prenait Yves dans ses bras et lui qui, parfois, résistait. Elle avait beaucoup de potions à boire avant et après les repas, sans interrompre, à aucun moment, le dressage de Danièle et de Marie. Les petites détenaient déjà de fortes jambes et une croupe basse et large qui ne changeraient plus. Deux ponnettes déjà équipées et qui trompaient leur faim sur les enfants des laveuses et des femmes de journée.

Cette année-là, les fêtes de Pâques furent si précoces que dès la fin de mars elles ramenèrent à Bourideys les enfants Frontenac. Le printemps était dans l'air, mais demeurait invisible. Sous les feuilles du vieil été, les chênes paraissaient frappés de mort. Le coucou appelait au delà des prairies. Jean-Louis, le « calibre 24 » sur l'épaule, croyait chasser les écureuils, et c'était le printemps qu'il cherchait. Le printemps rôdait dans ce faux jour d'hiver comme un être qu'on sent tout proche et qu'on ne voit pas. Le garçon croyait respirer son haleine et, tout à coup, plus rien : il faisait froid. La lumière de quatre heures, un bref instant, caressait les troncs, les écorces des pins luisaient comme des écailles, leurs blessures gluantes captaient le soleil déclinant. Puis, soudain, tout s'éteignait; le vent d'ouest poussait des nuages lourds qui rasaient les cimes, et il arrachait à cette foule sombre une longue plainte.

Comme il approchait des prairies que la Hure arrose, Jean-Louis surprit enfin le printemps : ramassé le long du ruisseau

dans l'herbe déjà épaisse, ruisselant des bourgeons gluants et un peu dépliés des vergnes. L'adolescent se pencha sur le ruisseau pour voir les longues chevelures vivantes des mousses. Des chevelures... les visages devaient être enfouis, depuis le commencement du monde, dans le sable ridé par le courant des douces eaux. Le soleil reparut. Jean-Louis s'appuya contre un vergne et tira de sa poche le *Discours sur la Méthode* dans une édition scolaire, et il ne vit plus le printemps pendant dix minutes.

Il fut distrait par la vue de cette barrière démolie : un obstacle qu'il avait fait établir en août pour exercer sa jument Tempête. Il fallait dire à Burthe de la réparer. Il monterait demain matin... Il irait à Léojats, il verrait Madeleine Cazavieilh... Le vent tournait à l'est et apportait l'odeur du village : térébenthine, pain chaud, fumées des feux où se préparaient d'humbles repas. L'odeur du village était l'odeur du beau temps et elle remplit le garçon de joie. Il marchait dans l'herbe déjà trempée. Des primevères luisaient sur le talus qui ferme la prairie à l'ouest. Le jeune homme le franchit, longea une lande récemment rasée, et redescendit vers le bois de chênes que traverse la Hure avant d'atteindre le moulin; et soudain il s'arrêta et retint un éclat de rire : sur la souche d'un pin, un étrange petit moine encapuchonné était assis, et psalmodiait à mi-voix, un cahier d'écolier dans sa main droite. C'était Yves qui avait rabattu sur sa tête son capuchon et se tenait, le buste raide, mystérieux, assuré d'être seul et comme servi par les anges. Jean-Louis n'avait plus envie de rire parce que c'est toujours effrayant d'observer quelqu'un qui croit n'être vu de personne. Il avait peur comme s'il eût surpris un mystère défendu. Son premier mouvement fut donc de s'éloigner et de laisser le petit frère à ses incantations. Mais le goût de taquiner, tout-puissant à cet âge, le reprit et lui inspira de se glisser vers l'innocent que le capuchon rabattu rendait sourd. Il se dissimula derrière un chêne à un jet de pierre de la souche où Yves trônait, sans pouvoir saisir le sens de ses paroles que le vent d'est emportait. D'un bond, il fut sur sa victime, et avant que le petit ait poussé un cri, il lui avait arraché le cahier, filait à toutes jambes vers le parc.

Ce que nous faisons aux autres, nous ne le mesurons jamais. Jean-Louis se fût affolé s'il avait vu l'expression de son petit frère pétrifié au milieu de la lande. Le désespoir le jeta soudain par terre, et il appuyait sa face contre le sable pour étouffer ses cris. Ce qu'il écrivait à l'insu des autres, ce qui n'appartenait qu'à lui, ce qui demeurait un secret entre Dieu et lui, livré à leurs risées, à leurs moqueries... Il se mit à courir dans la direction du moulin. Pensait-il à l'écluse où naguère un enfant s'était noyé? Plutôt songeait-il, comme il l'avait fait souvent, à courir droit devant lui, à ne plus jamais rentrer chez les siens. Mais il perdait le souffle. Il n'avançait plus que lentement à cause du sable dans ses souliers et parce qu'un pieux enfant est toujours porté par les anges : « ... parce que le Très-Haut a commandé à ses anges à ton sujet de te garder dans toutes tes voies. Ils te porteront dans leurs mains de peur que ton pied ne heurte contre une pierre... » Soudain une pensée consolante lui était venue : personne au monde, pas même Jean-Louis, ne déchiffrerait son écriture de chat, surtout cette écriture secrète, pire que celle dont il usait au collège. Et ce qu'ils en pourraient lire leur paraîtrait incompréhensible. C'était fou de se monter la tête : que pouvaient-ils entendre à cette langue dont lui-même n'avait pas toujours la clef?

Le chemin de sable aboutit au pont, à l'entrée du moulin. L'haleine des prairies les cachait. Le vieux cœur du moulin battait encore dans le crépuscule. Un cheval ébouriffé passait sa tête à la fenêtre de l'écurie. Les pauvres maisons fumantes, au ras de terre, le ruisseau, les prairies, composaient une clairière de verdure, d'eau et de vie cachée que cernaient de toutes parts les plus vieux pins de la commune. Yves se faisait des idées : à cette heure-ci, le mystère du moulin ne devait pas être violé. Il revint sur ses pas. Le premier coup de cloche sonnait pour le dîner. Un cri sauvage de berger traversa le bois. Yves fut pris dans un flot de laine sale, dans une odeur puissante de suint; il entendait les agneaux sans les voir. Le berger ne répondit pas à son salut, et il en eut le cœur serré.

Au tournant de l'allée du gros chêne, Jean-Louis le guettait, il avait le cahier à la main. Yves s'arrêta, indécis. Se fâcherait-il? Le coucou chanta une dernière fois du côté d'Hourtinat.

Ils étaient immobiles à quelques pas l'un de l'autre. Jean-Louis s'avança le premier et demanda :

— Tu n'es pas fâché?

Yves n'avait jamais résisté à une parole tendre, ni même à une intonation un peu plus douce qu'à l'ordinaire. Jean-Louis ne laissait pas d'être rude avec lui; il grondait trop souvent « qu'il fallait le secouer », et surtout, ce qui exaspérait Yves : « Quand tu seras au régiment... » Mais ce soir, il répétait :

— Dis, tu n'es pas fâché?

L'enfant ne put répondre et mit un bras autour du cou de son aîné qui se dégagea, mais sans brusquerie.

— Eh bien, — dit-il, — tu sais, c'est très beau.

L'enfant leva la tête et demanda ce qui était très beau.

— Ce que tu as écrit... c'est plus que très beau, — ajouta-t-il avec ardeur.

Ils marchaient côte à côte dans l'allée encore claire, entre les pins noirs.

— Jean-Louis, tu te moques de moi, tu te paies ma tête?

Ils n'avaient pas entendu le second coup de cloche. Madame Frontenac s'avança sur le perron et cria :

— Enfants!

— Écoute, Yves : nous ferons, ce soir, le tour du parc, tous les deux, je te parlerai. Tiens, prends ton cahier.

A table, José, qui se tenait mal et mangeait voracement, répétait sa mère, et qui ne s'était pas lavé les mains, racontait sa course dans la lande avec Burthe : l'homme d'affaires dressait l'enfant à discerner les limites des propriétés. José n'avait d'autre ambition que de devenir « le paysan de la famille »; mais il désespérait de savoir jamais retrouver les bornes. Burthe comptait les pins d'une rangée, écartait les ajoncs, creusait la terre et soudain la pierre enfouie apparaissait, placée là depuis plusieurs siècles par les ancêtres bergers. Gardiennes du droit, ces pierres ensevelies mais toujours présentes, sans doute, inspiraient-elles à José un sentiment religieux, jailli des profondeurs de sa race. Yves oubliait de manger, regardait Jean-Louis à la dérobée et il songeait aussi à ces bornes mystérieuses : elles s'animaient dans son cœur, elles

pénétraient dans le monde secret que sa poésie tirait des ténèbres.

Ils avaient essayé de sortir sans être vus. Mais leur mère les surprit :

— On sent l'humidité du ruisseau... Avez-vous au moins vos pèlerines? Surtout ne vous arrêtez pas.

La lune n'était pas encore levée. Du ruisseau glacé et des prairies montait l'haleine de l'hiver. D'abord les deux garçons hésitèrent pour trouver l'allée, mais déjà leurs yeux s'accoutumaient à la nuit. Le jet sans défaut des pins rapprochait les étoiles : elles se posaient, elles nageaient dans ces flaques de ciel que délimitaient les cimes noires. Yves marchait, délivré d'il ne savait quoi, comme si en lui une pierre avait été descellée par son grand frère. Ce frère de dix-sept ans lui parlait en courtes phrases embarrassées. Il craignait, disait-il, de rendre Yves trop conscient. Il avait peur de troubler la source... Mais Yves le rassurait; ça ne dépendait pas de lui, c'était comme une lave dont d'abord il ne se sentait pas maître. Ensuite, il travaillait beaucoup sur cette lave refroidie, enlevait, sans hésiter, les adjectifs, les menus gravats qui y demeuraient pris. La sécurité de l'enfant gagnait Jean-Louis. Quel était l'âge d'Yves? Il venait d'entrer dans sa quinzième année... Le génie survivrait-il à l'enfance?...

— Dis, Jean-Louis? Qu'est-ce que tu as le mieux aimé?

Question d'auteur : l'auteur venait de naître.

— Comment choisir? J'aime bien lorsque les pins te dispensent de souffrir et qu'ils saignent à ta place, et que tu t'imagines, la nuit, qu'ils faiblissent et pleurent; mais cette plainte ne vient pas d'eux : c'est le souffle de la mer entre leurs cimes pressées. Oh! surtout le passage...

— Tiens, — dit Yves, — la lune...

Ils ne savaient pas qu'un soir de mars, en 67 ou 68, Michel et Xavier Frontenac suivaient cette même allée. Xavier avait dit aussi : « la lune... » et Michel avait cité le vers : *Elle monte, elle jette un long rayon dormant...* La Hure coulait alors dans le même silence. Après plus de trente années, c'était une autre eau mais le même ruissellement; et sous ces pins, un autre amour, — le même amour.

— Faudra-t-il les montrer? — demandait Jean-Louis. — J'ai pensé à l'abbé Paquignon (son professeur de réthorique qu'il admirait et vénérait). Mais, même lui, j'ai peur qu'il ne comprenne pas : il dira que ce ne sont pas des vers et c'est vrai que ce ne sont pas des vers... Ça ne ressemble à rien de ce que j'ai jamais lu. On te troublera, tu chercheras à te corriger... Enfin, je vais y réfléchir.

Yves s'abandonnait à un sentiment de confiance totale. Le témoignage de Jean-Louis lui suffisait; il s'en rapportait au grand frère. Et soudain il eut honte parce qu'ils n'avaient parlé que de ses poèmes :

— Et toi, Jean-Louis? Tu ne vas pas devenir marchand de bois? tu ne te laisseras pas faire?

— Je suis décidé : Normale... l'agrégation de philo... oui, décidément, la philo... N'est-ce pas maman, dans l'allée?

Elle avait eu peur qu'Yves ne prît froid et lui apportait un manteau. Quand elle les eut rejoints :

— Je deviens lourde, — dit-elle, et elle s'appuyait aux bras des deux graçons. — Tu es sûr que tu n'as pas toussé? Jean-Louis, tu ne l'as pas entendu tousser?

Le bruit de leurs pas sur le perron réveilla les filles dans la chambre de la terrasse. La lampe du billard les éblouit et ils clignèrent des yeux.

Yves, en se déshabillant, regardait la lune au-dessus des pins immobiles et recueillis. Le rossignol ne chantait pas que son père écoutait, au même âge, penché sur le jardin de Preignac. Mais la chouette, sur cette branche morte, avait peut-être une voix plus pure.

FRANÇOIS MAURIAC

(*A suivre.*)

LA CRISE MINISTÉRIELLE ALLEMANDE

Je suis arrivé à Berlin le 16 novembre, jour férié où l'Église luthérienne invite ses fidèles à faire pénitence. La grande ville était sans mouvement; magasins fermés, rues désertes. Un temps vif, ensoleillé incitait les gens, plutôt qu'à méditer sur les péchés qu'ils ont commis, à sortir de Berlin et à se répandre dans les bois où s'égrène si joliment un chapelet de lacs. En sortant de l'hôtel, un marchand de journaux offrait aux passants une nouvelle sensationelle : le chancelier von Papen allait remettre au Reichspræsident la démission du cabinet « autoritaire » qu'il dirigeait depuis six mois.

Crise ministérielle? Manœuvre politique? Partie d'échecs? Pendant près de trois semaines Berlin allait vivre — oh! sans aucune fièvre — l'un des épisodes les plus curieux et les plus subtils d'une vie politique qui depuis deux ans ne manque ni d'incidents ni d'imprévu. Pour bien comprendre le mécanisme psychologique de cette dernière crise, qui devait conduire du gouvernement Papen au gouvernement Schleicher, il convient de revenir un peu en arrière.

On se souvient qu'à la fin de mai, le maréchal von Hindenburg avait congédié, sans ménagement, le chancelier Brüning, coupable à ses yeux de préparer une réforme agraire dommageable aux intérêts des propriétaires fonciers, notamment dans l'Est, province dont le vieux Maréchal est originaire et où il compte de nombreux parents et amis. Pour succéder au Dr Brüning, M. von Papen fut choisi comme Chancelier.

Bien qu'il fût à la fois membre du parti du centre[1] et en bons termes avec Hitler — (M. von Papen était de ceux qui, depuis un certain temps, préconisaient ouvertement l'alliance du centre et des nazis) — et qu'il ait été chargé de former le cabinet présidentiel parce qu'il réunissait ces deux conditions, ni le Centre — qui le considéra comme un transfuge — ni Hitler — qui le traita tout de suite de « réactionnaire » — ne lui accordèrent leur appui. Dès son premier contact avec le Reichstag — où cependant il existait une majorité possible rassemblant les 230 hitlériens, les 37 nationalistes et les 76 centristes — un vote de défiance massif condamna le gouvernement von Papen à l'impuissance parlementaire (ce qui n'est à l'heure actuelle qu'une impuissance très relative outre-Rhin). Le nouveau Chancelier n'attendit pas le résultat de ce vote de guillotine pour jeter dans la balance le décret de dissolution qu'il avait mis par précaution dans sa serviette et qui anéantissait le Reichstag à l'instant même où il renaissait. Soixante jours plus tard, délai conforme à la Constitution, les masses électorales allemandes retournèrent pour la n^ème^ fois aux urnes. Les élections eurent lieu le 6 novembre. Comme on le prévoyait, le scrutin enregistra un recul des voix hitlériennes, une avance des communistes (moins accentuée, toutefois, qu'on ne le pensait), un gain nationaliste assez marqué. Au total 196 élus nationaux-socialistes; 51 nationalistes; 69 centristes et 19 populistes bavarois; 121 sociaux-démocrates; 100 communistes et le reste en poussière de petits partis. En définitive, aucune majorité possible. Une situation parlementaire plus confuse, plus inextricable que jamais. Personne ne pouvait dire que le gouvernement von Papen sortait vainqueur des élections. Mais personne ne pouvait dire non plus qu'il en sortait battu puisque la position de ses adversaires se trouvait nettement plus fausse dans le Reichstag du 6 novembre que dans le Reichstag du 31 juillet. Dès lors le cabinet avait le choix entre deux solutions.

1. M. von Papen n'exerçait pas de mandat parlementaire. Mais il avait été longtemps député du centre au Landtag de Prusse et, en outre, présidait, jusqu'à ces derniers temps, le conseil d'administration de la *Germania*, le grand journal catholique.

Il pouvait tirer des élections la conclusion qu'aucune majorité de gouvernement n'étant possible, les circonstances le confirmaient elles-mêmes dans l'exercice du pouvoir « autoritaire ». Fort de la confiance du Maréchal, il ne restait à M. von Papen qu'à continuer de gouverner l'Allemagne en dehors du parlement et des partis, comme si rien ne s'était passé.

Le cabinet pouvait, au contraire, se retirer et laisser aux faits le soin de prouver par l'absurde que tout autre formule que celle qu'il représentait était vouée à l'échec. C'est à cette seconde solution que M. von Papen se détermina; sans doute avec l'arrière-pensée que, la démonstration étant faite, il pourrait reprendre le pouvoir avec une autorité accrue. Il semble que ce plan se soit d'abord heurté au refus du Reichspræsident qui préférait nettement que le ministère restât en place — et cela d'autant plus que la personne du Chancelier lui était particulièrement sympathique et qu'il ne voulait pas s'en défaire. Il semble aussi que certains collaborateurs du chancelier aient au contraire poussé à cette démission; au premier rang de ceux-là, le général von Schleicher lui-même. Nous dirons tout à l'heure pourquoi.

Ainsi, comme il arrive souvent, les choses qui se présentaient *a priori* d'une façon assez simple ne tardèrent pas à s'embrouiller. Car il y a plusieurs phases dans la crise qui s'est ouverte le 17 novembre à Berlin. Comme dans un miroir qui embrasse un paysage, la situation intérieure allemande s'y reflète tout entière, avec sa complexité, ses incertitudes, ses plans différents, ses apparences faciles et ses résistances sourdes.

D'abord la phase hitlérienne. Le maréchal von Hindenburg ne professe aucune sympathie, c'est un fait, pour le chef nazi. Il ne lui pardonne pas sa candidature à la Présidence. Il lui pardonne moins encore les propos déplacés que le jeune « führer » s'est permis à son endroit. Que le Maréchal ait profité de la démission volontaire de M. von Papen pour mettre Hitler au pied du mur, escomptant *in petto* le fiasco de sa tentative, voilà qui ne paraît guère douteux. Tactique rusée. Au lendemain des élections de juillet, Hitler pouvait trouver une majorité au Reichstag. Il venait de remporter un triomphe électoral. Il avait le vent en poupe. Les centristes

ne se fussent pas fait prier longtemps pour lui donner leurs voix. Même en dehors des nationalistes, l'appui du centre suffisait pour que Hitler gouvernât. Si donc le 1er août, le Reichspræsident avait offert purement et simplement le pouvoir à Hitler, sans nul doute le « führer » devenait chancelier. Mais il ne le lui offrit pas et lui proposa simplement une « participation » avec la vice-chancellerie et deux ou trois ministères. En novembre, changement de tactique. Cette fois, le Reichspræsident offre le pouvoir à Hitler, à la condition qu'il s'appuie sur une majorité parlementaire. Mais il sait qu'il n'y a plus de majorité possible entre hitlériens et centristes, les uns et les autres ayant perdu ensemble quarante sièges. Cependant, pour donner au public l'impression que le chef nazi est entièrement libre de ses décisions et que la Présidence joue le jeu constitutionnel le plus correct, le Maréchal — qui avait expédié Hitler en dix minutes, sans même le faire asseoir, en juillet — lui accorde en novembre de longues audiences et lui donne tout le temps voulu pour procéder à des consultations et dénouer la crise. Le piège fut donc bien tendu et Hitler s'y laissa prendre. D'où sa fureur, lorsqu'il s'aperçut qu'on l'avait simplement forcé à étaler son impuissance; d'où l'attitude intransigeante qu'il a prise depuis. Toutefois il serait osé de conclure que les chances du chef nazi sont passées et qu'il sort définitivement battu de ce traquenard. Hitler reste l'animateur du mouvement le plus nombreux d'Allemagne; sa force, il la puise dans le mécontentement, dans les puissances d'illusion et de sentiment d'une masse qui souffre; tant que cette masse souffrira, avec sa parole magique et ses formules simplistes, Hitler lui apparaîtra comme un messie. Certes, depuis quelques mois, il semble qu'il soit « lâché » par les milieux industriels qui voyaient en lui un instrument de lutte contre le marxisme. On dit même que le parti national-socialiste est perclus de dettes et que ses moyens financiers se réduisent de jour en jour — ce qui est très grave pour lui. Mais la foule des humbles reste profondément fidèle à l'homme qui a su la galvaniser. Au lieu de se dire : « Décidément, notre chef est un novice en politique; voilà deux fois qu'il se fait « rouler » par les vieux renards de la « Wilhelmstrasse », elle se dit : « Quel

scandale! quel régime pourri! Voilà deux fois que celui qui veut nous sauver est victime des intrigues des politiciens véreux », et ce n'est pas une si mauvaise plate-forme, en temps de crise, pour se conserver une clientèle....

Jusqu'ici — je souligne le mot — c'est donc le Maréchal qui a gagné la partie contre Hitler. Or la partie Hindenburg-Hitler étant terminée, il paraissait logique que la « crise » le fût aussi, puisqu'elle avait été uniquement déclenchée pour démontrer l'impossibilité de constituer un cabinet à base parlementaire et qu'il fallait en revenir, comme il était prévu dès l'abord, à un « gouvernement présidentiel ». Il semblait donc que M. von Papen allait être chargé de refaire le cabinet. C'est du moins ce que voulait le vieux Maréchal. C'est aussi ce que M. von Papen pressentait.

Un second élément intervint alors : l'attitude du centre, des petits partis, de certains ministres démissionnaires, des conseillers intimes du Maréchal; le mouvement d'opinion qui se dessina partout (sauf dans les milieux de droite agrariens). Tout d'un coup, la crise se compliquait, s'élargissait. C'est ici que la situation psychologique est très intéressante à examiner de près et qu'apparaît le trouble qui pèse actuellement, à tous les degrés de l'échelle, sur la politique allemande.

Dès le premier jour, le gouvernement von Papen avait éveillé de grandes méfiances. Son séjour au pouvoir transforma peu à peu ces méfiances en énervement, en irritation. Quels actes avait-il donc commis qui justifiassent le mouvement d'hostilité à peu près unanime qui se manifesta lorsque l'éventualité de son maintien se précisa? La question vaut d'être examinée de très près. Des « actes » du gouvernement Papen, il en est qui ont rencontré un accueil favorable. C'est le cas, par exemple, du plan de redressement destiné à soulager l'économie allemande et à combattre le chômage. Bien que hardi — pour ne pas dire risqué — ce plan est en général considéré par les hommes compétents comme un effort des plus intéressants pour sortir du bourbier. On en attend d'heureux effets, pour dans quelques mois. Ce n'est donc pas sur ce plan que portent les critiques (encore que certaines modifications paraissent s'imposer; c'est ainsi que les subventions accordées à l'industrie pour qu'elle embauche des

chômeurs ne donnent pas l'effet qu'on attendait d'elles et que dans certains milieux on préférerait que ces subventions fussent plutôt accordées aux villes qui croulent sous le poids des indemnités de chômage). S'agit-il alors de la politique pratiquée par le gouvernement vis-à-vis de la Prusse? S'agit-il de la fusion éventuelle entre le Reich et la Prusse? S'agit-il de la réforme de la Constitution? S'agit-il des contingentements et du protectionnisme agricole? S'agit-il de la répression des attentats terroristes? Sur tous ces points, il faut s'entendre. L'opération de police un peu rude par laquelle le chancelier von Papen se débarrassa, le 20 juillet, du gouvernement prussien dirigé par M. Braun, n'a pas soulevé de réaction dans les masses parce que, en fait, ce gouvernement était terriblement usé, qu'il pesait sur son compte un certain nombre de scandales financiers ou de suspicions et que sa composition ne répondait absolument plus à l'état des esprits. Sur cent Prussiens, il y en a au moins 95 qui sont partisans de la fusion de l'État prussien et du Reich. Le principe de la réforme de la constitution en soi ne rencontre pas davantage d'opposants. Même les sociaux-démocrates, les démocrates, les centristes reconnaissent volontiers que sur certains points il serait très souhaitable, très opportun que l'on remaniât le texte de Weimar, l'épreuve ayant montré ses lacunes ou ses faiblesses. Quant aux mesures d'exception nécessitées par les excès terroristes des hitlériens et des communistes, quel gouvernement, digne de ce nom, n'aurait pas pris des dispositions radicales de cet ordre, la situation devenant de jour en jour plus intolérable? Ainsi ce n'est pas tant *sur le fond* des problèmes que le gouvernement von Papen a soulevés que l'opposition s'est manifestée que sur la *manière* dont ces problèmes ont été soulevés. Il s'agit là d'une question de ton, de forme, de mesure et de doigté. Les États du Sud — et surtout la Bavière — se sont émus des procédés cavaliers dont on avait usé vis-à-vis de la Prusse et plus encore de l'esprit dans lequel la fusion Prusse-Reich était envisagée. La Cour de Leipzig a rendu, sur la destitution du gouvernement Braun un arrêt qui, bien que savamment balancé, inflige un blâme très net aux méthodes du cabinet d'Empire. La menace de l' « octroi » d'une charte

nouvelle, conçue par droit divin et bien plus dans l'esprit de Charles X que dans celui de Louis XVIII, a violemment irrité tous ceux qui de près ou de loin ont conservé un certain sens des libertés publiques. Enfin si la répression sévère du terrorisme politique doit être maintenue, le régime des tribunaux d'exception ne saurait durer. Ce ministère avait beau, en somme, n'avoir édicté aucune mesure nettement anti-sociale (et bien moins qu'il n'avait semblé en annoncer lorsqu'il s'était constitué; car il avait pris, à ce moment, une position de combat à l'égard des « abus » du chômage. Or non seulement il ne s'est pas risqué à faire des élagages dans la masse des chômeurs mais jamais l'Allemagne n'a compté autant de chômeurs que sous son règne.) Même il avait beau compter à son actif des succès de politique extérieure considérables — abandon des réparations; propositions du plan français qui font tomber la partie V du traité, etc., — il se dégageait néanmoins de ses procédés, de ses intentions, de ses manifestations verbales et, pour tout dire, de son comportement, une « atmosphère » réactionnaire, un « climat » d'ancien régime qui éveillaient presque partout de la méfiance, de l'agacement, de l'irritation. « Ministère des barons » — avait jeté Hitler, au lendemain de sa formation; « politique à la hussarde » — avait écrit Théodor Wolff dans le *Berliner Tageblatt* — et le mot fit fortune. On avait le sentiment que le cabinet von Papen ne représentait qu'une caste. Or l'Allemagne d'aujourd'hui est un immense prolétariat et il est extrêmement dangereux qu'une caste ait l'air de gouverner sinon contre ce prolétariat, du moins en dehors de lui. Un sourd mécontentement montait donc de toutes parts. Voilà la leçon que l'on tirait de l'expérience von Papen-von Gayl. C'est cette leçon que quelques-uns de ses conseillers intimes se sont évertués de faire saisir au Maréchal qui n'en semblait pas du tout convaincu, parce qu'il a peu de contacts avec le dehors. Dès lors la phase hitlérienne de la crise ministérielle étant close, une seconde phase s'ouvrait. Elle allait tendre à substituer au « cabinet des barons » un cabinet fondé sur des assises plus larges et prenant une orientation et un caractère nettement plus sociaux. Cette seconde tentative était commandée par les considérations générales que je viens d'exposer et ces considérations générales

étaient elles-mêmes motivées par trois préoccupations précises.

D'abord une préoccupation d'ordre parlementaire. Il est exact de dire que la politique allemande se meut sur bien des plans, sauf sur le plan parlementaire. Le parlementarisme, qui n'a pas de racines en Allemagne (qu'était le Reichstag d'avant-guerre!) est certainement usé à l'heure qu'il est. Pour ses débuts dans la vie de la nation allemande, il s'est heurté, il faut le reconnaître, à des difficultés extraordinaires dans le domaine intérieur et à des tâches ingrates dans le domaine extérieur. En outre, son fonctionnement organique est défectueux. Les partis sont trop massifs, trop rigides; ils ne se prêtent à aucune souplesse politique. Ce ne sont pas des formations de combat qui manœuvrent entre elles. Ce sont des forts qui tirent les uns contre les autres. Le système de la représentation proportionnelle poussée jusqu'à l'absurde, le scrutin de liste poussé jusqu'à l'anonymat enlèvent à la politique allemande — à quelques exceptions près — les personnalités de valeur. Nous nous plaignons souvent de la médiocrité de notre représentation parlementaire et de la pauvreté de nos ressources en hommes d'État. Sachons que nous sommes des privilégiés à côté de l'Allemagne! La crise économique et le désordre moral qui s'en est suivi ayant eu pour effet d'hypertrophier les positions extrêmes de la politique allemande et de laminer les partis du milieu, la vie parlementaire, déjà difficile en soi, devint bientôt intenable. De cette impuissance à dégager du parlement une majorité, un gouvernement, une stabilité, est née la formule du « cabinet présidentiel autoritaire ». Tout le monde est d'accord sur le fait qu'à l'heure actuelle il n'y a pas d'autre solution possible et que l'exercice normal du parlementarisme doit être suspendu. Mais de là à parler de dictature anticonstitutionnelle et de clôture pure et simple du Reichstag, il y a un pas. Car l'Allemagne est le pays des contradictions et des compromis. Il faut donc louvoyer, biaiser, finasser; trouver le joint convenable pour mettre de côté le Parlement sans dire cependant qu'on le met de côté. Depuis deux ans les juristes ont ainsi fait subir à la constitution toute une série de petits viols qu'on a trouvé le moyen de légitimer. « Je te baptise carpe », dit le Pharisien

qui veut manger une côtelette le vendredi. « Je te baptise constitutionnelle », dit le juriste allemand qui veut donner au maréchal von Hindenburg l'apaisement nécessaire pour que les ordonnances qu'on lui fait prendre restent dans le cadre de la loi. Un second cabinet von Papen eût été incapable de trouver les complaisances nécessaires pour que le 6 décembre un vote massif ne l'obligeât pas à brandir un nouveau décret de dissolution. Or personne ne se soucie pour la troisième fois cette année de recommencer des élections. Pourtant la constitution est formelle. En cas de dissolution, dans un délai de soixante jours, il faut passer aux urnes. Donc, pas de dissolution. Une anesthésie pratiquée avec le consentement tacite du patient. Voilà, sans doute, à quoi va s'employer le général von Schleicher. Rien ne dit, d'ailleurs, qu'il réussira. Cependant le gouvernement peut toujours trouver d'autres tours dans son sac. C'est ainsi que, même s'il est renversé par un vote de méfiance réunissant les hitlériens, les communistes et la social-démocratie, il peut démissionner et rester indéfiniment en place pour « expédier les affaires courantes ». C'est à peu près ce qui se passe en Bavière depuis deux ans. Pour cela, il faut toutefois que le gouvernement dispose d'une certaine plateforme. Ce n'eût pas été le cas d'un cabinet von Papen. Ce peut être le cas d'un cabinet von Schleicher, qui aura l'appui du centre, des Bavarois, des petits partis, soit, en tout, avec les nationalistes, un minimum de 170 à 180 voix.

L'élément parlementaire ne constituait pas la seule préoccupation des milieux dirigeants. Il y avait aussi — il y avait surtout — une préoccupation d'ordre social; la situation extrêmement tendue dans laquelle se trouve l'Allemagne pouvant toujours faire craindre des accidents. La grève des transports de Berlin fut un avertissement. Pour la première fois, en effet, on a vu l'accord s'établir entre hitlériens et communistes et cela pour désorganiser l'un des services essentiels de la capitale. Cette menace n'a pas été sans ouvrir bien des yeux et sans faire réfléchir bien des gens. Tel était le second élément qui a joué dans la crise.

Le troisième, c'est la position prise par le général von Schleicher lui-même. Ce n'est un secret pour personne que

le chef de la Reichswehr — qui avait poussé M. von Papen comme chancelier à la fin de mai (comme il avait déjà poussé le Dr Brüning vers la chancellerie il y a deux ans) s'était ravisé ces derniers temps et avait été le principal instigateur de la démission du cabinet. Le général von Schleicher se tient étroitement au courant du « moral » des troupes placées sous sa direction. Il est pénétré de l'idée que la stabilité, l'unité même du Reich sont fonction de la sécurité que donne l'armée. Il veut la tenir bien en mains, être sûr d'elle. Or de récents sondages auraient convaincu le général que si, dans la plupart des régions, l'on pouvait compter, quoiqu'il arrive, sur la Reichswehr, il était prudent, cependant, de ne pas tendre la corde à l'excès. Dès lors le général von Schleicher fut le premier à considérer que « le cabinet des barons » avait assez duré et qu'il fallait donner au gouvernement du Reich un accent, des allures, une doctrine sensiblement différentes. Il estima qu'il fallait l'appuyer le plus solidement possible sur les organisations syndicales. On peut dire, sans craindre de se tromper, que cet élément fut l'élément décisif de la crise, étant donné la situation considérable que le ministre de la Reichswehr occupe dans les milieux dirigeants.

C'est ainsi que pendant douze jours nous avons assisté à des tractations lentes, bizarres, mystérieuses. L'on nous disait le matin que M. von Papen redeviendrait chancelier et le soir qu'il ne le serait pas. Il semble bien que, jusqu'à la dernière minute, le Maréchal ait eu le désir de renouveler sa confiance à M. von Papen. Il semble aussi que, jusqu'à la dernière minute, le général von Schleicher ait cherché — tout en évinçant M. von Papen de la chancellerie — à ne pas occuper lui-même le devant de la scène — car la partie qu'il va jouer comporte des difficultés formidables; il risque de s'user vite au pouvoir et il représente la dernière carte que le Maréchal ait dans son jeu. En outre, on dit sa santé ébranlée.

Tel est, *grosso modo*, le mécanisme de la récente crise ministérielle. Elle montre jusqu'à l'évidence à quel point on se tient sur la corde raide en Allemagne. Autoritarisme, oui; mais autoritarisme qui s'exerce dans un certain sens, qui ne dépasse pas certaines limites, qui sache prendre un cer-

tain ton. L'Allemagne sera toujours pour nous le pays des surprises. Qui nous aurait dit, après le coup de barre à droite du 30 mai, que le « glissement à gauche » serait effectué par M. le général von Schleicher?... Il est vrai qu'il vaut mieux ne pas prendre ce « glissement à gauche » sans bénéfice d'inventaire...

***

La clé du mystère tient cependant en deux mots. Ou plutôt elle tient en un chiffre. Et ce chiffre est accablant. Au seuil de l'hiver 1932-1933 on compte 7 600 000 chômeurs totaux en Allemagne et ce chiffre ne tient pas compte des chômeurs que l'on n'inscrit plus, ni des chômeurs partiels, car ce serait alors à peu près toute l'Allemagne. Jamais la situation du chômage n'a été pire outre-Rhin (et cela bien que l'on enregistre de légers indices de reprise dans certaines industries comme l'industrie textile et l'électricité). Prodigieuse, stupéfiante passivité du peuple allemand! Imagine-t-on ce qui se passerait en France si nous avions 4 600 000 chômeurs complets (ce serait l'exacte proportion). L'hypothèse n'est pas même pensable. Par combien de révolutions n'aurions-nous pas déjà passé! Il suffit de connaître l'état d'esprit qui anime celles de nos communes ouvrières où le chômage sévit (et Dieu sait si ce chômage est bénin à côté de l'Allemagne!) pour mesurer toute la différence qui sépare le tempérament allemand du tempérament français. En vérité, la passivité du peuple allemand est sans limites... Nous disons souvent, en parlant du mouvement hitlérien ou du mouvement communiste : « L'Allemagne est frénétique; l'Allemagne est folle... » Propos de gens qui sont loin, qui ne touchent pas du doigt les réalités, qui ne voient pas. Mais non, cette frénésie, cette folie allemande, elles se résument, tout compte fait, à bien peu de chose si l'on songe à ce qui se passerait si les Allemands avaient nos réactions! Oui, il y a du malaise en Allemagne. Oui, il y a des rixes; oui, des menaces pèsent sur l'avenir. Mais cependant l'Allemagne, depuis trois ans, vit dans cet état catastrophique sans accidents. Les grèves sont rares. L'ordre est parfait. Et bien qu'il y ait des millions de

malheureux qui crèvent de faim à côté de gens qui mènent encore des vies faciles et même luxueuses, ces contrastes quotidiens ne produisent pas de troubles graves. Qu'on ne nous parle donc plus de la « révolution allemande ». Il n'y a pas de peuple moins doué pour la révolution que l'Allemagne. Il me semble que la preuve est faite. Cependant, il faut s'entendre. Car il y a révolution et révolution. Pour nous, la révolution, c'est le combat des rues, les barricades, une crise passionnelle suraiguë. Mais n'y a-t-il pas d'autres révolutions, sourdes, lentes, qui s'accomplissent jour après jour, sans même que l'on s'en aperçoive et qui transforment du tout au tout les assises mêmes d'une société? Or cette révolution-là, l'Allemagne n'est-elle pas en train de la subir?

Voilà la vraie question. J'avoue qu'il est fort difficile d'y répondre.

N'ont-ils pas raison ceux qui disent : « Mais non, mais non! Ne dramatisez pas! Ne tombez pas dans l'erreur intellectuelle des Allemands qui consiste à tirer une philosophie définitive des moindres faits et à ériger chaque faillite en métaphysique. La crise qui secoue l'Allemagne et le monde entier est comme toutes les crises qui ont eu lieu depuis que le monde est monde : une réaction saine contre les excès de la spéculation, dus eux-mêmes aux remous de la guerre. Mais un jour viendra où, après beaucoup de pleurs et de grincements de dents, c'est-à-dire après beaucoup de faillites, la situation se rétablira et où le monde repartira du pied gauche dans la voie de la prospérité. Ce jour-là, l'Allemagne distancera tous les pays d'Europe et vous verrez son pessimisme, son fatalisme, ses tendances révolutionnaires fondre comme neige au soleil. Rappelez-vous ce qui s'est déjà passé entre 1923 et 1926. En 1923-1924 l'Allemagne fut secouée par une crise dix fois plus dramatique que celle dans laquelle elle est plongée aujourd'hui : l'inflation. A ce moment tout paraissait ruiné, à vau l'eau, fini. Les valeurs du passé n'existaient plus. Aussitôt les esprits de vagabonder dans l'espace. L'élément slave de l'âme allemande de l'emporter. On ne regardait plus que vers l'Asie. Spengler régnait. On vous aurait pris en pitié si vous aviez encore osé parler de la civilisation occidentale... Deux ans après, changement de front. Les visages étaient

souriants, les propos légers. On gagnait de l'argent plein ses poches. La fontaine des crédits américains coulait à flot. L'Asie, Moscou, Spengler?... Vous voulez rire! Foin de ces billevesées! Vive New-York, vive Chicago, vive Ford! Voilà des villes, voilà des hommes, voilà une civilisation! On vous aurait pris en pitié si vous aviez parlé de la sagesse orientale... L'élément anglo-saxon de l'âme allemande avait pris le dessus. Cela c'est l'éternelle mobilité, l'éternel jeu de pendule de l'Allemagne. Ne vous fiez donc pas à ces balancements qui ont toujours un aspect définitif et absolu. L'Allemagne de demain sera très certainement toute différente de l'Allemagne d'aujourd'hui... » Mais d'autres voix répondent : « Vue superficielle, jugement optimiste de gens qui veulent que les réalités se conforment à leurs désirs. Il est vrai que de 1926 à 1929 une vague de prospérité a déferlé sur l'Allemagne et a modifié l'état d'esprit que la guerre, la défaite, la ruine avaient créé. Mais qu'est-ce que cela prouve? L'aveuglement de ceux qui ont cru à la possibilité d'un retour à l'âge d'or. En fait, cette prospérité était purement artificielle. Elle a duré ce que durent les vagues et l'Allemagne se retrouve aujourd'hui dans l'état de déséquilibre et de faillite qui est son état *réel* et qui justifie sa situation révolutionnée — sinon révolutionnaire. La structure sociale de l'Allemagne est devenue telle que rien de ce qui était valable hier n'est valable aujourd'hui et ne le sera demain. Formes de l'État, formes de l'économie, formes politiques, formes de la propriété et du capital, formes du prolétariat industriel, formes du prolétariat agricole, tout est à reviser, à repenser, à refaire. L'Allemagne est dans un état « prépolitique ». L'idéologie hitlérienne, l'idéologie communiste qui, à elles deux, attirent à elles la moitié de la nation allemande, ne sont que les aspects primaires de cet instinct de renouvellement. »

Qui a tort? Qui a raison? Points d'interrogation...

Quoi qu'il en soit, si nous faisions *actuellement* le bilan de l'Allemagne, nous pourrions, je crois, porter à son actif :

1° D'abord la prodigieuse passivité de ce peuple, sa puissance de résignation, son goût naturel de l'ordre et de la discipline; la facilité, somme toute, avec laquelle on le gouverne.

2° Le formidable outillage industriel, flambant neuf, que

s'est ménagé l'Allemagne et qui, si jamais une reprise des affaires se fait sentir, la placera automatiquement en tête des pays qui en profiteront.

3° L'assainissement forcé qui a déjà été opéré par suite des nombreuses faillites ou des réductions de capital; la situation privilégiée qu'occupera le Reich à côté de la plupart des autres États du fait du volume relativement réduit de ses dettes extérieures et intérieures.

4° Le tour de force déjà accompli depuis dix-huit mois par l'Allemagne, puisque, au lendemain de la grande crise bancaire de juillet 1931, elle semblait incapable de pouvoir se tirer d'affaire sans concours étrangers. Or elle a vécu depuis, sans nouveaux crédits, sans ébranler sa monnaie et elle a même trouvé le moyen de rembourser une partie des crédits étrangers. Si rien de fâcheux ne se produit et si les créanciers de l'Allemagne lui accordent, en mars prochain, un renouvellement de « gel » à des conditions supportables, d'ici trois ou quatre ans on peut prévoir que tous les crédits allemands auront été remboursés (à l'exception d'un milliard ou deux de créances qui sont franchement mauvaises et que leurs détenteurs devront bien se résigner un jour à passer par profits et pertes). Un tel résultat sera réellement remarquable et prouvera, mieux que n'importe quoi, la force de vitalité de l'Allemagne. Mais alors quelle puissance de crédit ne retrouvera-t-elle pas? Mieux encore. C'est elle qui en deviendra distributrice, car l'or mondial — il a la mémoire si courte! — affluera de nouveau en Allemagne.

5° Enfin il ne faut pas oublier, dans cet inventaire optimiste, les 6 à 7 milliards de marks-or que le capitalisme allemand possède à l'étranger.

Au *passif*, il faut inscrire :

1° L'aménagement politique de cet État, ou plutôt de ces 17 états qui n'en font qu'un, aménagement qui fonctionne mal, use les institutions, use les hommes et rend le gouvernement et l'administration du Reich d'une difficulté que nous soupçonnons mal.

2° La pauvreté de l'Allemagne en « têtes politiques » de premier ordre. Son manque de sens politique. Les rivalités des partis, de classes, qui déchirent ce pays et qui ont des

racines profondes. A l'heure actuelle, la stabilité, l'unité de l'Allemagne peut-être, tiennent à cet auguste vieillard de quatre-vingt-six ans qui incarne à lui seul l'idée allemande. S'il disparaît demain — et il disparaîtra nécessairement — qu'arrivera-t-il? Personne ne sait...

3° L'état des finances publiques — car si le budget du Reich est dans un état relativement tolérable (le déficit de l'exercice en cours est de l'ordre de 800 millions de marks) la situation financière des villes est pour ainsi dire désespérée. Des villes puissantes comme Francfort, Cologne sont purement et simplement en faillite. Elles sont incapables de trouver un million à emprunter. 98 p. 100 du budget de la ville de Cologne sont absorbés par les allocations de chômage. Cela donne le « la » .... Or, comme il est évident que les villes ne peuvent suspendre le service des allocations, il faut que le Reich intervienne. Ce qu'il gagne donc d'une main, il le reperd de l'autre main en aidant les municipalités en détresse... L'hémorragie continue. Pourra-t-elle continuer longtemps? On se demande déjà, non sans curiosité, où le Reich se procure les ressources avec lesquelles il distribue, à caisse ouverte, des subventions. Subventions agricoles, subventions industrielles, sans cesse nous apprenons que l'État a remis cent millions ici, cent millions là... Mais tous ces millions, où les prend-il? Ce sont, je le sais bien, des Bons du Trésor. Mais qui dit Bons du Trésor dit trésor. Où est le trésor? Et que deviennent ces Bons? Tout cela, en définitive, représente un système des plus mystérieux, des plus fragiles...

4° Mais au passif, il y a surtout le fait que l'Allemagne est un pays dont la structure est *malsaine en soi*. Je l'ai déjà écrit dans cette revue[1], je le répète — parce que le fond du problème allemand est bien là : l'Allemagne, depuis 1870, est devenue un pays de civilisation urbaine et industrielle; 46 millions d'habitants sur 65 sont parqués dans des villes (dont 10 millions dans des cités qui dépassent 500 000 individus). Voilà les chiffres, voilà les proportions qu'il ne faut jamais oublier lorsqu'on raisonne sur l'Allemagne. Car un citadin est plus exigeant qu'un paysan. Il lui faut un « standart of life » plus élevé. Il faut aussi qu'il travaille pour

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août 1932.

vivre (l'inflation ayant détruit le peu de bourgeoisie rentière qui restait) et comment travaillerait-il si ce n'est industriellement? Ainsi les deux tiers de la population sont liés aux fluctuations de l'économie. Si l'économie est prospère, tout va bien. Mais si l'économie est défaillante, tout craque. L'État est alors *obligé* d'intervenir dans tous les domaines : agricole, industriel, bancaire, municipal, que sais-je... Mais l'État ne reçoit pas des cieux la manne qu'il distribue. Il peut passagèrement suppléer à l'insuffisance de l'économie. Il ne peut pas se substituer indéfiniment à elle, puisque, en définitive, lui-même ne vit que d'elle. Ainsi tout se ramène à ces deux questions qui n'en font qu'une : 1° l'économie allemande pourra-t-elle reprendre un essor suffisant pour assurer l'existence normale — sans recours à l'État — des trois quarts de la population allemande? 2° pour que l'économie allemande tourne à plein, il faut, non seulement qu'elle produise, mais qu'elle vende ce qu'elle produit. Or à qui vendra-t-elle, puisque le monde est partout suréquipé, saturé, que la plupart des marchés sont défaillants ou tendent à se suffire à eux-mêmes?

Tel est le bilan. Actif, passif, de quel côté penchera la balance? L'avenir le dira. La seule constatation sûre c'est que les problèmes intérieurs qui assaillent l'Allemagne sont d'une telle envergure, d'un tel poids qu'ils devraient suffire à l'absorber. Et l'on se demande alors par quel dérèglement de l'esprit, un pays, *qui est le plus intéressé* à l'apaisement européen, qui a *le plus besoin* de la confiance internationale pour sortir de la crise tragique dans laquelle il se débat — plutôt que de donner à autrui les possibilités psychologiques de lui accorder cette confiance — préfère entretenir une politique extérieure qui est un des éléments, non des moindres, du malaise général?

Mais ceci est une autre affaire et nous en parlerons une autre fois.

WLADIMIR D'ORMESSON

SOUVENIRS DE LA VIE FRIVOLE[1]

V

LES SPECTACLES DU THÉATRE

Les nécessités artificielles de la chronique m'ont obligé de pratiquer durant une quinzaine d'années environ ce que l'on appelle, ironiquement sans doute, « l'art délicat de la transition ». Il a dû m'en rester une sorte de déformation professionnelle; car ce ne peut être par hasard que j'ai terminé mon chapitre des combats singuliers par le récit d'un duel dont une pièce oubliée aujourd'hui, *la Meute*, avait été l'occasion, au moment juste où j'allais passer d'une frivolité à une autre, et entamer le chapitre des relations que depuis plus d'un demi-siècle j'ai entretenues avec le théâtre d'un côté ou de l'autre de la barricade, je veux dire de la porte de fer.

Mes débuts de spectateur datent de ma première enfance. Je ne crois pas qu'il y ait encore de véritables amateurs de théâtre, dans ce Paris nouveau où l'on ne sait que faire de ses soirées; mais, de mon temps — ce n'est pas sans mélancolie que j'use de cette façon de parler, ce n'est pas non plus sans une certaine satisfaction — de mon temps, les vrais Parisiens, issus de Parisiens, et de bonne race bourgeoise, faisaient à la comédie une très large place dans leur divertissement aussi bien que dans leur culture : aucun homme comme il faut de cette époque n'était illettré. Ils croyaient, un peu naïvement peut-être, au *castigat ridendo*, et ils n'hésitaient pas de donner le plus tôt possible à leurs enfants, à leurs garçons du moins,

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 novembre et 1er décembre.

cet agréable enseignement. Les mères, plus timorées et surtout les grands-mères, imbues des principes de la Restauration, blâmaient cette libéralité, mais le chef de la famille était alors le père — que les temps sont changés! Pour ma part, j'ai été mis au théâtre comme j'ai été mis au café, vers l'âge de quatre ans. Il est curieux que j'aie débuté par l'Opéra.

Je ne sais quel ami haut placé de la famille nous avait envoyé inopinément une loge, plus deux fauteuils d'orchestre du premier rang, à droite — je ne crois pas me tromper. Je n'ai oublié que le nom du généreux donateur : je n'ai jamais eu la mémoire des noms, même de ceux qui ont frappé mes oreilles d'enfant, en dépit de la loi bien connue qui veut que les vieillards ressuscitent avec une netteté singulière les images du passé le plus lointain et laissent se perdre celles de tout à l'heure dans le brouillard d'un oubli quasi instantané.

Peut-être, au fait, avait-on négligé de me révéler le nom de ce monsieur. Il y avait comme cela, environ la fin du second Empire, une foule de choses sans le moindre intérêt et sans aucune conséquence possible, bonne ou mauvaise, desquelles on faisait mystère aux enfants parce que, disait-on, elles ne les regardaient pas. Il est presque surprenant que l'on ait consenti que le titre de l'opéra où j'allais assister le soir me regardait dès le matin. On me le dit à déjeuner. C'était *Herculanum*, de Félicien David.

On me fit même quelques confidences historiques sur le sujet traité, et on me recommanda surtout de ne pas avoir peur quand je verrais à la fin tout flamber, parce que « l'incendie était dans la pièce ». Je ne suis allé qu'une fois à l'ancien opéra de la rue Lepelletier, voué à brûler tout de bon si peu d'années plus tard, et ç'a été pour y voir un simulacre d'incendie!

Je ne voudrais pas manquer de respect à mes ascendants, mais cette recommandation de ne pas avoir peur me semble, pour m'exprimer en termes mesurés, une erreur de psychologie. Outre qu'elle humilie gratuitement le petit être avisé, méfiant et chatouilleux à qui elle s'adresse, elle ne peut avoir d'autre effet que de lui donner la peur d'avoir peur, qui est, à tout âge, l'un des plus désagréables sentiments qui soient, et le plus fait pour déprimer un courage incertain. Je passai

toute cette journée à peu près comme passe la nuit un homme qui doit se battre au réveil et qui ne se croit pas assuré de bien se tenir sur le terrain.

Vu le nombre de places dont nous disposions, il fut décidé que mon grand-père et ma grand-mère paternels, qui demeuraient avec nous, seraient de la partie. Ma grand-mère, mes parents et mon frère aîné devaient occuper la loge, et l'on m'envoyait, sous la surveillance de mon grand-père, à l'orchestre.

J'étais souvent confié à ce digne homme qui, depuis qu'il avait pris sa retraite et n'allait plus à son bureau des Finances, se trouvait fort désheuré. Je comprenais bien qu'en l'occupant de moi on lui rendait un véritable service, et cependant il me paraissait à peine convenable qu'on lui donnât ce rôle de bonne d'enfant. Je faisais de mon mieux, avec une naïve gentillesse d'intention, mais probablement avec la dernière maladresse, pour qu'il ne prît aucun ombrage de cette situation délicate. Je le comblais de prévenances, je me mettais en frais de conversation et j'étais à la lettre désespéré de sentir qu'il ne devait pas beaucoup s'amuser avec moi. Je ne m'amusais pas beaucoup non plus, mais je me disais sans indulgence que c'était bien fait.

L'épreuve cruelle entre toutes, par sa durée, était notre promenade annuelle à la foire au pain d'épice. Nous nous y rendions par l'omnibus, en plus de temps qu'il n'en faut aujourd'hui pour aller de la place de la Concorde à Fontainebleau. J'étais curieux ou, plus justement, comme parlent les Anglais, « anxieux de savoir » comment j'endurerais l'épreuve de ce soir, l'opéra tête-à-tête avec lui. Elle passa mon espérance, au sens péjoratif où Racine, hardiment, a une fois entendu ces mots.

Les amateurs de paradoxes qui plaident pour le snobisme les circonstances atténuantes, ou qui même poussent la fantaisie jusqu'à se faire ses ironiques champions, disent volontiers que les Français ne sont devenus musiciens que grâce à lui. J'en étais certainement ce soir-là aussi gonflé que pénétré, et ce snobisme ingénu, élémentaire, ne m'empêchait pas d'être près de succomber au sommeil et à l'ennui. J'étais proprement consterné.

Le snobisme, en tout état de cause, n'aurait pu avoir pour effet de me rendre musicien : il paraît que je l'étais déjà, sans aucune prétention à l'enfant prodige. Mon père d'ailleurs n'eût point souffert cette incartade : il tenait à la correction bourgeoise sur toute la ligne, bien qu'il fût artiste de tempérament, et d'une lignée d'artistes; mais il était le premier à reconnaître que j'avais « des dispositions ».

Je mêlais cet instinct musical que l'on m'attribuait avec l'instinct littéraire, et il résultait de la combinaison un grand projet de biographies des musiciens illustres. J'avais déjà entamé ce travail de longue haleine. Je n'ose pas me rappeler où je cherchais mes documents; j'ai peur que ce ne fût dans les dictionnaires. L'audition d'*Herculanum* faillit me détourner à jamais de la musique pure et de la littérature musicale.

Cependant, je ne faiblis pas, je tins jusqu'au bout. Je sentais sur moi le regard de mon grand-père qui me considérait avec admiration. Évidemment, le pauvre homme avait encore plus de peine à tenir que moi. Au moment de la catastrophe finale, je ne fus pas terrifié comme on le prévoyait, comme je m'y attendais peut-être moi-même : je ressentis au contraire un soulagement, à la pensée que c'était la fin; et, tandis que le Vésuve achevait d'ensevelir la ville sous les cendres, je songeais que dans quelques minutes nous allions partir et rentrer chez nous; je songeais que nous ne serions même pas retardés par une fastidieuse station au vestiaire, ayant pris, grand-père et moi, la précaution de laisser nos manteaux dans la loge de la famille.

Ma première éducation théâtrale fut faite de contrastes. Je passai, sans transition aucune, de l'Académie impériale de musique et de danse aux petits théâtres. Une autre personne, de qui j'ai oublié le nom également, offrit à mon père une baignoire aux Bouffes-Parisiens. Mes grands-parents ne se souciant point d'y aller, et mes parents faisant conscience de perdre des places de théâtre, on emmena non seulement mon frère, qui était déjà un petit jeune homme, mais moi-même, qui devais faire sur le devant de cette baignoire la figure des gamins que les spectateurs des troisièmes galeries prennent avec eux parce qu'ils n'ont personne pour les garder à la maison.

J'ai encore dans les oreilles les cris d'indignation de mon autre grand-mère, celle de la ligne maternelle, quand elle

apprit le lendemain que son petit-fils avait été aux Bouffes-Parisiens — aux Bouffes-Parisiens! — et dans une baignoire! Pas grillée, maman. — Il n'aurait plus manqué que cela! — oui, que son petit-fils avait été aux Bouffes-Parisiens, dans une baignoire, assister à un spectacle coupé, dont les deux pièces principales étaient le *Fil à la patte* (de je ne sais plus qui, Feydeau a repris le titre) et un vaudeville en un acte, d'un nommé Lockroy, intitulé *le Zouave est en bas.*

Ce dernier titre suffoquait ma grand-mère maternelle; l'autre ne la choquait que par sa vulgarité. « Je ne conçois pas... » J'ai remarqué, dès le premier éveil de mon instinct d'observation, le singulier abus que les bourgeoises, qui, comme madame Grassot dans la *Belle Aventure*, avaient eu leurs quinze ans sous Louis-Philippe, faisaient du verbe *concevoir* et de l'adjectif *inconcevable.* Le diapason de la conversation familière étant alors assez élevé, et une certaine emphase passant pour « distinguée », elles en avaient plein la bouche. On disait à tout bout de champ *inconcevable*, comme aujourd'hui *formidable*; mais *inconcevable* a plus d'allure. Et puis, son emploi si fréquent semble déceler chez les bourgeoises de cette époque et, par extension, chez leurs maris, une survivance du respect de la raison pure, qui est tombée depuis lors dans un si regrettable discrédit.

Quant à moi, ce qu'en mon ignorance du bien, du mal et des préjugés je ne concevais pas, c'étaient les raisons de la raison qui motivaient le courroux de ma grand-mère; mais de ne les point concevoir ne m'avait pas empêché de prévoir cette explosion. Je m'en amusais d'avance, et ce fut même moi qui la provoquai perfidement; car mon père, qui, selon la mode du temps, ne pouvait pas voir sa belle-mère en peinture, avait défendu formellement à ma mère de lui conter nos frasques; mais quand cette personne irascible me demanda d'une voix qui pour moi se faisait mielleuse comme pour un petit chien — je mourais d'envie de la rembarrer, mais j'étais trop bien élevé — quand elle me demanda : « Eh bien, mon petit ami, quelle bonne partie de plaisir as-tu faite depuis la dernière fois que je ne t'ai vu? » je répondis sans ombre d'hésitation :

— Je suis allé hier soir aux Bouffes-Parisiens dans une

baignoire, voir *le Fil à la Patte* et *le Zouave est en bas.*

Il fallut raconter la scène à mon père et avouer que j'en étais cause; mais on ne m'adressa aucun reproche, on m'accabla même de compliments, parce que « je ne savais pas mentir ». Ces compliments, que je ne méritais guère, furent mon seul remords; encore n'en étais-je pas bourrelé : j'étais trop fier et trop content du beau coup que j'avais fait. Je ne pouvais pas m'empêcher de rire quand je pensais que, sans mon hypocrite et heureuse intervention, je n'aurais pas eu l'occasion d'entendre ma grand-mère articuler son fameux *Je ne conçois pas.*

Sans cet épisode, la soirée des Bouffes aurait peu marqué dans ma mémoire de spectateur. Je n'avais rien compris au *Fil à la patte* ni à *le Zouave est en bas*, non plus qu'à *Herculanum*, mais il me semblait qu'*Herculanum* valait la peine de faire un petit effort, tandis que je me diminuerais si je faisais le même effort pour *le Fil à la patte* et *le Zouave est en bas.* Mon snobisme ne se mettait pas de la partie comme le soir que j'étais allé à l'Opéra, et je ne m'avisais pas, en ma candeur extrême, qu'il n'y a rien de si « grande personne » que d'aller dans un petit théâtre.

Je goûtais sans honte un plaisir sincère dans les véritables théâtres d'enfants, où l'on me conduisait, n'exagérons rien, plus volontiers qu'aux Bouffes et à l'Opéra. J'aimais particulièrement le théâtre de Séraphin, et j'avais peine à croire que les acteurs fussent des marionnettes, comme on me le prétendait. Je croyais plutôt le témoignage de mes yeux que trompait aisément la justesse de leurs proportions et je leur attribuais une taille normale. Mon « illusion comique » aurait été complète, si, au lieu de pièces tirées des contes de fées, ils avaient interprété des pièces modernes et réalistes.

La représentation se terminait ordinairement par une distribution de cadeaux, avec des considérants; au petit un tel, ou à la petite une telle, pour le récompenser ou la récompenser d'avoir fait ceci ou cela. Je n'arrivais pas à comprendre comment la direction du théâtre était informée si bien du nom des jeunes spectateurs et de leurs actions méritoires. L'année des Bouffes, au moment que l'on appelait mon nom suivi de la formule ordinaire : « pour le récompenser d'avoir ... » j'achevai

mentalement : « d'avoir eu le toupet de raconter à sa grand-mère qu'il était allé voir en famille *le Fil à la patte* et le *Zouave est en bas* ». Il n'en fallut pas plus pour me rappeler au sentiment de l'humble vérité, je fus éclairé soudain, et je compris que c'étaient les familles précisément qui apportaient les présents, et qui rédigeaient elles-mêmes les formules appropriées à chaque destinataire, comme les auteurs font leurs réclames de librairie.

En dépit des lieux communs que soupirent les personnes bien pensantes et sentimentales, je ne souffris pas plus de perdre cette illusion laïque que je n'avais souffert l'année précédente de perdre la croyance au bonhomme Noël. Ajouterai-je, pour en finir avec ces enfances, que les spectacles de Robert Houdin m'amusaient, mais que j'y allais en esprit fort? Je n'étais dupe d'aucun de ses trucs, et j'enrageais seulement de ne jamais les surprendre.

Herculanum et *le Zouave est en bas* n'avaient été, dans mon initiation aux divertissements du spectacle, que des épisodes sans lendemain; mais on ne tarda plus guère à me conduire dans les vrais théâtres, dans ceux que les critiques ont depuis nommés un peu ambitieusement les théâtres d'ordre, et de m'y conduire régulièrement, à date fixe. A vrai dire, la périodicité fut d'abord à intervalles fort longs. Elle fut annuelle. Il était établi que j'allais voir une pièce de mon choix le jour de la Saint-Charlemagne, à condition, bien entendu, que j'eusse ma Saint-Charlemagne; mais, je le dis sans nulle vanité, j'avais toujours ma Saint-Charlemagne dès la première ou la seconde composition de l'année. C'est à cette occasion que, sur mes douze ans, j'entrai pour la première fois en relations — pour commencer, un peu lointaines — avec Jeanne Granier.

Lorsque j'ai fait partie, beaucoup plus tard, de ce public — dirai-je : privilégié? — qui est obligé de voir tout ce qui se joue, je me suis souvent rappelé l'heureuse époque où je ne voyais qu'une pièce par an; mais, à cette époque même, on peut croire que je n'appréciais pas mon bonheur.

Dans l'impossibilité où j'étais de me tenir au courant, je voulais du moins aller voir la pièce qu'il était indispensable d'avoir vue, et je tremblais de faire un mauvais choix. Je m'informais de mon mieux, je demandais conseil aux per-

sonnes dont j'avais lieu de croire que le goût s'accordât avec le mien. Je lisais trois mois d'avance les feuilletons de Sarcey. Une fois pourtant — c'était en 1874 — je ne consultai personne et je n'hésitai pas une seconde. Je déclarai à ma famille que je voulais aller voir et entendre mademoiselle Jeanne Granier, qui venait de débuter à la Renaissance dans *Giroflé-Girofla.*

On ne me fit, comme d'habitude, aucune objection, mais on me rappela que je suivais le catéchisme de Saint-Louis d'Antin, que je devais faire ma première communion dans trois mois, et l'on considéra que je ne pouvais aller voir mademoiselle Jeanne Granier dans *Giroflé-Girofla* sans avoir obtenu au préalable l'agrément de mon confesseur. Je le lui demandai au confessionnal même la première fois que j'y retournai, et si naïvement qu'il vit bien qu'il y aurait plus de danger à me le refuser sans explication qu'à me l'accorder comme la chose du monde la plus innocente.

Il restait néanmoins que j'avais dû le demander, qu'il aurait pu invoquer des raisons que je n'apercevais pas distinctement mais que je pressentais, pour me répondre par un refus, et il n'en fallut pas davantage pour donner à un plaisir somme toute permis l'attrait du fruit défendu. J'en jouis doublement.

J'ai gardé de cette soirée un souvenir si éblouissant et si joyeux que j'ai failli manifester, ce qui est contre mon caractère, quand récemment une troupe russe est venue tout exprès du paradis soviétique pour nous montrer quelques habillages de pièces françaises à la mode de l'U. R. S. S. Elle a donné entre autres, dans des décors cubistes, une représentation de *Giroflé-Girofla* dont l'imbécillité était à pleurer.

J'ai, depuis l'opérette de Lecoq, vu Jeanne Granier dans toutes ses créations; mais il y avait toujours entre nous la porte de fer. Ce n'est que plus de vingt ans après que j'ai pu franchir cet obstacle dérisoire, et l'approcher, amusante coïncidence, à ce même théâtre de la Renaissance, où elle jouait avec Guitry *Amants* de Maurice Donnay. L'auteur me présenta.

Je n'osai, au cours d'une première et banale entrevue, invoquer les titres tout particuliers que je pouvais avoir à l'attention de l'incomparable chanteuse, devenue subitement une

incomparable comédienne; mais je lui fis, aussitôt que les convenances le permirent, quand il y eut le temps moral, une deuxième visite dans sa loge, seul, sans personne qui me conduisît par la main, et je ne pus me tenir de lui raconter comment j'avais dû, pour l'applaudir à douze ans, solliciter l'autorisation de mon confesseur.

L'historiette lui parut infiniment touchante et parisienne. Que cette dernière épithète me semble juste! On pouvait dégager, en effet, de mon récit, à l'analyse, et cette sensibilité facile qui émeut toujours le faux scepticisme parisien, et cette innocence, de théâtre ou de littérature, qui l'enchante, surtout s'il y flaire des sous-entendus, et enfin ce mélange du profane et du sacré à quoi on ne résiste pas quand on n'a aucune religion.

L'émotion d'une artiste sincère comme Jeanne Granier n'était naturellement point due à des causes si compliquées et si retorses. Elle trouvait la chose jolie sans chercher midi à quatorze heures, et je vis bien que la première impression qu'elle avait pu recevoir de moi en était heureusement modifiée. J'étais dorénavant à ses yeux un ingénu, faux ou vrai, pourquoi avoir peur des mots? j'étais une espèce d'enfant de chœur.

Cela ne laisse pas d'être flatteur, mais, dans les occasions, un peu gênant, et, à mesure que les années passent, un peu comique... Elles ne passaient pas pour moi seulement.

Dans les premiers temps, chaque fois que j'allais voir Granier dans sa loge, comme il s'y trouvait toujours quelqu'un que je n'avais pas rencontré encore, elle ne manquait pas de dire, en faisait les présentations, que j'étais apparemment son plus ancien ami, l'étant depuis mon enfance. On sentait qu'il y avait quelque chose là-dessous, on l'interrogeait complaisamment; alors elle se tournait vers moi, et me faisait remarquer que c'était plutôt à moi de raconter l'histoire de ma première communion. Je m'exécutais.

Je crus observer qu'une dizaine d'années plus tard, elle prenait moins de plaisir à un récit dont le texte était établi *ne varietur* et dont je commençais moi-même à me lasser. Enfin, un beau jour, elle m'accueillit en me signifiant ceci d'une voix irritée :

— Ah! vous n'allez pas *encore* nous raconter l'histoire de votre première communion!

Je me le tins désormais pour dit.

Je n'avais pas dépassé de beaucoup l'âge auquel je brûlais d'entendre la créatrice de *Giroflé-Girofla*, quand je fis la connaissance de Réjane, non pas au théâtre, mais dans le privé; j'avais juste deux ans de plus.

La scène est à Luc-sur-Mer. Cette station, qui depuis a, paraît-il, pris un certain lustre grâce aux jeux du hasard — je répète ce qu'on m'a dit, je n'affirme rien et ne veux faire de tort à personne — cette station était alors le plus infâme des petits trous pas chers (il ne me souvient pas si cette expression était déjà usuelle).

Il ne s'agit point ici de paysages ni de marines, et je n'entreprendrai pas une description de la plage, qui fut, cet été-là, plusieurs fois envahie par les varechs : en deux jours ils pourrissaient sous le soleil, l'odeur devenait infecte, les mouches dangereuses et importunes. Mais il y avait un casino : ce n'était qu'une baraque en planches. Qu'importent les murs? Les danseurs ne prennent garde qu'au plancher.

Les petits jeunes gens de Luc dansaient tous les soirs au casino de Luc, et ils délaissaient impudemment les petites jeunes filles sans importance, pour se disputer « l'actrice », hier sortie du Conservatoire, dont la physionomie n'était peut-être pas de tout repos, mais dont la tenue était d'une correction irréprochable. Sa mère, la respectable madame Réju, la surveillait étroitement, et cette indépendante marchait droit.

On savait qu'elle avait pris le pseudonyme de Réjane, mieux fait pour la célébrité que l'aigre « Réju »; mais ce que je ne puis aujourd'hui encore m'expliquer, c'est qu'il fût dès lors établi, reconnu, officiel, que cette écolière laide et séduisante serait infailliblement la comédienne du siècle. Elle l'était d'avance par le consentement universel. Nul ne se permettait de douter ni de son talent unique, ni de ses triomphes prochains; et même le gamin de quatorze ans que j'étais savait à quoi s'en tenir à cet égard.

Hélas! mon âge encore trop tendre ne m'autorisait pas à fendre la presse des jeunes admirateurs de Réjane et à lui

dire carrément : « Voulez-vous m'accorder cette valse? » J'ai souvent frémi en songeant à la réplique qu'elle n'aurait pas douté de me servir, quand j'ai su plus tard comme elle avait la repartie prompte et vive. Ce qui sauvait mon honneur à mes propres yeux, c'est qu'on me défendait de danser, sous prétexte que j'étais en deuil. J'avais récemment perdu l'un de mes deux grands-pères, le mari de ma grand-mère « inconcevable ».

J'enviais furieusement mon frère, qui pouvait, lui, faire danser Réjane et qui ne s'en privait pas : pour deux raisons; premièrement parce qu'il avait le bel âge de vingt et un ans; puis, parce que n'étant que mon demi-frère et n'ayant rien à voir avec mes grands-parents de la ligne maternelle, il ne portait pas le deuil. J'eus bientôt sujet de l'envier plus encore.

Les hôtels de Luc-sur-Mer étaient en ce temps-là d'une simplicité que les voyageurs les moins exigeants ne souffriraient plus aujourd'hui. Ces dames Réju avaient dû se contenter d'une seule chambre, des plus modestes. Le départ d'un voyageur permit à l'hôtelier de leur en attribuer une autre, où Réjane commença de s'installer; puis, comme elle allait en promenade, elle pria sa mère d'achever les rangements. Madame Réju trouva au fond du tiroir d'une commode un rouleau de dix louis, et grondant contre la négligence de sa fille qui serrait si mal son argent, elle le serra mieux. C'était le voyageur qui avait oublié le rouleau.

Il télégraphia de la première gare, on explora le tiroir, que l'on trouva vide, et sur la simple présomption d'avoir subtilisé dix louis, sans le moindre supplément d'enquête, Réjane, à son retour de promenade, fut appréhendée, ainsi que madame Réju, pour être toutes les deux conduites à Caen, de brigade en brigade.

Ce fut alors un magnifique spectacle de galanterie française. Tous les admirateurs de l'artiste qui avaient de dix-huit à vingt-cinq ans lui firent escorte et jurèrent de ne revenir à Luc-sur-Mer qu'après l'avoir délivrée. On devine qu'ils y réussirent très vite et n'eurent pas besoin de pousser jusqu'au chef-lieu du département.

Hélas! ceux qui ne l'admiraient pas moins, mais qui n'avaient que quatorze ans ne furent pas admis à figurer dans ce cortège

de paladins. Ils en attendirent, sur la triste plage de sable et de varech, le retour, qui fut triomphal.

Un peu plus tard, quand j'ai eu l'âge de me lier avec Réjane sans l'autorisation de mon confesseur, voire de mes parents, c'est elle-même qui me rappela ces événements romanesques : elle s'en amusait encore après Dieu sait combien d'années. Jamais du moins elle ne m'a dit : « Ah! vous n'allez pas encore nous raconter l'histoire de mon arrestation arbitraire à Luc! »

La périodicité de mes parties de théâtre s'était sensiblement resserrée. D'annuelle, avec des soirées d'exception dont les anniversaires de fête ou de naissance étaient le prétexte, elle avait fini par devenir hebdomadaire. Aucune décision de principe n'avait été prise, mais l'habitude s'était installée sans que l'on y parût prêter attention : je n'avais que le droit coutumier, mais j'avais le droit reconnu d'aller chaque samedi au théâtre, toujours en compagnie de mon père et de ma mère, qui en étaient, mon père surtout, aussi amateurs que moi.

A cette cadence, je pouvais me tenir au courant : nous allions voir tout ce qui valait la peine d'être vu, et en ces temps heureux on trouvait aisément une pièce à voir par semaine. N'y a-t-il pas quelque chose de changé dans le quartier des théâtres? On n'avait que l'embarras du choix, à cette époque où la production était plus abondante, et où un succès n'était pas chose si rare que l'on fût obligé, quand on en tenait un, de le prolonger coûte que coûte pendant deux ou trois saisons.

N'étant plus réduit à la portion congrue d'une pièce par an, je n'avais plus besoin de demander aux critiques celle qu'ils me conseillaient d'aller voir; j'avais même à peu près cessé de les lire, pour ne pas être informé d'avance des péripéties et du dénouement de la fable, et aussi parce que je n'entendais pas que l'on me dictât mon jugement.

Comme je n'allais pas encore dans le monde, je n'avais pas le mauvais exemple de ces gens qui empruntent le matin à leur journal les thèmes de littérature sur lesquels ils exécuteront le soir des variations plus ou moins ternes dans les salons et dans les salles à manger. Je me piquais d'avoir des opinions à moi et un goût personnel. Je me fiais assez toutefois à celui de mon père qui, sans être révolutionnaire, était très libéral et très éclairé.

Il était de son temps, ce qu'on ne saurait reprocher à personne, ce qui est même plutôt, si je ne m'abuse, un compliment; il était de sa classe, et le seul bourgeois qu'il me souvienne d'avoir alors entendu confesser hautement sa bourgeoisie; enfin il était, de son métier, architecte; et j'imagine que ces trois raisons avaient une part déterminante à peu près égale dans la prédilection qu'il marquait pour les pièces dites bien charpentées.

Elles étaient fort prisées à l'époque. Il semblerait qu'aujourd'hui l'on ait plutôt un faible pervers pour les pièces mal bâties, pour celles qui ne sont ni faites ni à faire. Je suis moi-même trop fils d'architecte pour donner dans ces égarements, et j'ai encore, en dépit de la mode, une certaine estime pour les ouvrages solides qui m'ont intéressé au temps où Dumas fils et Augier étaient les rois de la scène.

Ils m'imposaient plus encore quand j'étais un tout jeune spectateur, parce que je croyais naïvement à l'éminente dignité du genre sérieux. J'ai un peu perdu cette superstition, et j'avoue que même alors qu'elle me préoccupait, je ne pouvais pas me défendre de préférer les pièces comiques, même d'un comique très poussé, — qui peuvent d'ailleurs être aussi bien charpentées que les plus ambitieuses comédies de mœurs. Je ne suis pas compétent, mais je ne jurerais pas que le *Demi-Monde* ou l'*Ami des femmes* soient d'une aussi saine matière et aussi bien ouvrée que la *Dame de chez Maxim*.

J'ai vu jouer tous les grands comédiens de cette époque : soit dit sans froisser les glorieux sociétaires de la Comédie-Française, alors, en effet, glorieux, ceux qui ont le plus de titres à ma reconnaissance sont ceux qui m'ont le mieux fait rire, Baron et Desclauzas, le premier, quand il arrivait trop tard, à la tête des carabiniers, dans les *Brigands*, elle, quand elle dirigeait le chœur des demoiselles nobles de Lunéville, dans le *Petit Duc*.

Je devrais leur en vouloir, car je sortais de la représentation avec une véritable courbature du diaphragme; mais la crainte, la certitude d'une récidive de cette douleur ne m'empêchait pas de courir au théâtre où je voyais sur l'affiche les noms de Desclauzas et de Baron.

Quoi que je doive à leur mémoire, il faut publier, la vérité

le veut, qu'ils ne m'ont fait connaître les premiers le supplice voluptueux du fou rire. J'avais, lorsque j'étais au collège, un professeur si éloquent — il a versé d'ailleurs dans la politique — que dès les premiers mots qu'il disait, avant même de monter en chaire, toute la classe était prise de hoquet. J'ai vu à l'improviste, dernièrement, son buste, je ne révélerai pas à quelle croisée d'avenues, et ç'a été plus fort que moi : je lui ai ri au nez. Mais je ne fais point de comparaison entre cet excellent homme, dont le comique était involontaire, et Baron ou Desclauzas, qui avaient une façon délibérément impayable de dire des choses par elles-mêmes extrêmement spirituelles. Je ne voudrais pas faire le *laudator temporis acti*, mais une fois de plus la vérité veut que je publie qu'il y avait de l'esprit et du plus fin jusque dans les farces les plus grosses.

Je n'ai aucune velléité d'envier la génération de spectateurs qui a succédé à la mienne,

un peu, sur ma parole,
Comme le roi Louis succède à Pharamond,

je les plaindrais plutôt de n'avoir pas vu, comme moi, Granier dans le travesti du petit duc, après l'avoir vue débuter dans le double rôle de Girofla et de Giroflé; je les plaindrais de ne savoir que par ouï-dire, et encore probablement sans y croire, quelle tempête de gaîté peut soulever un comte Escarbonnier (dans *le Mari de la débutante*) lorsqu'il interrompt à tout propos l'officier de l'état civil qui la marie pour proposer des ajoutés au code, et qu'après « le mari doit aide et protection à sa femme », l'imbécile suggère cette interpolation : « Il lui doit aussi le pardon ». Nos cadets ne manqueront pas de me répondre qu'ils savent rire, eux aussi. Parbleu! « Pour ce que rire est le propre de l'homme. » Seulement, eux, un rien les amuse. Trois fois rien.

Si je ne me cachais pas de préférer les théâtres où l'on ne fait que rire, je ne dédaignais pas une soirée au Gymnase (où l'on ne jouait pas toujours de sombres drames), ni à la Comédie-Française qui ménage aussi, comme son nom l'y oblige, une place au comique, mais à ce que l'on appelait sous Louis XIV le haut comique, lorsqu'il était question d'entr'-ouvrir à Molière les portes de l'Académie. Je répète docilement

cette expression, mais je ne suis pas bien persuadé qu'il y ait une hiérarchie des comiques. Je ne distingue guère quant à moi que celui qui me fait rire et celui qui me fait pleurer. Il va de soi que je range dans cette seconde catégorie les farces dont la vulgarité ou l'ineptie me rebutent. Elles ont aussi leurs amateurs : je ne prétends en dégoûter personne.

J'ai gardé des artistes de la Comédie à cette époque un souvenir éblouissant. Lorsque tous les chefs d'emploi donnaient — j'ai eu plus d'une fois la bonne fortune d'entendre les plus fameux acteurs de la fin du siècle se lancer la réplique — oui, je sais qu'on va m'interrompre pour me servir le cliché de cet ensemble qu'on ne trouve qu'à la Comédie-Française; mais il faudrait avoir bien peu d'indépendance d'esprit pour ne pas souscrire un cliché quand il est vrai, sous prétexte que c'est un cliché. Ces sortes de sentences ont seulement le défaut d'être, pour l'ordinaire, faiblement ou mal formulées.

Mon sentiment de spectateur enfant, un peu trop porté à l'enthousiasme, mais ingénu et sincère, était proprement que j'avais devant les yeux une sorte de perfection. Il est probable que cet art semblerait aujourd'hui convenu et démodé : ce n'était pas moins un art actuellement consommé; et bien qu'on assure que la perfection n'est pas de ce monde, celle au moins du métier était évidente. Ce sont là des titres à la reconnaissance des contemporains, et par conséquent de la postérité, qui n'a d'autre document que leur témoignage pour maintenir ou pour laisser tomber la réputation des comédiens.

Elle se fait moins malaisément une idée de leurs théories sur le jeu et sur la mise en scène, dont elle peut toujours recueillir des traces écrites. J'approuverais sans doute la plupart des critiques que j'entends faire des comédiens que j'admirais passionnément il y a cinquante ans; mais rien ne m'en fera tirer cette conclusion d'injustice sommaire : ils n'existaient pas. Ils existaient, au rebours, victorieusement; seulement, ils portaient, si je puis dire, le costume du temps où ils existaient, ils dataient, et, encore une fois, je tiens dater pour un mérite indispensable, surtout au théâtre.

N'a-t-on pas fini par s'aviser que Racine cesserait de nous émouvoir et serait tombé à l'artificiel, s'il avait eu ce que nous appelons — très arbitrairement — le sentiment juste de

l'Antiquité, qu'Andromaque, Iphigénie, Bérénice ne nous intéresseraient guère si elles n'étaient des princesses de la cour de Louis XIV, et Phèdre, « malgré soi perfide, incestueuse », si elle n'était une janséniste à qui la grâce a manqué?

Toutes proportions gardées, je ne puis blâmer Coquelin de n'avoir pas pris en scène le ton et le diapason de la conversation naturelle, et de n'avoir pas joué de sa trompette en tournant le dos au public, pour faire plus vrai. Je ne puis blâmer Got d'avoir lui-même, en dépit de son air familier, toujours maintenu les distances entre le public et lui, et d'avoir su, comme on dit, passer la rampe, sans la supprimer. Je ne puis blâmer les administrateurs qui ont précédé rue de Richelieu M. Émile Fabre et Jules Claretie de n'avoir jamais songé qu'il y eût avantage à mêler plus intimement les spectateurs à l'action, et de n'avoir point, à cet effet, soit rétabli les fauteuils des marquis sur le plateau, soit construit par anticipation l'escalier inventé de nos jours par Firmin Gémier. L'excellent Thiron aurait eu peut-être bien des difficultés pour le descendre et plus encore pour le remonter, les soirs où il avait un peu trop tâté de la bouteille.

Sans aller jusqu'à ces raffinements de réalisme, ou de convention réaliste, on aurait pu dès lors, ce me semble, modifier certains détails où le metteur en scène défiait un peu trop, et sans utilité aucune, les usages de la banale réalité. Ainsi, les portes praticables des décors étaient dépourvues de serrures; si j'ai bonne mémoire, c'est Porel qui eut un jour la fantaisie révolutionnaire de les munir d'un accessoire qui nous paraît aujourd'hui indispensable. Lorsque j'étais un jeune habitué de la Comédie-Française, on n'avait, pour entrer ou pour sortir, qu'à les pousser dans un sens ou dans l'autre; et Febvre notamment, quand il devait opérer une sortie à effet, se précipitait comme s'il avait eu le dessein et le pouvoir magique de traverser murailles et boiseries, sur les portes qui semblaient closes, mais qui s'ouvraient devant lui toutes seules et se refermaient de même, en battant toutefois un peu.

Je me rappelle que ce jeu de scène absurde mettait hors de lui mon pauvre père, qui n'ignorait pas ce qu'il faut concéder à l'optique du théâtre, mais qui trouvait que trop est trop. Chaque fois que je voyais l'artiste s'apprêter à sortir de cette

façon-là, j'éprouvais une véritable angoisse, non pas tant parce que son geste me choquait; mais rien ne m'était plus pénible que d'entendre mon père gronder, malgré la sainteté du lieu et la gravité de la situation dramatique :

— Où diable cet animal a-t-il jamais vu un homme du monde sortir d'un salon de cette façon-là?

Je ne contredisais pas mon père, pour le goût littéraire de qui j'avais, comme je l'ai dit, une haute estime; mais je me souciais peu de ces vétilles de réalité. Je passais ma crise de romantisme, dont il ne m'est resté, soit dit par parenthèse, aucune séquelle; mais elle était alors venue à son période, et la reprise des drames de Victor Hugo, à la Comédie-Française précisément, qui coïncida par chance avec le moment aigu de cette incommodité, fut le grand événement littéraire de ma première jeunesse.

La divinité de Victor Hugo était maintenant un dogme, mais j'avais la mémoire encore fraîche de l'époque toute récente où les bourgeois timorés parlaient de lui sans respect, et de façon à justifier les boutades de Flaubert : « J'appelle bourgeois tout ce qui pense bassement », ou : « les bourgeois ont la haine de la littérature ». On ne le blâmera que de n'avoir pas assez hardiment généralisé, il fallait dire que les médiocres ont la haine du génie, parce qu'ils en ont peur.

Il me souvenait du temps où les hommes d'esprit attribuaient au Maître, au Père, tous les calembours et tous les mots d'almanach qui couraient. Je n'avais, moi, comme à cet âge, horreur que de l'injustice, de l'envie et du dénigrement. J'avais pensé faire une généreuse protestation en consacrant mes économies à l'achat des œuvres complètes du dieu trop souvent blasphémé dont je ne connaissais pas une ligne, de vers ni de prose. Est-il besoin de dire que j'étais d'avance conquis et que ma foi précédait mon initiation?

Sans doute, ce parti pris annule la liberté du jugement et la raison profane ne saurait l'approuver; mais quel est le dieu qui ne l'exige de ses catéchumènes, et quand il les voit s'approcher de ses autels, ne leur dise avec un mystérieux sourire : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé? »

J'entrai dans le temple auguste par la plus ancienne et la plus modeste des portes qui y donnent accès... je veux dire

que je débutai par les œuvres de début, et que je lus à la file l'œuvre entière selon l'ordre chronologique. Je m'efforçais de dissimuler l'ivresse où me jetaient ces excès de lecture, n'espérant point que mon enthousiasme trouvât d'écho à la maison. Je souffrais et à la fois je jouissais étrangement de cette admiration rentrée; mais surtout j'étais puérilement fier d'avoir enfin un secret.

Mon admiration pour Victor Hugo n'a certes pas diminué, mais elle est maintenant plus éclairée, plus sage, et ce n'est point ses drames que je mets dans son œuvre à la première place. En ce temps-là, je les savais par cœur, et en me les récitant constamment, je me désespérais à la pensée que je ne les verrais jamais sur la scène, qu'on ne les jouerait jamais plus. Je renonce à traduire par des mots aujourd'hui glacés l'enthousiasme qui me transporta lorsque les journaux m'informèrent de la reprise prochaine d'*Hernani* avec Mounet-Sully et Sarah Bernhardt. Je ne suis plus, comme on dit, à la hauteur. Ce que j'éprouvai à cette nouvelle, qui n'avait rien de surprenant, mais qui pour moi était inespérée, je ne saurais l'exprimer, j'ai même perdu le pouvoir de l'imaginer : la mémoire, qui atténue tous les sentiments, défigure ceux dont la violence fait toute la physionomie et qui n'ont de valeur que par leur excès.

Réduit aux hypothèses, je me permets de supposer que mon exaltation, à l'occasion de cette reprise, ne fut pas inférieure à celle des Jeune-France qui avaient eu le bonheur d'assister à la vraie première. Si elle se manifesta plus discrètement, c'est que les modes changent, et que Théophile Gautier lui-même, s'il était pour la circonstance revenu de l'autre monde, n'aurait point osé tirer de l'armoire son fameux pourpoint d'écarlate.

Il est curieux que le délire où je me complaisais (car je ne laissais pas d'y aider un peu) ne m'aveugla pas. Je me témoignai à moi-même l'indépendance de mon jugement et ma clairvoyance en faisant une critique assez peu indulgente, non pas certes du drame qui ne me déçut nullement, mais de l'interprétation.

J'avais dès lors le goût de la mesure et les hyperboles de coulisses me faisaient rire ou m'exaspéraient, selon mes

dispositions du moment. Mon admiration pour Sarah Bernhardt était grande, sans être superstitieuse, et il s'y mêlait un rien d'ironie. Je me souvenais des sottes histoires que l'on contait de ses excentricités lorsque j'étais au collège, de son ascension en ballon libre ou captif, et d'un malheureux chat qu'elle aurait brûlé vif dans un poêle. J'avais même mis la chose en vers latins pour la Saint-Charlemagne de l'année 1879, et j'avais envoyé un exemplaire imprimé de mon poème à Sarah qui, par parenthèse, ne m'en avait pas accusé réception. Je trouve à présent cette négligence la plus naturelle du monde, mais, sur le moment, je lui en avais un peu voulu. J'espère qu'on ne va pas croire que, si je faisais quelques réserves sur son talent, cette petite pique en fût la cause.

J'avais de plus, ou je croyais avoir à cette époque un déplorable talent d'imitation, au premier ou au second degré : ainsi, non seulement j'imitais Sarah, mais j'imitais une jeune fille de mes amies qui l'imitait en récitant le *Vase brisé* de Sully-Prudhomme. Comme je copiais la grande artiste avec une extrême facilité, je me figurais naïvement qu'il n'est pas sorcier d'être Sarah Bernhardt. J'ai un peu honte à confesser cette sottise. C'est comme si Albert Sorel, qui a fait d'étonnants pastiches de Victor Hugo, s'était flatté d'avoir un égal génie.

Quant à Mounet-Sully, qui d'abord s'emparait de moi plus impérieusement peut-être que Sarah Bernhardt, il suffisait qu'il poussât un de ces hennissements bizarres dont il était coutumier pour que l'enchantement fût soudain rompu et que je n'eusse plus envie que de rire. J'étais sans doute bien injuste, je l'ai reconnu plus de vingt-cinq ans après, lorsque j'ai retourné voir à la Comédie les drames de Victor Hugo pour y conduire un enfant qui avait alors l'âge que j'avais l'année de l'Exposition (celle de 1878). Mounet-Sully, vieillard, osait encore être l'amant de doña Sol. La beauté de son corps, dont les costumes ne dissimulaient rien, était restée intacte; mais le miracle est que sa jeunesse l'était restée pareillement.

Je n'avais d'ailleurs pas attendu si longtemps pour juger mieux l'interprète magnifiquement romantique d'Hernani. Il m'avait suffi de faire des comparaisons quand on avait repris enfin *le Roi s'amuse*. C'était, de toutes ces reprises,

celle que j'avais le plus impatiemment souhaitée. Hélas! que d'illusions perdues! Je n'oublierai jamais Got jouant Triboulet comme il faisait M. Poirier, et disant d'un ton bourru, avec un air de mauvaise humeur, ces vers que je trouvais sublimes :

Va voir au fond du fleuve où tes jours sont finis
Si quelque courant d'eau remonte à Saint-Denis.

Il avait ce mouvement de l'épaule des forts de la halle qui remettent en place le lourd sac qui glisse. C'était peut-être pour mieux faire le bossu; mais il y a incompatibilité entre ces pauvretés réalistes et le lyrisme d'un Hugo, qui tourne à l'absurde dès qu'on a l'imprudence sacrilège de le confronter avec les platitudes réelles.

Le Monde où l'on s'ennuie occupe dans la hiérarchie de mes souvenirs une place que ne semble pas justifier entièrement le mérite de cette comédie, d'ailleurs très agréable, et qui fut, à la création, merveilleusement jouée. Le faible que j'ai gardé pour elle et qui est au point que depuis cinquante ans jamais je n'ai osé la revoir, je l'attribue à cette circonstance que j'étais alors prisonnier à l'École normale où la clôture était fort sévère. Le dimanche même, tenus de rentrer à dix heures, nous ne pouvions aller au théâtre, sinon en matinée. Le samedi était un jour ouvrable ordinaire, et j'avais dû renoncer à mes habitudes mondaines du temps où j'étais au collège.

C'était un véritable supplice de Tantale lorsque nous lisions dans les journaux les comptes rendus d'un grand succès. Nous nous demandions mélancoliquement à quelle représentation lointaine il nous serait enfin loisible d'assister. Nous nous répétions en attendant les mots de la pièce que citaient les critiques, et nous les trouvions excellents, bien que ce parti pris favorable ne soit pas dans les traditions et dans l'esprit de l'École. En tout autre lieu, peut-être aurais-je ri moins franchement de celui-ci : « Elle est enfant naturelle! Est-ce que tous les enfants ne sont pas naturels? »

J'ignorais enfin un détail qui m'aurait sans doute refroidi : c'est que Pailleron n'était pas très bien vu des auteurs en avant. On lui reprochait de chercher à plaire, de viser au succès, d'être riche et de gagner encore de l'argent. J'ai trouvé depuis,

dans la plaquette de Théophile Gautier destinée aux enfers des bibliothèques, ce vers que lui adressait l'auteur du *Musée secret* au lendemain d'un vaudeville qui avait réussi :

De chemin, mon ami, va ton petit bonhomme.

Je ne suis plus à l'École normale, je n'ai donc plus aucune raison de trouver cela très drôle : je n'aurais aucune excuse. Quant à mon jugement sur *le Monde où l'on s'ennuie* que je n'ai jamais voulu réformer, j'avoue qu'il me fut dicté par Sarcey et par « Le monsieur de l'orchestre ». Je fus cette fois le semblable et le frère des gens qui attendent l'opinion de leur journal pour en avoir une et qui croient dur comme fer tout ce qu'ils voient imprimé.

Cette foi aveugle a un avantage, c'est qu'elle préserve des désillusions. Il est sans exemple que celui qui accepte *a priori* le jugement de son journal change d'avis quand il est mis en situation de voir les choses par lui-même, et juge en appel autrement que son journal en première instance. Je passai donc la bonne soirée que je savais d'avance que je passerais. Le défaut même d'imprévu ne gâta rien. Il est précisément ce que souhaitent les gens incapables de toute réaction personnelle, au niveau desquels je m'étais mis — pour une seule fois, j'ose l'espérer et sans que cela pût, comme on parle dans la politique ou dans l'administration, constituer un précédent.

Peu de temps après eut lieu un événement qui devait marquer dans ma carrière de spectateur : j'assistai à une première. C'était celle de *Daniel Rochat* : on peut dire que pour mes débuts le hasard m'avait bien servi. La soirée fut orageuse. Il s'agit d'un député de gauche que l'on marie civilement par faveur spéciale, à domicile, et à la bonne franquette, puis qui refuse d'aller à l'église par égard pour ses électeurs anticléricaux.

Ce scrupule, dont il avait négligé d'avertir à temps la mariée, fort pieuse, ne fut pas du goût des spectateurs bien pensants; en revanche, la scène quelque peu chargée du mariage au château, expédié par un maire qui est venu là en voisin et qui se fiche — c'est le mot — du protocole, cette parodie avait fortement indisposé les spectateurs attachés au nouveau régime, et à l'entr'acte je vis avec surprise un de mes plus proches

voisins de l'orchestre se dresser. Il tendit le poing vers l'avant-scène de gauche où le Président de la République aurait pu être, mais n'était pas, si j'ai bonne mémoire, et il cria :

— On insulte le mariage civil!

Je me demandai où il prenait cela. Ce monsieur qui se faisait le chevalier du Code me sembla profondément ridicule. Ajoutez qu'il était de ces petits hommes qui paraissent encore plus petits quand ils se lèvent que quand il restent assis. Un éclat de rire avait salué sa protestation. J'avais ri avec les loups, puis interrogé mon voisin immédiat (que je ne connaissais point) : « Qui est-ce? » Il me répondit :

— C'est le père Ranc.

Je savais que c'était un pur, et, n'ayant pas encore à cet âge perdu le respect, je regrettai de m'être moqué de lui, mais je regrettai davantage qu'il se fût livré à une manifestation comique. J'ai toujours haï que l'on se fasse remarquer.

En attendant, la pièce était, comme on dit dans l'argot de ces lieux, décrochée. A l'acte suivant, comme la discussion sur le point de savoir si Daniel Rochat irait ou n'irait pas à l'église paraissait de petit intérêt, fastidieuse et sans issue, on prit le parti de l'égayer. Je me rappelle le grand rire de détente qui secoua toute la salle, lorsqu'un personnage secondaire, un plaisant, répondit à une jeune fille dont il sollicitait la main etqui, instruite par l'expérience même de la comédie, lui demandait : « Au moins, vous me conduirez à l'église, vous? »

— Moi? Mais à l'église, au temple, à la mosquée, à la synagogue, où vous voudrez!

Je me rappelle l'attitude digne, un peu méprisante, de mademoiselle Bartet, alors nouvelle venue à la Comédie, lorsque environ le dénouement elle hésitait à signer je ne sais quel acte qui devait la tirer, nous aussi, de cette inextricable situation, et que les spectateurs déchaînés lui criaient : « Signera, signera pas. » Le public, assurément, se tient mieux aujourd'hui; mais je crains que l'on ne doive pas faire honneur de ce progrès à sa bonne éducation. C'est plutôt qu'il est composé d'éléments si hétéroclites, où le français ne domine pas, qu'il a une peine infinie à suivre les pièces et ne sait jamais où il faut rire.

Cette représentation houleuse de *Daniel Rochat* m'avait mis en goût et j'aspirais à faire partie du tout-Paris des premières. Je n'étais plus prisonnier rue d'Ulm. J'avais, dès la fin de la première année, donné ma démission et je profitais de mon mieux de cette libération anticipée. Quelques mois plus tard, Gambetta forma ce « grand ministère » dont les destinées furent brèves. Il créa un département nouveau, le ministère des Arts, dont le titulaire fut Antonin Proust, qui était bel homme et qui avait des relations dans le corps de ballet. Je souhaitai d'être attaché à son cabinet et je fis agir auprès de lui de puissantes influences. Toutes les places étaient déjà prises, mais on n'avait rien à refuser à mes protecteurs et on me nomma au bureau de l'enseignement.

C'était moins reluisant, mais je dus à cette demi-déconvenue de ne pas suivre Antonin Proust dans sa retraite, de n'être pas emporté par la débâcle du ministère des Arts et de rester à la direction des Beaux-Arts jusqu'à mon départ pour le régiment. J'aurais préféré sans doute au bureau de l'enseignement celui des théâtres; mais il était à l'étage au-dessus, j'avais de bonnes jambes et je n'hésitais pas à y grimper les jours de première aux Français; car il y avait toujours, outre le service pour les chefs, et à défaut de fauteuils numérotés, des laissez-passer qui permettaient de s'introduire dans la salle; après quoi, on trouvait tant bien que mal à se caser.

C'est ainsi que j'assistai, le 24 septembre 1882, à la première des *Corbeaux* : j'écris ces lignes le 24 septembre 1932, le jour même du cinquantenaire, que la Comédie fête ce soir. Comme j'arrivais au théâtre, je rencontrai un de mes anciens camarades de l'École normale, qui m'y avait précédé d'un an, et qui venait d'en sortir, mais lui, si je puis dire, normalement, et après avoir accompli ses trois années de réclusion. Il était muni, comme moi, d'un simple laissez-passer. On nous proposa au contrôle, puisque nous avions l'air d'être ensemble, une de ces loges minuscules de la dernière galerie, où l'on tient deux à la rigueur, mais où l'on ne tiendrait pas trois. L'ascension fut lente, et je ne pus me défendre d'une lassitude anticipée à la pensée qu'il faudrait descendre, puis remonter ces quatre étages à chaque entr'acte, car ce qui

m'intéressait le plus, c'étaient les couloirs, et non pas ceux du paradis naturellement.

Mon camarade, en pénétrant dans notre loge, qu'il appela, selon l'argot de l'école, une « turne », déclara que nous y serions très bien, puisque nous y serions chez nous. Je ne voulus pas paraître de moins bonne composition, et je dis comme lui; puis je m'approchai de notre balcon, et, sans me pencher trop, je laissai tomber un regard méfiant dans l'abîme, dont la profondeur dépassa toutes mes prévisions. Je fus surpris de n'éprouver à cette altitude ni le vertige ni le mal des montagnes, mais je sentis une sorte de mauvaise humeur, qui en est peut-être une des formes dérivées. La salle était déjà comble; je n'observai pas sans un certain plaisir pervers que la foule qui la garnissait semblait très excitée et animée des pires intentions.

Je ne sais d'ailleurs ce qui m'en faisait ainsi juger, sinon que je prenais mes méchants désirs pour la réalité; mais il est certain que « tout ce monde, comme dit Baudelaire, faisait une étrange musique ». Soudain, je pensai à mon excellent fauteuil d'orchestre de *Daniel Rochat*, je crus le reconnaître de là-haut. J'étouffai un soupir, je quittai mon poste avancé d'observation, je m'assis et j'attendis le commencement du spectacle.

J'étais fort étranger aux querelles d'école, je les ignorais même totalement et je ne connaissais que par les affiches les noms des auteurs dramatiques en vue. Jamais impression ne put être plus naïve que la mienne. J'échappais même aux influences mystérieuses des voisinages et des contacts dans cette « turne », comme disait mon camarade, où nous nous trouvions tous les deux isolés; mais je voyais de loin les mouvements divers; la voix monte : j'entendais les murmures et je ne me trompais pas sur ce qu'ils signifiaient.

Ils provoquaient chez moi de curieuses contradictions et modifiaient jusqu'à les renverser les jugements que j'aurais portés sans doute sur cette sombre comédie, si je n'avais obéi qu'aux impulsions de mon tempérament. Il est certain que, sans avoir, dès cette époque, le goût du gris et du rose, j'avais moins encore celui du noir. Je n'aurais pas manqué d'être un peu dégoûté par les laideurs que le génie morose de Becque a, comme à plaisir, accumulées, si je n'avais senti que les rares

survivants du Boulevard les trouvaient indigestes au sens propre du mot, c'est-à-dire capables de compromettre, au lieu de la faciliter, la digestion du bon dîner qu'ils avaient fait avant de se rendre au théâtre.

J'étais doué d'assez de bon sens pour trouver inepte la réprobation que marquaient bruyamment les spectateurs à certains personnages particulièrement bas et cyniques; et si je ne pouvais me défendre d'observer que ces messieurs en habit noir de la Comédie-Française se comportaient précisément comme, à l'Ambigu, les titis du poulailler qui engueulent le traître si l'on veut bien me passer ce verbe, au surplus de la meilleure venue française. Mais, au fait, j'y étais bien, moi, au poulailler, et je ne songeais pas à engueuler les vilaines gens dont l'auteur nous présentait un choix sans doute passablement arbitraire. Ce n'était pas qu'ils m'inspirassent grand intérêt — je ne parle pas de sympathie; — mais quand je lus le lendemain dans le *Figaro*, sous la signature d'un Auguste Vitu que « tous les personnages des *Corbeaux* soulèvent le cœur », je fus singulièrement flatté de n'avoir pas eu le cœur soulevé un seul instant. Quand je lus dans l'article du même que cet ouvrage est informe, je m'avisai sur-le-champ qu'il est composé selon les règles les plus classiques, lesquelles ne sont pas, il est vrai, les règles de M. Scribe. Enfin, l'idée de la mort m'est importune, et je l'écarte, mais pouvais-je lire sans hausser les épaules cette niaiserie d'Albert Wolff — — d'Albert Wolff! — : « Que diable! on ne va pas au spectacle pour penser toute la soirée qu'on retournera à la poussière? » Je dus à l'hostilité de ces derniers Abencerages du Boulevard, ainsi qu'à mon esprit de contrariété, le plaisir, plaisir tendu, sans agrément, qu'il me sembla bien que je prenais, ce soir-là, à la Comédie-Française.

J'ai gardé, au rebours, un souvenir enchanté de *la Parisienne*, que je ne vis pas au théâtre, mais dans un salon.

Madame Aubernon de Nerville, connue par ses boutades, dont quelques-unes furent spirituelles et presque toutes pittoresques, avait la passion de la scène et une admiration sans mesure pour Alexandre Dumas fils. J'ai assisté à une représentation de *Diane de Lys* sur son « théâtre de Messine », ainsi nommé parce que son hôtel était square de Messine.

Diane de Lys est une étrange pièce à jouer en société.

La brouille de madame Aubernon avec Dumas, quelques années plus tard, a fait dans le monde, à l'époque, autant de bruit que la bruyante amitié à quoi elle mettait fin. Elle est hautement honorable pour cette femme de cœur, dont les excentricités un peu laborieuses ne faisaient de mal à personne et semblaient n'avoir pour objet que de divertir ses familiers : Dumas et Becque s'étant fâchés, elle dut choisir entre les deux, et n'hésita pas à garder dans l'intimité de sa ménagerie celui à qui peut-être elle tenait le moins, mais qui avait plus besoin de sympathies effectives, n'étant point gâté par le sort.

Elle avait émigré rue de Montchanin, et l'on ne pouvait plus parler de « théâtre de Messine », ni même proprement de théâtre; mais *la Parisienne* ne m'a jamais semblé mieux à sa place que sur cette petite scène et dans ce cadre privé. J'avais la bonne fortune, à peine vraisemblable, de ne pas connaître alors le chef-d'œuvre d'Henry Becque. J'en eus toutes les surprises, même celle du fameux *Prenez garde, voilà mon mari.* Cette pièce de vrai théâtre, si avantageusement mise en valeur par une atmosphère de salon, était jouée moitié par des artistes de profession, moitié par des amateurs, et cette interprétation panachée était précisément celle que le milieu et les circonstances exigeaient. Elle me sembla de l'effet le plus heureux.

Réjane, qui a si souvent joué depuis le rôle de Clotilde, le jouait alors pour la première fois et il me parut — je n'ai pas changé d'avis — qu'elle en prenait à jamais possession exclusive. Il y a des comédiennes indispensables. Antoine était l'amant, ou plutôt le second mari, et l'on n'eût pas rêvé un second mari qui le fût au naturel à ce point-là. En revanche, le mari était un ami de la maison, et il l'était aussi tellement au naturel que les spectateurs en auraient été gênés, s'ils n'avaient su que, hors de scène, il était garçon, ce qui coupait court aux commentaires malicieux. L'amant qui passe était le petit-fils d'un célèbre chanteur italien : on admira sa tenue parfaite dans un rôle peu commode et assez ingrat.

Mais, pour retourner au théâtre sans quitter encore le monde, voici un autre souvenir de première qui me revient à

propos. Lorsque Paul Bourget publia *Mensonges*, les gens qui se piquent d'avoir les clefs de tout chuchotèrent sur les toits le nom d'une femme qui d'après eux aurait servi de modèle à l'héroïne du romancier. Lorsque Pierre Decourcelle tira du roman une pièce, ce nom était sur toutes les lèvres, et on se demandait avec cette malignité qu'on appelait alors rosserie : « Quelle figure fera-t-elle le soir de la première? Ira-t-elle seulement? »

C'était mal la connaître. Je n'ai jamais vu sa superbe se démentir. D'où lui venait cette assurance? D'une conscience en repos? Ses gens, quand ils l'entendaient accuser à l'office de « grandes saletés », comme dit brutalement un prêtre dans un autre roman de Bourget, voire de crimes qualifiés, s'indignaient. Ces humbles témoins de sa vie quotidienne répondaient : « Madame est une sainte. » Elle était trop du monde pour ignorer les bruits que l'on faisait courir sur elle. En tout état de cause, elle avait le droit de les mépriser; car, si elle avait péché, c'était probablement de façon moins vile que ceux qui osaient lui jeter la pierre. Aussi n'avait-elle qu'à les regarder en face pour les décontenancer, et nul ne peut se vanter de lui avoir jamais fait baisser les yeux. Elle devait peut-être le sinistre de sa réputation au caractère implacable de sa beauté, qui était d'une reine de tragédie.

Le jour donc de cette première représentation, à l'heure indiquée par les affiches, contre l'habitude, toutes les places étaient occupées. Une seule loge restait vide, celle de face, celle que dans les pays d'ancien régime on appelle impériale ou royale. La porte s'ouvrit dans l'instant même que l'on sonnait au foyer, et celle que tous attendaient parut. Elle portait une robe éclatante et simple, toute rouge, hardiment décolletée, et point de bijou, sauf ce grand croissant de Diane qu'elle avait toujours dans les cheveux. Elle vint sans hâte jusque sur le devant de la loge et, debout, sans même se pencher, promena sur l'audience un lent regard de dédain ou de défi. Puis elle s'assit et aussitôt le spectacle commença : la souveraine avait fait son entrée.

A l'époque de cette première de *Mensonges*, ma passion pour le théâtre, qui datait de l'enfance, commençait d'être moins ardente, ou moins franche. Elle était combattue par

des scrupules dont je ne suis pas autrement fier aujourd'hui, car il faut bien que je l'avoue : en dépit de ma prétention à l'indépendance, je ne laissais pas de subir l'influence d'hommes de lettres qui était momentanément mes prophètes, et qui ne cachaient pas leur mépris pour « l'art inférieur ».

Un débutant ne peut guère se tenir tout à fait à l'écart des chapelles ni rejeter dès le jour même qu'il y est admis, tous les articles de la foi que l'on y confesse. Le théâtre n'était pas en odeur de sainteté dans les milieux naturalistes où je fréquentais.

On en parlait volontiers au grenier Goncourt, on en parlait constamment : il semblait que l'on en fût obsédé; mais on en parlait sur un ton de dérision amère, avec une sorte de rancune où il n'était pas malaisé de démêler je ne sais quel dépit amoureux. Les maîtres et les premiers épigones s'étaient essayés à la scène : ils y avaient réussi médiocrement.

Ils expliquaient leurs défaites ou leurs « victoires mutilées », dont ils se faisaient gloire, par des raisons de doctrine, ils se flattaient d'avoir mis à la scène plus de vérité, et d'avoir fait bon marché des conventions; mais le public, dont ils dérangeaient les habitudes ou dont ils heurtaient les préjugés, ne les avaient pas suivis. Ils avaient fait, pour annexer le théâtre, une tentative assez mollement conduite dont l'échec avéré les mortifiait.

Goncourt avait encore sur le cœur son *Henriette Maréchal* dont il s'exagérait naïvement le mérite et la nouveauté. Zola, qui appliquait au théâtre, comme au régime républicain, comme à n'importe quoi, sa formule : « il sera naturaliste ou il ne sera pas », ne pouvait se dissimuler qu'il n'était pas du tout devenu naturaliste et en concluait logiquement qu'il n'était pas. L'étrange, c'est qu'après cela, il ne pouvait se résoudre d'y renoncer, il s'acharnait sur le cadavre, mais seulement par personne interposée, et il faisait tirer des pièces de ses romans par un William Busnach.

Daudet, qui n'avait guère eu plus de bonheur, ou de qui les succès étaient encore différés, médisait à l'occasion de ce métier dont le profit n'est pas sûr. Le rendement même de *Germinie Lacerteux*, trop visiblement dû à une admirable interprète, n'avait pu réconcilier Goncourt; et il ne manquait

jamais de dire à ceux de ses confrères romanciers qui venaient de risquer une pièce : « On ne veut pas de nous au théâtre. » Il le disait pour leur faire plaisir.

Ce qui froissait aussi tous ces grands hommes, qui ne se jugeaient payés selon leur mérite ni en monnaie de gloire ni en monnaie d'argent, c'était de voir qu'il n'y en avait que pour les auteurs dramatiques. Le profit matériel était ce que les romanciers des sociétés d'Auteuil, de la rue de Bellechasse et de la rue de Bruxelles pardonnaient le plus facilement aux Dumas et aux Sardou : ils étaient désintéressés malgré cette irritante manie qu'ils avaient de faire continuellement les comptes de leur tirage; entre eux ils songeaient moins aux droits d'auteur qu'au succès dont un beau chiffre de mille était l'irrécusable témoin. Mais ce qu'ils enviaient aux auteurs dramatiques, c'était l'action sur le public, directe et immédiatement contrôlée, c'était, pour les débutants, la notoriété acquise et, comme disait Goncourt, « l'anonymat vaincu » en une soirée. Goncourt ne se rappelait pas sans amertume combien il avait eu de peine et mis de temps à vaincre cet anonymat.

Quant aux honneurs officiels dont les auteurs étaient comblés encore plus que les peintres — et c'était le temps des peintres, — on ne les enviait pas à ces demi-confrères plus décorés que des militaires ou des diplomates, mais on se formalisait de leur disproportion avec la valeur réelle, avec la valeur littéraire de ceux qui les obtenaient si aisément; et cette valeur était fort mince aux yeux de ceux d'Auteuil ou de Médan.

Je me permettais de trouver cette sévérité excessive : je ne pouvais pas la trouver tout à fait inique. Je souriais du ton protecteur que prenait Edmond de Goncourt, pour dire que rien ne resterait du théâtre contemporain que les « croquetons » de Meilhac et Halévy; mais cela ne me semblait point si mal jugé, et je regrettais seulement qu'il ne s'avisât pas que le grand auteur dramatique du siècle est Alfred de Musset, qui n'a pas écrit pour la scène. Quel inquiétant paradoxe, et quel argument pour les ennemis du théâtre fabriqué!

Je ne sais trop si Zola, qui refusait à Sardou « son estime littéraire », avait le même faible que Goncourt pour les

« croquetons », mais il entretenait les relations les plus amicales avec Ludovic Halévy qui s'était fait le champion de sa candidature à l'Académie française. Je me souviens que, dans cette même loge du Gymnase où la dame en rouge avait assisté à la première de *Mensonges* l'auteur des Rougon-Macquart tint à se montrer en famille, si l'on peut dire, avec l'auteur de *l'Abbé Constantin*, à une représentation de la pièce que le même Pierre Decourcelle avait tirée de ce roman.

Je suis persuadé que Zola, qui était le plus bonhomme du monde et qui avait une sensibilité très peuple, ne haïssait pas du tout ce genre de littérature. Il croyait ingénument se compromettre en se faisant voir en public avec Ludovic Halévy (tous les journaux en parlèrent), et il trouvait à ce défi un assez vif agrément; mais je gagerais qu'il prenait de surcroît plus de plaisir qu'il n'en voulait convenir avec lui-même à l'optimisme un peu fade de l'innocente comédie.

Malgré l'exemple de Zola, qui était celui de mes aînés qu'à ce moment j'approchais le plus, je restais sur la défensive à l'égard du théâtre; et en même temps, pour des raisons de famille qui ne regardent ni la grande histoire ni la petite, je me trouvais plus mêlé que jamais au monde artiste, plus même peut-être que je ne l'aurais souhaité. Je ne manquais pas une première, les répétitions générales n'étaient pas recherchées comme à présent. Elles avaient lieu, ainsi que certains mariages — ou certaines obsèques, — dans la plus stricte intimité.

La famille littéraire dont je faisais momentanément partie était surtout entichée de peinture et me faisait en conséquence toujours songer à ces « transpositions d'art » dont parle Théophile Gautier dans son *Musée secret*. Elle avait un caractère mi-partie bourgeois et artiste avec un goût du négligé ou du sans-gêne plutôt que de la bohème véritable, à laquelle elle n'appartenait, comme d'autres à la noblesse, que par ses prétentions.

J'ai rencontré en ma vie peu de gens plus résolument conservateurs, et ils se croyaient tenus par une sorte de bienséance d'atelier à jouer, en art et ailleurs, les révolutionnaires. J'ai assisté en leur compagnie aux premières soirées du Théâtre Libre, que naturellement ils protégeaient; mais quand un public de mauvaise volonté, de qui l'éducation restait à faire, égayait

la représentation, ils n'étaient pas ceux qui s'amusaient le moins. J'étais en leur compagnie encore, aux Bouffes lorsque l'on y joua, une fois, une seule, *Pelléas et Mélisande*, et je me rappelle comme ils avaient peine à étouffer leur mauvais rire, quand revenait l'imprudente réplique : « Je ne suis pas heureuse ici. »

Enfin, on m'emmena au Chat Noir dont j'avais beaucoup entendu parler, mais dont je n'étais guère curieux. Je me méfiais de l'esprit de la Butte encore plus que de l'esprit du Boulevard. Je fus agréablement surpris d'entendre deux chefs-d'œuvre de la chanson, *le Bal de l'Hôtel de Ville* et *l'Expulsion des princes*. *Le métingue du métropolitain* me parut aussi d'une drôlerie impayable, mais je suis plus sûr des deux autres, qui sont bien des chefs-d'œuvre qualifiés. J'ai dit qu'on m'emmena au Chat Noir : c'était par raccroc. On y emmenait Zola, qui ne connaissait pas encore l'établissement de Rodolphe Salis. Ce gentilhomme fit à l'auteur des Rougon-Macquart, moitié sérieusement, moitié en blague, la réception qu'il aurait faite à un roi en visite ou en exil. L'excellent Zola, très sensible aux honneurs, même légèrement ironiques, n'en était pas moins flatté qu'amusé.

Je ne fis pas ce soir-là, mais je fis quelques semaines plus tard la connaissance de celui que l'on appelait encore « le petit Donnay ». On l'avait prié à une soirée dans un salon de ce monde mi-artiste mi-bourgeois dont je parlais tout à l'heure.

L'une des curiosités plaisantes du milieu était que tous les artistes, même de théâtre, y étaient accueillis familièrement, mais que, sinon les bourgeois, du moins leurs bourgeoises, fussent-elles femmes d'artistes, en évitaient le contact, restaient sur leur quant-à-soi et faisaient bande à part, comme les diplomates dans les soirées officielles où ils ont un salon réservé. Je me souviens d'avoir vu dans cette maison la femme d'un écrivain plus que célèbre, assise près d'une porte, écarter vivement sa robe, crainte d'être frôlée par Sarah Bernhardt qui passait. Ces bégueuleries étaient ordinairement plus discrètes, et officiellement il régnait une sorte d'égalité académique entre les bourgeois et les artistes, qui obligeait ceux-ci de prêter leur concours en amateurs à de magnifiques programmes, sans qu'il fût question de cachets.

Le « petit Donnay » eut un succès considérable : il était à la mode et il disait à ravir ses vers, avec une sorte d'impassibilité craintive, de boudeuse monotonie et comme je ne sais quoi de frileux. Il était bien mieux qu'à la mode et il avait considérablement grandi — car il venait de marquer, avec *Amants*, une époque du théâtre — quand je le retrouvai cinq ou six ans plus tard, chez un rédacteur important du *Figaro*, du *New-York Herald* et de cette charmante *Vie Parisienne*, de qui il était censé être le secrétaire. « Mais c'est lui qui me fait écrire ses lettres », disait en riant de bon cœur son prétendu patron, homme séduisant, un peu aventureux, qui faisait du journalisme dangereusement, et à qui cet ibsénisme n'a pas réussi.

Il serait hors de mon propos de conter ses splendeurs et ses misères. Si j'ai parlé incidemment de lui, c'est que je dois à nos relations mes plus abondants souvenirs de théâtre. Il avait sa loge à toutes les premières, et quand on s'y était montré une fois, il ne souffrait plus que l'on y manquât sous quelque prétexte que ce fût. Les mauvaises langues attribuaient cette exigence, cette manie à une inquiétude dont les causes n'étaient mystérieuses qu'à demi, et à un besoin très réel d'avoir constamment à ses côtés, en public, un témoin de moralité. Quand le témoin se dérobait, Tout-Paris en était informé le soir même. Il était remplacé sur-le-champ, mais la brouille et la liaison nouvelle donnaient lieu à de désobligeants commentaires. Aussi vous tenait-il bien quand il vous tenait.

Grâce à cet accapareur, j'ai, de 1892 à 1895, assisté à tous les spectacles, de tout ordre et de tout genre, jusqu'à en être excédé. Excédé ou non, je me trouvais transporté, d'un milieu où le théâtre était presque à l'index, dans un autre où rien ne comptait que le théâtre. La conséquence était fatale : j'ouvris enfin la porte de fer, je passai de l'autre côté de la barricade — ou de la rampe, je connus l'envers du théâtre.

On se doute bien que je ne l'ignorais pas absolument. D'abord, j'avais été acteur, j'avais joué la comédie de salon, comme tout le monde. Mon grand souvenir est une représentation de la *Demoiselle à marier* où l'on ne m'avait distribué qu'un rôle assez secondaire de domestique, où j'avais cepen-

dant une scène en or, une scène d'ivresse. Nous avions été mis en scène, excusez du peu, par madame Plessis. Cette grande coquette apprenant à un gamin d'à peine quinze ans à contrefaire l'homme saoul, c'était quelque chose d'assez piquant, que je prie mes lecteurs de croire que j'étais déjà en mesure d'apprécier. Mais une vingtaine d'années avaient passé depuis lors et les coulisses des théâtres de paravent ne m'intéressaient plus.

Non que je fusse très attiré par celles des vrais théâtres. J'y allais, les soirs de première, parce que je ne pouvais pas faire autrement, comme après la corvée d'un mariage à l'église on subit la corvée de la sacristie. Mais à la sacristie, sauf entre parents très proches, on ne s'embrasse guère. Dans les coulisses et dans les loges d'artistes tout le monde s'embrasse, sans distinction de sexe ni d'âge, et je ne saurais dire à quel point me déplaisaient ces « lichades » comme les appelle la mademoiselle de Varandeuil de *Germinie Lacerteux*. En écrivant ces lignes, je crois avoir devant les yeux un gros acteur vêtu d'un pantalon et d'une flanelle sans manches, bras nus — hélas! cet homme heureux n'avait pas de chemise. Je crois le voir, passant de bras en bras. Je n'y échappai point, et nous n'avions pas même été présentés l'un à l'autre! J'allais connaître l'envers du théâtre à d'autres heures et dans d'autres conditions.

J'ai eu récemment l'occasion de rencontrer, dans la loge de Madeleine Lély, un confrère, écrivain et savant illustre, ici un peu dépaysé. On l'aurait certes bien étonné, au temps où, moderne jongleur, il se plaisait à restituer dans leur fraîcheur les chansons de geste et les romans de chevalerie, si on lui avait annoncé qu'un jour prochain il franchirait lui aussi la porte de fer et s'égarerait dans les coulisses. Cependant on avait tiré une pièce d'un de ces romans auxquels il avait su rendre leur jeunesse, et cette pièce — tout arrive — avait trouvé un directeur pour la monter. Il avait suivi les répétitions, et maintenant je le surprenais curieusement penché sur la table à maquillage de sa belle interprète.

Je lui demandai en souriant ce qu'il pensait des gens de théâtre, comme on demande à ceux qui reviennent de l'autre côté de l'eau : « Que pensez-vous de l'Amérique? » Il se

recueillit quelques instants et me répondit avec conviction :

— Ce sont les plus grands travailleurs que j'aie jamais vus.

J'admirai cette intuition, après une seule expérience, et qui n'avait duré sans doute que trois ou quatre semaines au plus. Il faut, en effet, détromper les personnes, encore très nombreuses en France, chez qui subsistent les préjugés d'un autre âge contre les comédiens, et qui se figurent notamment que de l'autre côté de la rampe on ne fait que s'amuser; mais précisément, comme disent les gens de bonne volonté, un peu vulgaires, on n'est pas là pour s'amuser. On y travaille du matin au soir, et très souvent la nuit.

L'acteur le plus obscur a un respect touchant de son métier, une modestie, — parfaitement : une modestie; je trouve même le mot insuffisant — une humilité, qui le rend docile à toutes les critiques justifiées, un désir de bien faire, de faire le mieux possible, qui ne s'accommode ni de ce lâche proverbe « le mieux est l'ennemi du bien », ni de la loi du moindre effort. Elle n'est pas faite pour les vrais artistes, en particulier pour les comédiens.

J'ai cent fois admiré leur patience que rien ne lasse et, dans l'étude de pièces qui ne méritaient pas toujours l'honneur d'une telle application, leur incroyable faculté de recommencement. Bossuet et même Rousseau, qui ne savaient pas, sont excusables de ne leur avoir pas rendu cet hommage; mais Octave Mirbeau, qui devait être mieux informé, aurait peut-être pu leur faire justice, au lieu de répéter, sous une forme encore plus injurieuse, les diatribes de Jean-Jacques et de Bossuet.

J'ai rencontré aussi, de l'autre côté de la rampe, ce que déjà l'on ne rencontrait guère ailleurs, et que, si je ne me trompe, on ne rencontre plus : des hommes — et des femmes — qui ne se bornaient pas à aimer leur métier, mais qui le savaient. Rien n'est plus estimable, ni, socialement, plus utile, quel que soit le métier. Il m'a paru qu'en un point la boutade d'Émile Faguet tombait à faux, et que nous vivions peut-être sous le régime de l'incompétence, mais que le théâtre fait, ou qu'il faisait alors exception; car je crains qu'il ne se soit rattrapé depuis.

Je mets un Porel au premier rang de ces hommes qui, avant d'exercer leur métier, s'étaient donné la peine de l'apprendre. Qui ne l'a pas vu prendre le commandement d'une répétition, ignorera toujours ce que c'est — ou ce que c'était — qu'un directeur de théâtre. Il était également admirable, de bonhomie dans son cabinet, d'autorité dans le guignol, et d'entêtement dans les deux endroits. On pouvait le chapitrer deux heures durant quand on n'était pas de son avis : il ne vous écoutait même pas, d'autant qu'il parlait aussi durant ces deux heures sans discontinuer : la pauvre auteur finissait par renoncer et se taire.

Il avait un don verbal prodigieux. Ses idées sur la mise en scène et la conduite même de la pièce étaient ordinairement justes, et dénotaient, avec beaucoup de bon sens, voire de sens commun, une grande connaissance de ce que Sarcey appelait l'optique de la scène, du goût, des préférences, des exigences et de la capacité d'intelligence du public; mais ces idées simples, ou simplettes, et parfois même un peu vieux jeu, il les exprimait par des mots, par des images d'une fantaisie si provocante que l'on finissait par être convaincu de leur extravagance et par en être effaré.

S'il croyait avoir lieu de reprocher — justement sans doute — à un auteur l'inconsistance d'un de ses personnages, il ne lui disait pas : « Mon bon ami, ton personnage n'existe pas. » Il lui disait :

— C'est un être falot et sans vertèbres qui s'en va dans une fumée en boitant.

Le jeune premier indique son entrée par la porte de gauche. « Pas par là ! » lui crie Porel, d'un tel ton qu'il disparaît, trotte comme un rat derrière la toile de fond, et se présente à la porte de droite en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

— Pas par là !

— Mais, monsieur Porel, il n'y a que deux portes !

— Entrez donc par la fenêtre, *tout naturellement* !

Et le jour de la répétition générale, le jeune premier entre « tout naturellement » par la fenêtre du fond qu'une porte-fenêtre a remplacée, cette entrée face au public fait le plus grand effet, et dans les couloirs on se récrie sur l'ingénieuse disposition du décor, sur la façon magistrale dont la mise en scène

est réglée : « Ce Porel! Quel génie! Quel directeur! Il n'y a que lui! Il n'y a que lui! »

En ce temps-là, un directeur était un directeur, ce n'était pas un *manager*. Il se flattait d'avoir qualité pour accepter ou pour refuser les pièces, et au préalable il se les faisait lire. Porel n'y manquait point, mais il se fiait plus à son instinct et à son flair qu'à l'impression qu'il recevait de cette lecture. Ce n'était même pas très bon signe quand il vous écoutait trop attentivement. En revanche, quand il vous interrompait au beau milieu de la grande scène du deux pour aller voir ce qui pouvait bien se passer dans la pièce voisine où il avait cru entendre un bruit singulier et qu'il ne revenait qu'au bout d'un quart d'heure, on était à peu près sûr qu'il penserait avoir trouvé ce deuxième acte ravissant, et qu'il s'engagerait — verbalement — à jouer la pièce dès la rentrée.

Mais souvent ses éloges étaient à retournement. Il vous disait : « Ah! mon bon ami, ton deuxième acte est ravissant. Il est ravissant. Je n'ai qu'un petit reproche à lui faire : il est un peu long, que t'en semble? Il est trop long. Il est infiniment trop long. Il est interminable. Et je ne veux pas que *mon* public dise : c'est ravissant, c'est ravissant, mais c'est... » Je m'aperçois que je ne peux pas donner la chute de la phrase : c'est dommage.

Porel avait une vertu inestimable; il ne se croyait pas infaillible. Le soir de la *Veine*, il dit à Capus :

— Eh bien, mon bon ami, tu obtiens un succès immense avec cette jolie comédie que je t'avais refusée. Tu vois comme on se trompe au théâtre.

Ce meneur de jeu, qui entendait que tout pliât devant lui, avait le respect du labeur probe, du talent solide et des états de service. Sa vénération pour madame Daynes-Grassot, par exemple, avait je ne sais quoi de superstitieux et de touchant. Il ne se serait pas permis de la reprendre ou de la conseiller. C'eût été, il est vrai, du temps perdu. Cette artiste également incomparable dans le bouffon et dans le tragique arrivait, le jour où l'on collationnait les rôles, sachant déjà imperturbablement le sien. Elle faisait semblant de le lire pour ne pas faire honte à ses camarades qui n'avaient seulement pas jeté les yeux sur leur papier; mais elle ne pouvait pas s'empêcher

de donner dès cette première lecture ce qu'elle devait donner à la générale et à la première.

Sa divination des arrière-pensées de l'auteur passait quelquefois ce qu'il désirait. S'il avait, en crayonnant un personnage, pensé, comme il arrive, à quelque personne de sa connaissance, que madame Grassot naturellement ne connaissait pas et de qui jamais elle n'avait entendu parler, avertie sans doute par le mouvement du dialogue, par le son et l'accent de ses répliques, elle vous campait d'instinct une figure si nsolemment ressemblante au modèle que l'auteur ne comprenait plus comment il avait pu être si maladroit à la démarquer, et croyait déjà entendre ses meilleurs amis murmurer perfidement dans les couloirs : « Dites donc, c'est une pièce à clef ! »

Mais le grand intérêt des répétitions au Vaudeville, la belle leçon de théâtre, c'était de voir travailler ensemble Porel et Réjane. Entre ces deux artistes dont les supériorités s'égalaient peut-être, mais dont les différences de tempérament allaient jusqu'à l'incompatibilité, il se formait, dès qu'ils se mettaient à la besogne, une sorte d'union sacrée. Cette alliance, dont l'objet unique était de faire pour le mieux, n'était ni délibérée, ni même consentie. Elle avait on ne sait quoi de rétif en même temps que d'instinctif ou de machinal. Ils s'y soumettaient en regimbant, et ceux-là seuls qui les avaient longtemps pratiqués pouvaient s'apercevoir que, tout en paraissant tirer comme les deux coursiers de Platon, l'un en haut, l'autre en bas, enfin chacun de son côté, ils accordaient leur effort, ne visaient qu'à l'intérêt commun d'art ou de succès, et acceptaient la discipline nécessaire en feignant la révolte. Un nouveau venu sur le plateau ne remarquait d'abord que leur perpétuelle contradiction, leurs haussements d'épaule, leurs ricanements, leur mauvaise humeur et même leur mauvaise volonté.

Elle n'était qu'apparente et, pour ainsi parler, de l'ordre des illusions comiques. Le vrai est que ces deux volontés si entières ne se heurtaient même pas, mais qu'elles se posaient en s'opposant, comme disent les philosophes du moi et du non-moi; et ce besoin de se poser en s'opposant était, chez Porel ainsi que chez Réjane, si impérieux, qu'il affectait souvent des formes un peu puériles, comme ce *na* que les enfants

mettent au bout des phrases par lesquelles ils signifient aux grandes personnes les ordonnances de leur bon plaisir.

Ce n'est qu'une anecdote, et qui tourne à la scie, mais elle est assez caractéristique. On répétait *Sylvie ou la Curieuse d'Amour*. Le lieu du second acte est une ferme où Sylvie s'est réfugiée pendant la Terreur en compagnie de son frère de lait qu'elle aime plus que tendrement. Sur la fin de l'acte, elle se voit contrainte d'épouser son fermier, pour donner à ses paysans méfiants et prêts à l'émeute un gage de son civisme. Tandis que Réjane, dans la salle basse de la ferme, assise près d'une table rustique, répétait avec le frère de lait chérubin une des premières scènes de l'acte, Porel l'interrompit soudain au milieu d'une réplique, pour lui dire à l'étonnement général :

— Ici, ma belle, je crois que tu pourrais retirer ton chapeau.

— Mon chapeau? — fit brusquement Réjane. — Quel chapeau? Je n'ai pas de chapeau!

— Ah! bon, bon, je croyais, — grommela Porel.

Et il se remit à écouter sa femme avec un bon sourire de politesse et d'inattention. Visiblement, ce qu'elle racontait ne l'intéressait plus du tout. Il était ailleurs, en proie à une idée fixe. Mais, quelques instants plus tard, il l'interrompit de nouveau et encore au milieu d'une réplique, dont il coupa l'effet sans pitié :

— Ici, ma belle, si j'étais que de toi, je remettrais mon chapeau.

Elle éclata :

— Ah çà, qu'est-ce que tu chantes avec mon chapeau? Je n'ai pas de chapeau, puisque je suis chez moi. Je n'ai pas l'habitude de porter un chapeau à la maison. Pourquoi pas un bonnet?

— En vain tu voudrais donner à croire à ces gentils comédiens que je dis des bêtises, — répliqua Porel, du ton d'ailleurs le plus doucereux. — Je suis mieux placé que personne pour savoir que tu n'as pas l'habitude de porter chapeau à la maison, et il est vrai que tu es chez toi; mais tu en dois sortir tout à l'heure pour aller à la municipalité.

— Je ne m'en doute même pas quant à présent! L'auteur seul le sait! Lorsqu'il daignera m'en informer, je mettrai peut-être un chapeau, si on m'en laisse le temps...

— Mais on ne t'en laissera pas le loisir. Et d'ailleurs, ne sommes-nous pas à la campagne? Ne peux-tu à tout instant passer de tes appartements dans ton jardin? Iras-tu dehors nu-tête? Cela n'est pas d'époque.

Ces derniers arguments étant sans réplique, Sylvie mit fin à la discussion en déclarant net au directeur-époux qu'elle n'aurait pas de chapeau et en l'invitant à la laisser travailler tranquille.

Je fais grâce à mes lecteurs des variations, fort peu variées, qui furent exécutées sur ce thème jusqu'au dernier jour des répétitions. Chaque fois que l'on passait au deux, j'étais tenté de me dérober par la fuite. Je savais que l'antienne allait reprendre : « Ici, ma belle, tu pourrais retirer ton chapeau. — Si j'étais que de toi, ici je remettrais mon chapeau. — Mais puisque je n'ai pas de chapeau! Ah! tu m'embêtes!... » Le soir de la générale, en arrivant au théâtre, un peu ému, je trouve un Porel triomphant. J'attribue naturellement cet air de triomphe au pressentiment du succès. Il me refroidit d'un mot :

— Réjane a un chapeau, — me dit-il. — Une merveille! Je souhaite, mon bon ami, sans l'espérer trop, qu'elle le porte assez longtemps pour que nous ne puissions plus le voir en peinture, toi ni moi.

Je monte chez Réjane. Elle est en train justement d'essayer le fameux chapeau. Elle semble, à mon entrée, un peu embarrassée, — à peine. Mais elle me regarde bien en face et dit :

— Hein! Qu'est-ce que vous pensez du goût de Porel, qui prétendait m'empêcher de mettre cet amour de chapeau?

Ce n'est qu'un mot de femme. Voici un mot d'artiste, et le plus beau qu'il me souvienne d'avoir entendu. Après la générale de *la Course du Flambeau*, j'ai si grand hâte d'embrasser Réjane que je la devance dans sa loge. Elle arrive enfin, elle se traîne. Elle continue de sangloter machinalement, comme les enfants qui, même quand leur gros chagrin est apaisé, oublient de ne plus pleurer. Elle a, comme dit si bien Daudet (Alphonse) des femmes qui pleurent sans coquetterie, « une pauvre figure toute bouillie de larmes ». Mais elle a toute sa présence d'esprit, elle est un peu là, et elle inter-

rompt les compliments que je lui balbutie pour me dire que la mère Grassot est admirable.

— Hein! son jeu de scène de la fin... *C'est moi qui le lui ai indiqué.*

Guitry ne laissait point échapper de ces naïvetés magnifiques. C'est presque dommage. Il pensait à se méfier : ce n'est pas une attitude de théâtre. Mon premier souvenir de lui est dans une pièce médiocre et très vieux jeu d'Albert Delpit, *le Fils de Coralie.*

A cette époque préhistorique et pourrie de préjugés, un bâtard, doué de toutes les vertus selon la recette de Dumas fils, était positivement bouleversé quand il apprenait sur le tard l'irrégularité de sa naissance et qu'il avait pour mère une Coralie. Je crois entendre Lucien Guitry, jeune et fraîchement débarqué de Saint-Pétersbourg où il avait fait fureur au théâtre Michel, s'écrier avec un accent d'horreur : « Je suis le fils de Coralie! » L'horreur y était, mais il y avait aussi la mise au point, la blague. Il interprétait le rôle qu'on lui avait confié, et son métier était excellent, mais il déclinait toute responsabilité personnelle. En somme, il jouait *le Fils de Coralie* comme il joua plus tard *Chantecler.*

Il n'était pas incapable de lyrisme, mais il se retenait : il avait la même peur du ridicule que l'écolier qui n'ose pas réciter sa leçon de Racine ou de Corneille en mettant le ton. Il avait un défaut pire : il pratiquait le *nil admirari*; c'est bien, mais il ne paraissait point soupçonner qu'à ce grand principe « il ne faut s'étonner de rien », l'honnête homme ajoute cet autre grand principe « il ne faut étonner personne ». Il aimait à étonner ses camarades et son auteur par les trouvailles qu'il semblait faire le soir même de la générale, vis-à-vis du public, et qu'il avait, je pense, longuement élaborées dans le silence du cabinet, mais dont il ne daignait pas donner le moindre aperçu au cours des répétitions.

J'ai lieu de croire qu'il ne travaillait pas moins que les autres artistes de son rang, qui était le premier; mais il réservait jalousement le secret de son effort; et quand on laissait voir que l'on s'inquiétait un peu, comme il était naturel, de cette pudeur ou de cette coquetterie qui le déterminait à ne vous pas mettre dans la confidence d'un génie

dont, au surplus, on n'avait garde de douter, il vous rassurait d'un sourire entendu, assez fat, énigmatique et rien moins que rassurant. C'était lui qui avait le dernier mot, puisqu'il fallait bien tout lui pardonner le soir de la générale, et que l'on s'était mis dans le cas de lui devoir des excuses par-dessus le marché.

Lorsque j'entends ceux qui sont jeunes se plaindre que les saisons sont renversées, qu'il n'y a plus d'été ni même d'automne, et qu'il ne fait plus jamais beau comme il faisait « dans le temps », je suis bien aise : je pense comme eux, mais je n'oserais pas le dire, je craindrais que l'on n'attribuât à l'humeur de l'âge cette météorologie pessimiste.

Je trouve habile, pour la même raison, de laisser à d'autres qui n'ont pu entendre Guitry, Sarah Bernhardt, ni Réjane, le soin de faire des comparaisons entre ces artistes et ceux d'aujourd'hui et de regretter les grandes soirées, où ils n'ont pas assisté d'ailleurs, pour cause. Je dissimule le plaisir que me font leurs doléances; je les écoute et je me tais; je pousse même quelquefois l'hypocrisie jusqu'à les contredire, pour paraître toujours dans le train.

Mais quand je passe sur le Boulevard au coin de la Chaussée d'Antin, je détourne la tête pour ne pas voir l'odieuse bâtisse du Paramount qui a remplacé le Vaudeville. C'était le premier théâtre de Paris, et sa disparition a daté la fin d'une époque, d'un art, d'un goût, d'un Paris. Il n'y a plus de Paris, il n'y a même plus de Cosmopolis, il ne nous reste qu'une cité-Berlitz...

Je ferme les yeux pour retrouver mes yeux d'enfant, et je crois voir, du haut d'un balcon vertigineux, passer dans la nuit, à la clarté des torches que brandissent les Cent-Gardes, l'Impératrice éblouissante.

ABEL HERMANT,
de l'Académie française.

VALERY LARBAUD

L'élite des lecteurs, les critiques cultivés reconnaissent en Larbaud un des premiers écrivains français d'aujourd'hui. Mais il y a bien des manières d'admirer, dont quelques-unes n'engagent même pas la sympathie. Celle que Larbaud inspire se nuance d'affection. C'est que le plaisir dispensé par ses livres n'est pas éphémère. Ils suggèrent sans lourdeur un art de vivre dont chacun peut tirer profit. Si on l'accepte, impossible de ne pas devenir par quelque point un disciple. Il y a en face d'une femme, d'un pays ou d'un livre une attitude « Larbaud ». Et les œuvres qui nous l'ont révélée ont un tour de confidence subtil et pénétrant qui nous a engagés à de curieux retours sur nous-mêmes. Amicaux, ses rêves se sont mêlés aux nôtres, et il est devenu une sorte de compagnon immatériel avec lequel aucune brouille n'est à redouter, puisqu'il fait partie de nous-mêmes.

On a proposé de fonder un Larbaud-club. La création en serait superflue. Il existe déjà dans le silence. Les membres ne se connaissent pas. C'est très bien ainsi. Les écrivains vivants se passent fort bien de comités, de statues et de cérémonies. Il s'agit, on l'entend, des écrivains vraiment vivants, par la puissance, l'originalité de leur talent, les pensées qu'ils ne cessent de susciter. Et l'on comprend qu'en ce sens un écrivain « vivant » peut se payer le luxe d'être depuis longtemps dans un cercueil.

Pour faire naître une pareille *vie*, la publicité, ni le lancement ne peuvent rien. Tel écrivain provisoirement célèbre

qu'on croise dans la rue ne la connaîtra jamais. Lui, vivant, est mort. Son succès est fait d'illusion. Dans vingt ans personne ne connaîtra plus son nom. Le bruit qu'il a fait n'était qu'un bruit de théâtre, ce n'était pas le bruit de la vie. Très sage l'écrivain qui évite ces trop brusques éclosions, cette rumeur, ces banquets! Il risquait de se laisser engager dans la voie de la facilité, de la production hâtive. On lui avait montré qu'un instant il avait touché autrui; c'était peut-être lui ôter le goût de se plaire à lui-même. Valery Larbaud a évité ces dangers. Surprise des éditeurs, il interdit le tapage, les annonces surabondantes. Entre plusieurs revues il choisit souvent, pour y écrire, les moins répandues. La gloire immédiate le touche médiocrement. Il a une autre ambition — colossale si l'on veut — il souhaite de durer. Mais il la réduit à des proportions modestes, beaucoup trop modestes à nos yeux. Il espère trouver place, quelque jour, dans une anthologie. Ainsi, dans les florilèges du XVIIe siècle, un petit romancier qu'il aime, Antoine de Nervèze, est glissé pour quelques pages. Son rêve est de trouver place pareillement parmi les « petits oubliés » du XXe siècle.

***

Larbaud est né en 1881. Ses parents possédaient une villa à Vichy, un domaine dans le Bourbonnais à Valbois, un appartement à Paris. Son enfance se trouva partagée entre la petite ville, la campagne, la ville. De santé délicate, il était, de la part des siens, l'objet d'une sollicitude inquiète. Les soins, l'aisance au milieu de laquelle il vécut ont exercé leur influence sur son œuvre. On voit rarement un de ses personnages aux prises avec la pauvreté. Leur souci n'est pas d'acquérir les moyens de vivre, ils les possèdent, et cherchent à en tirer parti intelligemment.

Dès l'âge de huit ans, le petit Valery lisait avec frénésie. C'est une occupation qu'il n'a pas depuis lors interrompue. Il fait bien des réserves, maintenant, sur l'érudition, mais il est érudit. Toute la question, il est vrai, est de savoir dans quel esprit on rassemble une collection (de connaissances ou d'objets d'art). Et l'importance du rôle que les lectures ont joué dans la formation, dans la vie de Larbaud se révèle

fréquemment au souci qu'il témoigne, quand il étudie un écrivain, de connaître le contenu de sa bibliothèque. La sienne, fort abondante, atteste aujourd'hui l'ampleur, la variété de ses prospections. Plus de vingt mille volumes ont été réunis à Valbois par ses soins. La couleur des reliures fait connaître leur lieu d'origine. Les livres espagnols sont jaune et or, les italiens blanc et vert, les argentins bleu et blanc, etc... Larbaud a de la méthode et un faible pour les couleurs nationales, les drapeaux. Il s'est, pour lui-même, composé[1] un pavillon qui flotte idéalement au-dessus de ses troupes, car c'est un célèbre collectionneur de soldats de plomb. Ses armées proviennent de tous les siècles et de tous les continents. Cette diversité d'origine explique peut-être leur sagesse collective : elles dorment sur du coton dans de grandes boîtes rouges, rangées par piles, autels secrets édifiés aux génies de l'enfance.

Enfance frémissante et regrettée. Ne suffisait-il pas jadis au petit Larbaud d'apercevoir le pavillon espagnol pour que son cœur battît? Hugo, Musset, Gautier l'avaient fait rêver déjà de guitares, de mantilles, de sérénades. *Pepita* lui avait révélé un Hugo de huit ans amoureux d'une Espagnole de seize. Tous les espoirs étaient donc permis. Et sur les promenades de Vichy, dans les hôtels des villes d'eaux où ses parents le conduisaient l'été, il regardait fasciné les jeunes Espagnoles ou quelques charmantes Américaines du Sud à la peau de brugnon, aux yeux ciel et métal. Il ne doutait pas qu'il dût parler espagnol un jour.

On le mit en pension à Sainte-Barbe-des-Champs. C'était une grande maison paisible à trois lieues de Paris. Il y avait là beaucoup d'élèves originaires du Pérou, du Chili, de l'Argentine, que des sœurs éblouissantes venaient parfois visiter l'après-midi ou le dimanche. L'élève Larbaud, devant son pupitre, le soir, la tête entre les mains, lisait les souvenirs de *l'Amérique espagnole* de Max Radiguet, ou des aventures de conquistadores. Une Amérique héroïque pénétrait dans l'étude, suivie d'une autre plus tendre, à laquelle faisaient songer un Péruvien, un Équatorien, dont le visage rappelait

1. En combinant dans un esprit symboliste quasi-médiéval, que ne répudierait pas James Joyce, les couleurs de sa famille maternelle (Bureau des Étivaux) et l'or de Saint-Marin (≠ la liberté individuelle dans l'ordre social).

des sœurs entr'aperçues. Ainsi, avant de l'écrire, Larbaud vivait *Fermina Marquez*. Parfois aussi, l'élève studieux s'enflammait pour l'histoire romaine. Tel l'élève Léniot (Joanny), il faisait des vœux pour que l'Europe bientôt vît renaître le grand Empire d'Occident. Il y songeait à quinze ans, en esquissant un *Gordien III*, dont les lecteurs de *Barnabooth* ont entendu parler. C'est ainsi que de Pizarre, de Bolivar, de Colomb, il revenait à César.

A quinze ans il fit un premier voyage en Espagne, traversa les villes aux noms éclatants, tomba dans Séville au moment de la Semaine Sainte. Une statue de sainte Rose de Lima retint longtemps son attention, tant elle lui parut étrange. Un écrivain ne laisse pas s'éteindre de pareilles impressions. Le moins qu'il puisse faire est de les ressusciter dans l'esprit d'autrui. La sainte exotique devait inspirer une ferveur passionnée à l'ardente Fermina. Déjà Larbaud esquissait un roman, *El Duendecito*, qui se défit maintes fois dans son esprit, changea insensiblement de forme, de substance, parut devoir mourir et réapparut finalement sous le titre musical de *Fermina Marquez*.

Mais mille curiosités sollicitaient son esprit : la littérature grecque, la littérature française, la géologie, la philologie. Les années passaient. Une fièvre de voyages le possédait. A seize ans on lui permit d'entreprendre une grande expédition avec un précepteur en Turquie, en Russie, en Allemagne. *Barnabooth* naissait au chant des wagons. Puis le jeune homme fit à plusieurs reprises des excursions en Espagne, réussit enfin à *hablar español*, n'eut aucun mal à s'éprendre d'une Madrilène. Il dévorait les auteurs du cru, poussant une pointe dans la littérature américaine, découvrant Ruben Dario, déchiffrant les chroniques des Indes dans la bibliothèque de Valence.

Se donner tout à un pays, quelle douceur! En Italie où il passait fréquemment les vacances, Larbaud adolescent, jeune homme, ne se contentait pas de jeter des regards aux « ragazze », il faisait des rafles dans la littérature, dévorant Dante, Vasari, Machiavel, d'Annunzio, Mathilde Serao, fier, ayant appris l'italien à Florence, de pouvoir prendre l'accent toscan, « se figurant même (ô jeunesse!) — la parenthèse est de lui — qu'il arrivait à passer pour un Florentin à Bari, à

Salerne. » Il a toujours eu le goût des transformations, des déguisements. Un goût presque inconscient qui perce à plusieurs reprises dans de courts passages de ses livres — ces passages révélateurs que le lecteur attentif rapproche avec un frisson de plaisir — : une petite phrase par exemple où il est question d'un chapeau qui l'avait fait prendre pour un Allemand, une autre dans *Jaune, bleu, blanc* qui reflète sa joie lorsque, dans une compagnie un peu douteuse, on suspecte l'origine d'un bijou qu'il possède.

Après ces cures de dépaysement, quand il revenait de Valence ou de Stamboul dans notre capitale, la certitude l'envahissait aussitôt d'être avant tout Parisien, le vrai Parisien de son utopie privée, *le Parisien dont l'horizon s'étend au delà de sa ville, qui ne se contente pas d'être de Paris, mais, en disciple d'Alcibiade, est Londonien à Londres, Romain à Rome, Porteño à Buenos-Ayres* et *sent Oxford street au bout de l'avenue de la Grande-Armée, Pise au bout de la rue Lhomond*, le Parisien éclectique qui, dans sa *cabine à bord du navire d'argent* (entendez en l'espèce son appartement de la rive gauche), a toujours une valise prête pour sauter dans un train, afin d'aller revoir une bibliothèque, une maîtresse, un musée, mais prévoit déjà qu'il pourra écrire un jour de la rue Soufflot, si chère à ceux qui savent goûter la vie du Quartier Latin — et si bien faite symboliquement, pour les promenades de Larbaud, entre Luxembourg et Panthéon, entre l'élégie estudiantine et la gloire :

... Au fond malgré la mer
Et tant de courses nous ne sommes jamais sorti
D'ici, et toute notre vie aura été
Un petit voyage en rond et en zigzag dans Paris.
Et même après nous resterons encore ici
Invisible, oublié, mais habitant toujours,
La ville de l'enfance et du premier amour...

Sans doute les adolescents sont nombreux qui ont aimé les voyages, souhaitant d'aller toujours plus loin dans le vaste monde, nombreux aussi ceux qui ont lu avec passion, avec fureur, mais au travers de ses livres, de ses confidences, nous devinons pourtant chez Larbaud une enfance, une adolescence exceptionnelles, une frénésie de travail telle qu'on en voit rarement paraître, un furieux désir d'étreindre le monde,

de forcer toutes les frontières intellectuelles, un respect religieux pour les lettres, un étonnant amour du passé, du voyage, de l'amour. Et n'est-ce pas une chose singulière que, si l'on néglige quatre petits récits : *le Vaisseau de Thésée, Deux cents chambres, Deux artistes lyriques, le Miroir du café Marchesi*, toutes ses œuvres d' « imagination » soient consacrées à l'enfance, à l'adolescence, aux tout jeunes hommes? C'est qu'il a connu la nostalgie de ces années lumineuses. Il a passé à les revivre le meilleur de sa vie, désespérant de retrouver jamais pareil joyeux élan dans le plaisir, le désir. Comme ceux qu'a touchés une fois l'amour et qui ne comptent plus le rencontrer sur leur chemin, il a été marqué par ces années dont le regret s'inscrit dans son œuvre. Elles lui ont fourni tous ses personnages. Aussi n'ont-ils point la rudesse parfois excessive des êtres de chair, mais le charme attendrissant des images oubliées que le souvenir, dans le silence, a embellies de maintes poétiques retouches, la grâce des visages féminins qui, n'existant plus pour nous que dans notre mémoire, n'opposent aucune résistance à nos attentions muettes.

Mais rien, hélas! n'est simple. Au-dessous de ce grand bonheur du temps de la jeunesse, celui que reflètent *Enfantines* et *Fermina*, on devine qu'un filet d'amertume s'est insinué. Cet amant des lettres fut entouré d'êtres qui prétendaient organiser sa *carrière*, alors qu'il entendait suivre sa *vocation*. On l'imaginait déjà diplomate ou militaire : il voulait être écrivain. Des vues si divergentes provoquent des froissements, des heurts. Sur ce point aussi on découvre dans l'œuvre de Larbaud des indices révélateurs. Il revient à plusieurs reprises sur la détestée Recanati « qui opprima l'enfance de Leopardi »; il persifle Stridon qui méprisa saint Jérôme, Grenoble que Stendhal renia. S'il parle de Hawthorne, dont les débuts littéraires furent moqués par les siens, il ne manque pas de noter qu'une pareille attitude peut provoquer chez le malheureux amant des lettres une crise, puis un système d'habitudes dont l'homme fait reste prisonnier.

Que pensait-on dans le Bourbonnais du jeune voyageur, qui disparaissait mystérieusement pour Portofino, pour Grenade, qui s'enflammait pour Rimbaud et Mallarmé, — comme quelques années plus tôt pour ce Verlaine, découvert

dans le *Gil Blas* — écrivait des poèmes dans sa chambre, composait des articles en espagnol? On s'inquiétait de ces « bizarreries ». Il est rassurant d'être notaire, inquiétant d'être homme de lettres. « Homme de lettres évidemment, — concédait Larbaud en haussant les épaules. — Tous les amis des livres et qui n'écrivent point le sont. Ce n'est pas un titre à mettre sur une carte de visite! » Et toute sa vie il devait sourire de ces « hommes de lettres » qui envahissent l'annuaire des téléphones. Mais le sourire l'engageait. Pour ne pas justifier la défiance qu'il suscitait, Larbaud voulait créer une « valeur » certaine. On ne sait jamais si l'on sera un bon écrivain, qui « marquera », qui « durera ». Écrire des livres de soi tout seul, c'est un plaisir, une « haute noce intellectuelle ». Fantaisie délicieuse à laquelle il n'entendait pas renoncer, mais qui peut être vaine, dont personne en tout cas n'est tenu de vous savoir gré. Il est par contre une tâche sur l'utilité de laquelle il ne peut y avoir de doute. La traduction! Il serait aussi traducteur! Cheval de renfort de la civilisation. Nul ne saurait contester la valeur du service rendu. Il révélerait à ses compatriotes les grands écrivains étrangers, se ferait leur chambellan, leur serviteur. Et c'est ainsi qu'à vingt ans Larbaud, déjà poète et romancier, commença sa grande tâche de traducteur en publiant la version française de *la Chanson du vieux Marin* de Coleridge. Sa modestie, l'incertitude que les hommes de talent ont le plus souvent de leur mérite, son goût inné pour les littératures étrangères y sont sans doute pour quelque chose. Mais ceux même qui, tout en goûtant encore le plaisir d'avoir lu ses traductions de Samuel Butler ou de Joyce, ont regretté parfois que ces années de labeur aient retardé la composition d'œuvres *personnelles*, peuvent se dire que leur plaisir et leur regret, ils les doivent à ceux *contre lesquels* Larbaud dut, pendant longtemps, satisfaire sa passion pour les lettres.

***

Les nouvelles qui composent *Enfantines* ont, pour la plupart, paru dans des revues. La première, *le Couperet*, vit le

jour dès 1906, dans *la Phalange* fondée par Jean Royère. D'autres furent publiées par la *Nouvelle Revue Française* vers 1910. Le volume lui-même date de 1918. C'est un petit chef-d'œuvre de fraîcheur et de poésie, le plus beau, je crois, des livres français consacrés aux enfants — livres peu nombreux relativement, car il n'y a pas plus d'une soixantaine d'années que l'enfant a vraiment ses entrées dans le roman. On ne peut douter qu'un pareil ouvrage doive exercer une grande influence. Déjà elle apparaît un peu chez Alain Fournier, chez Cocteau, beaucoup chez Jacques Chenevière. Les livres, au reste, ne prolifèrent pas au même rythme que les hommes. Parfois, tel *Barnabooth*, ils ont à peine six mois qu'ils sont déjà à la tête d'une grande famille. Parfois leur puissance génératrice est mise en réserve pour cinquante, cent ans. Il n'y a pas longtemps qu'on a lu dans cette revue un roman tout frais éclos qui portait la marque royale de Flaubert. *Enfantines*, à n'en pas douter, tient des surgeons en réserve.

L'imagination des enfants y paraît dans sa toute-puissance, intarissable flux créateur qui transforme les décors, tous les êtres et le rêveur lui-même. Émile Raby, à huit ans, vit dans la maison de ses parents en compagnie de deux êtres imaginaires, Rose et Dembat. Il sait très précisément que Dembat a visité *les pays des Peuls et des Toucouleurs. Quatre fois déjà on l'a vu remonter le cours du Niger...* Quant à Rose, c'est *cette enfant qu'un Arabe avait par vengeance volée à ses parents.* Et lorsque Émile s'assied sur un banc, Rose et Dembat viennent se placer près de lui, sans que les parents d'Émile perçoivent leur présence, car les grandes personnes ne voient rien. Un enfant qui attend son professeur de solfège converse avec la *Figure* cachée dans les veines du marbre de la cheminée. Lui seul a su distinguer dans la pierre la forme de cette captive. Il demeure longtemps à la contempler, sans bouger. « *Noble figure*, se demande-t-il, *quand cessera ton enchantement?* » Et il advient qu'à l'appel de cette voix puérile, le sortilège semble prendre fin. L'enfant croit partir dans les bois, en promenade avec la Figure enfin libérée. Il s'enfonce avec elle *dans la verte noirceur*, la guide au milieu des taillis, le long des sentiers *aux mille secrets* où dorment

des rayons... et soudain *on est sous les pins, la garde impériale des bois, immobile et haute, avec ses étendards et ses fanions rouge et or.*

C'est ainsi que l'enfance anime toutes choses et, inconsciemment panthéiste, recrée pour son plaisir une nouvelle mythologie. Les fenêtres sont *les yeux vides* des chambres, et, sur le parquet, le ciel *se répand en flaques bleuâtres.* Semblable aux petits garçons qui disposent leurs soldats, le soir *dresse son camp dans le jardin* et *place un rayon en sentinelle à chacune des fenêtres de la maison...*

Les ombres confiantes s'allongent pour dormir sur le perron, le parc attend l'aurore en silence, les sapins — rouges Indiens — chassent les bêtes polaires, le vent, par ses longues histoires, réveille les chambres en sursaut, et le sable est content quand il pleut. Au milieu de cette nature enchantée, les enfants eux-mêmes subissent mille métamorphoses, accomplissent des voyages merveilleux au travers de l'espace et du temps. Il suffit à Arthur de chanter :

Dansez Bamboula
Dansez Canada
Touzou
Comme ça!

pour devenir vraiment un Bamboula, dansant presque nu *sur la place d'un village du Canada... Et à ce moment si on avait demandé quelque chose à Arthur, il n'aurait pu répondre; il ne savait pas le français, il aurait poussé quelques cris étranges.* Des chaises, lourdement traînées dans les allées du jardin, font naître de grandes lignes de chemin de fer sillonnées d'express où les king-charles désespérés se voient eux-mêmes entassés. Mais soudain le siècle change. Les massifs deviennent des îles désertes et l'on découvre, du côté des asperges, des continents inconnus. Les « grands chefs » aussitôt se les disputent, rassemblent leurs troupes, entrent en guerre, et l'on voit *le Prince Noir à la tête d'une armée anglo-russe entrer en campagne contre Jeanne d'Arc et ses chevaliers.* Après des jours et des jours d'une lutte terrible que la célèbre ambassade de Valentin, le chien Saint-Bernard, ne réussit pas à interrompre, une série de catastrophes inouïes bouleverse le cœur des hommes. Devenu marin, *le Prince Noir sombre avec son vaisseau*

amiral. Jeanne d'Arc est brûlée à Lausanne par les Suisses. Cette catastrophe est suivie d'une autre, pire encore : les vacances prennent fin.

Mais tous ne s'en désespèrent pas. Il est certain enfant studieux et sage qui — tel le Larbaud d'aujourd'hui au fond de sa cour provinciale, derrière le Panthéon — aime à s'attabler au milieu de ses livres devant un bureau bien rangé, où les crayons de couleur sont disposés avec amour autour d'un buvard éclatant. Celui-là pendant les vacances mêmes a fait des devoirs. Mais déjà l'esprit des grandes hérésies l'habite. Il a des scrupules et il a des doutes. Si les poèmes qu'on le somme d'admirer manquaient réellement de poésie! Si le latin lui-même n'était qu'une grande supercherie pédagogique; les textes classiques l'œuvre d'humanistes modernes occupés de donner du travail aux lycéens! L'enfant sceptique ne songerait pas d'ailleurs à s'en plaindre. Telles qu'elles sont, il faut vénérer les belles-lettres, car elles consolent et l'enfant, qui l'a compris, écrit des vers sur les petites filles qu'il ne réussit pas à embrasser.

Car l'amour fleurit dans le monde d'*Enfantines*. La violence même est un de ses attributs. Mais ce sont amours qui s'ignorent, que les parents soupçonnent à peine, qui seront depuis longtemps oubliées, quand ceux qui en ont souffert croiront, adolescents, aimer pour la première fois. C'est ainsi que Rose Lourdin, à douze ans, est folle de Rosa Kessler et qu'Émile Raby, à huit, se frappe froidement la main d'un couperet, pour être semblable à la petite bergère qu'il aime, dont les doigts ont été blessés.

Mais ce n'est pas seulement par le goût de l'amour et celui des beaux-arts que les enfants font concurrence aux hommes. Il n'est sentiment qu'ils ignorent et l'on voit Julia, Dolly, Rachel, à dix ans d'âge, se partager le satanisme, le snobisme, les délicatesses du cœur.

Éliane, à quatorze ans, n'est pas logée en vain à la fin du volume. Cette *enfant aux cheveux de fée dont les yeux sont les plus beaux et les plus cernés du monde* trahit sans le savoir le grand pacte du monde enfantin. Pour elle la mystérieuse solidarité de rêve qui unit les petits a pris fin. Les grandes personnes ont cessé de représenter un monde inintelligible,

inintelligent, étranger. C'est de leur côté au contraire qu'elle regarde, et avec le désir de se mêler à leur vie. La nubilité a fait ce miracle. Éliane a, dans son esprit, cent « bien-aimés » qui sont explorateurs, princes ou militaires, et qui l'entraînent dans de grandes aventures. Et, le soir, elle regarde longuement la planche de l'homme nu dans le dictionnaire Larousse. C'en est bien fini de ces grandes passions enfantines, qu'aucune attirance sexuelle n'explique, en dépit de Freud, et qui peuvent rapprocher deux petites filles sans qu'aucun pronostic fâcheux puisse être énoncé sur leur avenir. Éliane quitte la « poésie pure » de l'enfance. Les cristallisations succèdent aux grandes inventions. C'est l'âge merveilleux et terrible : l'adolescence.

***

A cet âge *Fermina Marquez* est presque tout entier consacré. Ce petit roman d'une forme exquise a été longtemps porté en esprit par l'auteur. Plus ou moins accentuée selon les cas, c'est d'ailleurs la méthode ordinaire de Larbaud. Il vit longtemps avec ses personnages, essaye la musique des phrases, réduit à l'essentiel traits et épisodes avant de se résoudre à prendre la plume. Ce travail de réduction provoque dans notre esprit un mouvement contraire. Une de ses phrases vaut pour nous un long tableau. Mérimée procédait ainsi et agissait ainsi sur ses lecteurs. Larbaud lui-même l'a noté dans une pénétrante étude. Je ne sais si, comme le croit Larbaud, la faculté critique joue un rôle considérable chez tous les grands créateurs. Nul doute, en tout cas, qu'elle n'ait énoncé des décrets nombreux et obéis dans l'esprit de Mérimée et dans celui de Larbaud. On pourrait d'ailleurs réunir les deux écrivains en une sorte de *vie parallèle.* Tous deux ont commencé par écrire des œuvres d'imagination. Puis ils se sont repliés sur eux-mêmes, et prenant une attitude plus exclusivement intellectuelle, se sont consacrés aux essais critiques, aux traductions.

Comme Mérimée, Larbaud, nous l'avons vu, chérissait l'Espagne. Se mettant en scène lui-même dans *Fermina Marquez :* « *Le monde castillan,* écrit-il, *fut notre seconde patrie et nous avons, des années, considéré l'Espagne et le Nouveau*

Monde comme d'autres Terres saintes. » L'amour de l'Espagne enveloppe tout ce livre, une fabuleuse Espagne éclatante de gloire, résonnante de sérénades, une Espagne à aimer, à étreindre; sous la forme par exemple de la belle Fermina dont Larbaud trace le portrait avec l'application tendre d'un amoureux.

C'est la sœur du petit Marquez, un des élèves de Saint-Augustin et tous les élèves rêvent d'elle le soir, les « Américains hardis » et les Français studieux. Un des Américains, Santos Iturria, est parmi les plus épris. Un Français, élève inconscient de Stendhal, *décide* de l'aimer, de s'en faire aimer. C'est Joanny Léniot — quinze ans et demi — le bon élève de la maison. Toujours premier, il attend en tremblant d'impatience les résultats des compositions. Il a faim de gloire. D'une intelligence stupéfiante, hanté de grands projets, il rêve de voir se reformer autour du Pape l'Empire romain. Ses parents, à Rome, un jour, ont obtenu une audience du Pape et l'ont emmené. L'enfant a dit « Saint Père », mais il pensait « César ». A Fermina qu'il accompagne pendant ses promenades dans le jardin du collège, il expose ses idées. Il lui cite Salluste, invoque les mânes de Caton et l'Empereur Julien. Dans la bouche d'un dictateur, ses desseins paraîtraient admirables et terribles; dans celle d'un enfant, ils approchent du ridicule. L'orgueil de Joanny est démesuré. Il se sent supérieur à tous et il le dit. « J'ai du génie », déclare-t-il froidement un jour à Fermina. Et, en somme, c'est vrai. Mais les femmes n'ont que faire du génie et surtout une jeune fille qui écoute un enfant. Jamais portrait plus vif n'a été tracé d'un adolescent prodige et des espoirs gigantesques que son cerveau peut abriter. D'ailleurs ne faut-il pas commencer, souvent, par rêver d'être Alexandre pour finir seulement capitaine à trois galons? La vie, pour la plupart, n'est qu'une réduction graduelle du cercle des espoirs. Que donnerait, adulte, un Joanny? Larbaud prudent ne l'a pas dit. Il a tué son héros à la caserne, le fixant ainsi dans son destin magnifique et dérisoire de « futur grand homme ».

Quant à Fermina cette « chica », pour qui toute une pension soupire, c'est une jeune personne d'un mysticisme ardent. Lorsque Léniot, au cours d'une promenade dans la pension,

lui montre les lits du dortoir, en faisant remarquer qu'ils sont étroits et durs, elle répond : *Songez que la croix était un lit bien plus étroit et plus dur pour y mourir.* Si sa tante la gifle, elle baise la main qui l'a frappée. En songeant que Jésus a souffert de la soif, elle repousse le sorbet qu'elle dégustait. Il ne semble point que les discours de Léniot l'ennuient, peut-être parce qu'elle les écoute à peine. Mais l'orgueil de l'adolescent ne lui échappe pas et il la choque. Un jour elle s'éprend du bel Iturria. C'en est fini aussitôt du mysticisme. Elle se félicite alors d'être belle et d'être riche, pour pouvoir offrir son corps et sa fortune au « roi de son cœur ».

Une deuxième lecture de *Fermina* permet d'ailleurs de constater que la jeune fille est rarement en scène. Ce n'est pas elle qui emplit tout le livre, c'est la pensée d'elle, telle qu'elle grandit dans l'esprit du petit Larbaud, le soir, quand il songe *à des robes blanches et mauves, à des coquilles de cheveux noirs,* et surtout dans le cerveau de Joanny (Jouani, comme on prononce dans le Forez) Léniot. Léniot, c'est le vrai centre du livre. Presque tout est vu, connu, à travers lui. A travers lui... et à travers le temps. Seize ans ont séparé les années de Sainte-Barbe (Saint-Augustin) de celle où elles furent évoquées. Tous les chers visages aperçus, ce n'étaient déjà plus qu'ombres à presser contre soi. Fermina : souvenir rêvé. Le livre, comme tous les livres de Larbaud, est une revanche contre le temps, un lambeau de vie morte ranimé avec amour. Toutes les histoires qu'il conte sont son histoire. Tout le ramène à lui-même. Comment s'étonner que les spectacles et les êtres, *en soi,* perdent à chaque instant de leur importance dans son œuvre de romancier? Celui qui regarde et qui sent, est insensiblement poussé en avant et pour être plus à l'aise le narrateur va bientôt recourir au journal intime, au monologue intérieur...

***

Avec *Barnabooth* nous n'en sommes encore qu'au journal. Ce livre — qui parut en 1913 et que deux annexes enrichissent : les *Poèmes de Barnabooth* et *le Conte du pauvre Chemisier* — a exercé une influence considérable sur la conception

littéraire du voyage. Au fait il l'a renouvelée. Considérez les romantiques voyageurs, les enfants — plus ou moins reconnus — de Chateaubriand, les Gautier, les Nerval, les Hugo, les Lamartine, les Dumas; ils font pour leur retour en France de brillantes moissons d'images. Avec cela, ils songent à instruire leurs lecteurs, ils leur parlent histoire, musées, politique. Après eux, un Taine voyage en expérimentateur qui va, sur place, vérifier ses théories sur la race, le pays, le milieu. Loti invite les paysages et les déesses exotiques à exalter, un instant, son sens de l'amour et de la mort. Bourget — héritier peut-être de madame de Staël — recueille des documents psychologiques.

Larbaud applique une autre méthode. Il se défend avant tout d'être un voyageur. *Voyageurs, nous, jamais de la vie... habitants du pays pour lequel nous partons, menant la même vie que les gens qui nous entourent... parfois en train de refaire notre vie sous un nom d'emprunt...* Ainsi pas de voyages d'instruction, de notes prises dans les musées, surtout pas d'enquête. (« Enquêteur » à ses yeux, la suprême injure!) On s'installe dans un pays pour partager l'existence des habitants, adopter leurs coutumes, flâner dans les rues. La rue, c'est l'essence même d'un pays, son cœur innombrable. Et si l'on veut, par exemple, connaître l'Italie, il faut, renonçant à tous les pèlerinages prévus, catalogués, faire des stages d'oisif dans les cafés, avoir des maîtresses indigènes. Saisir les vrais caractères d'un pays, c'est pour Barnabooth une préoccupation obsédante. Où es-tu, Italie essentielle? Peut-être simplement dans les grands journaux de Milan, les pyramides de melon, le goût de la moutarde de Crémone. Car la vie la plus humble est la plus importante. Ainsi le séjour à l'étranger n'enfle plus nos collections d'images, mais provoque en nous un grand renouvellement intérieur. Admirable le Français qui, à Alicante, réussit à devenir *Alicantino*! Quitte à changer encore de cœur s'il change de ville. Il faut loger vingt vies dans une vie et — raffinement suprême — être le seul à le savoir. Nettoyage de l'âme par le dépaysement. Rimbaud, Schwob, Stevenson — et dans une certaine limite Gobineau — y avaient déjà songé. Mais Larbaud a mis la méthode au point.

Exactement ses prédécesseurs n'avaient rêvé que d'une transformation. Troquer leur âme anglaise, française contre une polynésienne, une éthiopienne. Larbaud, lui, veut être tour à tour Romain, Madrilène, Londonien. (Surtout ne pas sortir d'Europe! Les villes coloniales ne peuvent nous retenir : elles n'ont pas eu de Théocrite.) Il en arrive à changer d'âme si aisément qu'il en change sans bouger. C'est à Londres qu'il évoque *le large vol des habaneras*, les mantilles et les couleurs de Cordoue. A Paris, toutes les villes surgissent dans son esprit. C'est que notre capitale résume toutes les capitales. Paris de France d'abord, sans doute! pour sa grâce! Mais Paris d'Italie, un peu pour sa majesté romaine. Quelle fierté aussi d'habiter cette reine des villes, à l'intérieur même de laquelle on peut faire des voyages! Un véritable amateur y saurait organiser cent séjours et excursions, explorer le Parc Montsouris (sa partie Savoie, sa région tunisienne, son coin Petite-Russie) et passer, l'été, des vacances dans les jardins des Champs-Élysées, si merveilleusement « station thermale ».

Le plaisir d'être partout et nulle part, où le trouver plus pur que dans un train? Larbaud a fait entrer les trains... dans la littérature. *Nous autres des wagons-lits*, dit Barnabooth qui chante dans ses poèmes *quatre wagons jaunes à lettres d'or perdus dans les solitudes montagnardes de la Serbie.* Larbaud lui-même éprouve un plaisir secret à écrire un article dans le Sud-Express. Le mythe du voyageur est près, grâce à lui, de se substituer à celui du poète. Permis dès lors — modernisme archéologique — de rêver avec attendrissement au train-opérette de Napoléon III qui devait être « bleu-blanc-mauve comme l'uniforme des Cent-Gardes »!

Rien n'est plus malaisé que de faire admettre une invention nouvelle par l'art. Les poètes ont commencé par maudire les chemins de fer. Larbaud, si l'on peut dire, voudrait les presser sur son cœur. Geste difficile qu'ont esquissé après lui Paul Morand, Jules Romains, J.-R. Bloch, d'autres encore. Aujourd'hui la victoire ne fait plus de doute. Le train est devenu motif poétique comme l'arbre. Comme l'auto aussi, l'auto glorieuse de ses belles lignes, qui s'est glissée dans les livres à la suite de *Vorace*, le monstre splendide de Putouarey.

Dans cet épanouissement soudain du cosmopolitisme, et ce grand hymne au voyage, les hôtels devaient trouver place. L'esprit ingénieux de Larbaud a conçu mille fantaisies à leur sujet. S'il préfère pour son compte, élégant et secret, le petit appartement privé *du côté de Chelsea* ou, riche d'aventures possibles, *la casa de huespedes*, les avantages des palaces ne lui échappent pas. Ce sont — ainsi qu'en témoigne le récit intitulé *Deux cents chambres, deux cents salles de bains* — des observatoires excellents pour amateurs de romans vécus. Séjour idéal aussi pour le convalescent, le grand hôtel offrant *un état intermédiaire entre la vie active et le sanatorium.* Larbaud, adolescent, en a fait l'expérience, ayant vécu, à la suite d'une dure maladie, à l'hôtel du Louvre. Et il évoque, en des pages ravissantes, les longues heures où, d'une des fenêtres, il suivait alors le spectacle changeant de la place, y participant même, car il croyait monter en fiacre auprès des dames et attendait patiemment un acheteur pour la peau de lion exposée dans le magasin d'en face.

De Paul Morand à Marc Chadourne, les « dépaysements » de Barnabooth et de son créateur ont exercé sur les écrivains français une vive action. Pendant quelques années même Larbaud s'est vu confondre avec son héros. Il a dû revêtir l'apparence d'un personnage de légende. Une petite revue qui le célébrait, naguère, le traitait en touriste milliardaire. D'aucuns l'avaient aperçu à Madrid dans une voiture éblouissante que traînaient des mules blanches. Il était gendre, disait-on, d'un grand d'Espagne. En Russie, il avait été compromis dans un complot nihiliste. Il faisait de la contrebande sur une vaste échelle, à la frontière du Maroc. Ces rumeurs ne trouvent plus de crédules, mais Barnabooth est constamment évoqué dans les livres, dans les chroniques. Près de vingt ans après sa naissance, ce grand voyageur vient, en un mois, d'être appelé en témoignage dans des quotidiens par E. Henriot, J.-L. Vaudoyer et Gérard Bauër. Littérairement il a créé une mode, et, bien entendu, l'un n'allant pas sans l'autre, un snobisme. On connaît maintenant un nouveau dandysme du cosmopolitisme. Barnabooth lui-même indiquait dans quel sens il pouvait s'étendre, lorsqu'en face d'un crépuscule, il demandait négligemment : *J'ai déjà vu se coucher ce soir-là*

quelque part. Était-ce à Prague ou à Eupatoria? Toute conception de vie suscite une conception de l'élégance. Larbaud lui-même n'a peut-être pas échappé à celle qu'il a créée. Dans *Une Nonnain*, un conte plein de fraîcheur, le héros, qui jouit manifestement de l'approbation de l'auteur, songe avec complaisance à la beauté qu'il a dû laisser à Weston Magna (Somerset). Les gens du Bourbonnais au milieu desquels il se trouve n'ont jamais rien rêvé de pareil. Faire pleurer de beaux yeux à Weston Magna! C'est tout de même plus aristocratique que d'avoir une petite amie à Saincaize ou à Montluçon!

***

Le livre de Barnabooth est un journal. Le journal intime d'Archibald Olson Barnabooth, de Campamento (Amérique du Sud). Il a 18 600 000 livres sterling de revenus, vingt-trois ans, un titre de comte du Pape. Il voyage à travers l'Europe. Il la juge bien. D'autres se satisferaient de pouvoir énoncer ses jugements prophétiques. Ne dit-il pas de la Russie, qu'il nomme l'*Autre Europe*, en 1913 « espace mis en réserve, champ de démonstrations et d'expériences »? Mais la politique ne l'intéresse pas. Il n'est à la recherche que de lui-même. Qui est-il? Que veut-il? Néo-romantique, magnifique, intelligent et bouffon, il questionne là-dessus femmes et paysages. Parfois la manie d'acheter le saisit. Mais que faire de ce qu'on achète? Il laisse tomber du Pont-Vieux, pour le plaisir, ses valises dans l'Arno, distribue tout son linge aux domestiques des hôtels. La richesse le gêne, car il méprise la servilité qu'elle fait naître chez autrui. A ce trait, choisi parmi d'autres, on reconnaît que Barnabooth n'est pas un milliardaire réel. On ne voit pas d'ailleurs — signe infaillible! — que les femmes alertées se le « repassent » de ville en ville. C'est un milliardaire de fantaisie, l'incarnation du rêve : « Que ferais-je si j'étais milliardaire? » — « Je détesterais sans doute, répond Larbaud, la conventionnelle image du « milliardaire stupide » que l'on ne manquerait pas de plaquer sur moi. » L'écrivain avait été frappé par l'histoire du « Petit Sucrier », l'infortuné Max Lebaudy, mort à la caserne, parce qu'on ne voulait pas libérer, bien que sa santé l'exigeât, un homme si riche. Tiens!

les pauvres condamnent les riches! Mais que peuvent bien penser ceux-ci des bassesses dont ils sont l'objet?

Et que peuvent-ils penser d'eux-mêmes? Leur liberté fait leur tourment. Contre qui lutter? Contre eux-mêmes. Faire ce qui est difficile. Barnabooth a une bonne nature. La vertu ne lui coûterait rien. Alors, pour se vaincre, il choisit la boue et l'orgie et pousse même une pointe du côté du vol. *Je veux être le plus ignoble des hommes!* Dans les boutiques où il fait des commandes prestigieuses, Archibald vole des clochettes de dix sous. Un jour il est sur le point de s'emparer d'une auto. Malheur! c'est la sienne! Dieu ne veut pas de ses péchés. Mais que veut-il? Là-dessus Barnabooth questionne ses amis : le grand-duc Stéphane, le richissime marquis Putouarey. Le premier lui donne la réponse de Faust : agir, créer. Le second recommande d'abord les petites femmes, sublimes aventures, mais il s'amende et finit par prêcher le travail, la fidélité conjugale. Barnabooth, entre eux, hésite. Un vague idéal, vaguement chrétien, le tourmente. Il s'interroge, recherche la solitude, écrit son journal, polit ses poèmes. Le voyage, ce n'est pas une solution, mais un moyen. *Vivre danoisement dans la douceur danoise* : amusant, mais pour quelques mois. Se réfugier dans l'art? Admirable, mais il faudrait être un vrai créateur et le poète de *Borborygmes* doute de lui-même,

> Car le génie à la fin s'use
> Et le cygne reste sans voix.

Difficile décidément de choisir et si Barnabooth à la fin du livre regagne son pays, c'est qu'il faut bien que les livres finissent. S'il se marie, c'est qu'il est nécessaire de clore, en apparence, le chapitre « femmes », bien qu'en réalité ni le Barnabooth de vingt-trois ans, ni le Larbaud de trente ne soient disposés encore à se fixer.

***

Barnabooth, c'est du livre qu'il s'agit, est encombré de femmes. Mais Barnabooth le milliardaire n'est pas tout à fait dans la même situation. Ce rêveur, ce « journal-intimiste », ce lettré, chargé des préoccupations de son créateur, disciple

de Rimbaud, de Laforgue, amateur de drapeaux et de petits pays (vivent Lichtenstein, Andorre et Saint-Marin! Ce ne sont pas leurs citoyens qui protesteraient contre la *re-création* de l'Empire Européen d'Occident) ne veut traiter les femmes ni en milliardaire omnipotent, ni en don Juan. Ce serait trop simple. Et ce serait indigne! Bon pour Putouarey de faire des collections de femmes! Barnabooth n'approche que peu de femmes. Et ne l'intéressent que celles qu'il peut « élever ». Donc commencer par les chercher pauvres. (Au reste quelle « majesté » dans les femmes du peuple! On ne perd pas son temps.) Et il ne tient pas du tout à ce qu'elles soient pures. Rien d'attendrissant comme les péchés que la misère imposa! Barnabooth préfigure excellemment les autres héros masculins de Larbaud. Les femmes, pour lui, ne sont pas des égales. Entendu que, s'éprenant d'une danseuse fort légère, il veut immédiatement l'épouser. C'est qu'il a la passion du mariage. Mais il se console aisément de ne pas exécuter son projet. Ce qu'il aime, c'est l'idée qu'il pourrait se marier avec la malheureuse, qu'il tient le bonheur de la femme dans sa main, qu'il est un prince et qu'il pourrait être magnanime. Au fond de tout cela, tout simplement le plaisir de se sentir au-dessus d'elle! Et il s'offre, par-dessus le marché, le luxe d'être tendre, pitoyable. Putouarey, sur ce point, l'imite. Lui aussi veut sauver la petite Winifred, la charmante enfant perdue de Birmingham. Cela ne finit pas mieux. Il pourrait bien y avoir quelque chose d'un peu satanique dans ces attitudes de sauveteurs. Ceux qui pressent charitablement entre leurs bras de belles filles du peuple, dont ils rêvent de faire des « égales », goûtent surtout le plaisir de se sentir différents. Ces amateurs d'âme sentimentaux pourraient bien n'être que des égoïstes raffinés.

C'est à cette classe sans nul doute qu'appartiennent les jeunes héros des trois contes aux couleurs tendres, aux titres mélodieux réunis dans *Amants, heureux amants*. Ils ont de vingt à vingt-neuf ans : Francia, Marc Fournier, Lucas Letheil. De charmants jeunes gens. Rien de la désinvolture et du cynisme des traditionnels hommes à femmes. S'il fallait ne considérer que les manières, la douceur, la culture, un père les voudrait pour gendres. Père imprudent! Marc Fournier,

un jeune Français qui vit à Chelsea, n'est sans doute que gentillesse, prévenance pour Queenie. Que de tact quand il entreprend de la consoler, de l'aider! On ne saurait oublier trop vite cependant qu'il fut l'amant de la mère de Queenie et que les baisers donnés dans le même temps à la fille ont stimulé son plaisir, sans troubler sa conscience. Dès que Queenie l'a aimé, il s'est senti attiré par l'amie de Queenie, Ruby. C'est un jeune homme parfait, mais il aime les complications. On ne peut mieux se conduire qu'il fit par la suite à l'égard de Queenie orpheline; mais pourquoi fallut-il qu'il l'oubliât quand il partit pour la France?

Il n'y a pas plus spirituel, plus érudit que Francia : il a pour les femmes des attentions adorables, et, pour louer leurs charmes, des mots exquis. Comme il parle joliment d'Inga et de Cerri, quand il les aperçoit, le matin, au réveil, couchées l'une et l'autre près de lui, si blonde, si brune! Homme comblé! Comme il sait bien les défendre en pensée contre les mauvais jugements de cette petite bourgeoise de Pauline! Mais ses yeux n'ont rien que de tendre quand il regarde cette même Pauline. Et pourtant il n'aime ni Inga, ni Cerri, ni Pauline, mais une lointaine quatrième, vers qui sa pensée s'envole.

Lucas Letheil, qui, par un coup d'audace, a pris la fuite (seule victoire en amour) laissant dans une chambre d'hôtel, à Naples, Isabelle, sa maîtresse, Lucas qui, dans le train de la délivrance, médite sur la délaissée et sur lui-même, possède, lui aussi, une image pour se distraire. Celle d'Irène, à qui il se croit prêt à tout sacrifier, car ce sont toujours les absentes, aux yeux de ces jeunes dilettanti, qui ont raison.

Barnabooth, Francia, Marc et Lucas. Quatre hommes qui songent beaucoup aux femmes, et leur font aisément du mal, tout en ne leur voulant que du bien. Monologueurs qui s'interrogent. Il ne s'agit pas de s'abuser sur l'amour qu'on ressent. Une bonne introspection est exercice salutaire. Serait-il bien valable le don de soi qui ne serait pas médité? Mais la réflexion incite parfois à prendre des directions imprévues. Il ne faut pas laisser des êtres délicieux mais sans cervelle troubler la liberté de l'auguste *Soi*, de ce merveilleux assemblage de pensées délicates qui vous composent, la liberté de la « Sérénissime république intérieure ». Et ma foi! le plus

souvent il faut reconnaître que, sans vouloir contrister personne, le plus sage est de s'en aller. Ce sera une excellente situation pour bien penser aux femmes qu'on a quittées. On y pourra penser avec une tendresse entière et l'on connaîtra même des regrets qui ne manqueront pas d'une certaine douceur. Heure exquise-amère où l'on courtise d'anciennes maîtresses dont on ne sait même plus le nom!

Un prénom et parfois moins encore : le souvenir d'un profil contre le jour d'une fenêtre, d'une ombre sur le mur d'une alcôve, d'une ligne sinueuse et chaude un instant suivie paresseusement du bout des doigts, d'un corps plongé dans l'eau d'une glace ancienne[1].

Sages jeunes gens, hédonistes conscients, bien occupés d'eux-mêmes, d'organiser, de réorganiser leur vie, se composant perpétuellement des programmes d'existence aux savantes subdivisions : « direction générale, économie, enrichissement de la connaissance, de l'expérience », etc., habiles à s'éviter des chagrins, préparant des exercices d'assouplissement sentimental pour ne pas se trouver pris au dépourvu par des ruptures, habiles à mêler leurs plaisirs, leurs désirs et la satisfaction qu'ils tirent du commerce des lettres! Car ce sont tous d'aimables humanistes, si familiers des textes latins et grecs qu'en leur esprit les femmes de Properce, de Tibulle, de Théocrite, de Lucien viennent se confondre avec les compagnes de leurs nuits. Nouvelle renaissance de l'humanisme, l'humanisme voluptueux! Se bercer des poèmes des Alexandrins quand on voyage avec des femmes ravissantes, et quand on s'est libéré de leurs étreintes, aller, sur une belle promenade ensoleillée, au pied d'un micocoulier, relire Homère! Plaisirs raffinés! Retrouver Poussin dans les paysages méditerranéens, confondre les jardins de Palavas-les-Flots et ceux de l'Attique! Οὐ κῆποι. S'amuser du jeu savant des mots et, entre deux baisers qui n'ont pas eu les mêmes bénéficiaires, faire de la philologie comparée. Peser, par exemple, sur d'aériennes balances, les échos internationaux d'une même pensée : « Porter de la morue en Écosse! du charbon à Newcastle! des cerises à Guiches, des vases à Samos! » Comme il

1. Texte tiré du *Café Marchesi*, mais tout à fait dans l'esprit Francia, Letheil, etc.

serait imprudent d'aller compromettre ces ravissantes constructions pour un amour-passion! Vous ne verrez jamais un jeune homme de Larbaud engagé dans cette regrettable aventure, halluciné par un seul être qui lui verse à longs traits, tout le long du jour, la joie ou l'angoisse. Leur équilibre est plus stable. Ils ont cent plaisirs à leur disposition, découvrent sans cesse du côté des sens ou de l'esprit mille possibilités charmantes. Ils sont *disponibles.*

***

Deux (sur trois) des nouvelles d'*Amants, heureux amants* sont traitées sous forme de monologue. L'attitude de l'auteur, qui se glisse dans le personnage du héros masculin et nous invite à regarder par ses yeux, appelait assez naturellement cette forme. Mais il s'agit, comme on sait, d'un monologue assez spécial auquel Larbaud a donné droit de cité en France et qu'il a poussé à un degré singulier de perfection : il s'agit de *monologues intérieurs.* Ils consistent à dérouler le film de la pensée. Avenir, passé, présent, images et sensations s'y confondent : le souvenir d'une femme aimée et la saveur du café au lait qu'on boit en y rêvant. C'est ainsi que Francia, dans la pâtisserie de Montpellier, songe au plaisir de lire bientôt dans le texte un livre de Lucien et entrecoupe ses pensées de remarques sur les gestes de Cerri et d'Inga qui, près de lui, se font goûter des gâteaux, *se donnent la becquée. Le joli langage des femmes de Lucien! Nous n'avons rien en Occident,* se dit-il, *comme l'aoriste et le moyen,* avec leurs *formes féminines et charnelles. Elles* (Inga et Cerri) *vont se bourrer de chocolat et en arrivant à Marseille, elles n'en auront plus*[1]. *Ni plus envie sans doute. Ensuite ce sera aux amis et aux admirateurs à leur fournir des bonbons, ça ne me regarde plus. La part des femmes dans un langage donné!... Impossible d'arriver jamais à déterminer une chose comme celle-là.* Et ainsi de suite, tous les thèmes, tous les spectacles s'entrelaçant.

Larbaud a donné lui-même sur le monologue intérieur maints éclaircissements. Il a montré qu'Édouard Dujardin

1. Les jeunes femmes doivent le quitter et prendre le train, une heure plus tard, pour Marseille.

l'auteur des *Lauriers sont coupés*, un charmant petit ouvrage paru en 1887, en était l'inventeur. James Joyce, dans *Ulysse*, a perfectionné le procédé. La découverte bien entendu est toute formelle. Dans la limite où la pensée d'un personnage y était indiquée, on peut soutenir qu'il y avait du monologue intérieur dans *la Princesse de Clèves*. Davantage encore dans *Lucien Leuwen*[1]. Et le véritable film de pensée étant actuellement irréalisable, il y a dans le monologue intérieur de Joyce ou de Larbaud, comme dans les pages de madame de La Fayette ou de Stendhal, *un choix* parmi les pensées et les sensations qui effleurent un esprit pendant un instant. Mais enfin, dans l'ordre technique, il y a bien là une nouveauté. Il était logique qu'une génération, préoccupée d'inconscient, d'analyse intérieure, que les contemporains de Proust et de Bergson la vissent naître. La substitution de flottantes images à des objets ou des êtres considérés comme réels et indépendants est d'ailleurs favorable à l'expression d'un prosateur-poète tel que Larbaud. Une sorte de prédestination naturelle, le goût de l'examen intérieur, de la rêverie, le plaisir ironique qu'il trouve à suivre les capricieuses fantaisies de sa pensée, ont fait de lui le plus subtil des « monologueurs » silencieux. Trop classique du reste pour laisser glisser les méditations de ses héros vers l'extravagance... et le surréalisme, dont il est cependant l'involontaire annonciateur, il a rendu la nouveauté séduisante, parce qu'il lui a imposé la mesure. Les monologues légers et pénétrants de Francia, de Letheil, essentiellement révélateurs de la sensibilité de Larbaud, mais illuminés de maints rayons ronsardiens, voltairiens, mallarméens, ont immédiatement exercé une large influence sur notre littérature ainsi qu'en pourraient témoigner Fargue, Schlumberger ou Emmanuel Berl.

***

Il y a dans le *Vaisseau de Thésée*, monologue d'un hôtelier qui rêve d'être un érudit, un de ces très nombreux contes de Larbaud qu'il faut aller chercher dans les livraisons de la revue *Commerce*, des réflexions résignées sur les changements profonds dont les hommes sont l'objet. Le vaisseau

1. Voir à ce sujet *Technique* de V. Larbaud, page 171.

de Thésée, respecté comme un symbole de l'illustration de la ville, était pieusement conservé par les Athéniens. Mais pour lutter contre l'œuvre du temps, il avait fallu, petit à petit, en remplacer toutes les parties. Après des siècles, rien de la nef primitive ne subsistait. Ce n'était plus elle et pourtant c'était elle encore... Ainsi des hommes, sur qui les années passent et qui changent...

Depuis quelque douze ans, Larbaud, le conteur, ne s'est plus que rarement manifesté. Sans doute pourrait-on citer de lui quelques nouvelles... Non, ce sont en vérité plutôt des pages de souvenirs, des portraits, des moments musicaux. Au contraire, l'essayiste, le critique qui déjà paraissaient au fond de la scène, se sont avancés au premier plan... Le vaisseau de Thésée... Ce n'est plus lui, mais c'est lui encore. Épris de lettres, les adolescents de Larbaud laissaient deviner d'ailleurs quel serait leur lieu de retraite. La bibliothèque. C'est là que leur créateur devait transporter son goût des plaisirs raffinés, son cosmopolitisme. S'il avait fallu faire pénétrer les *quadragénaires* ou les *quinqua*... dans le roman, quelle gêne! Ils seraient venus avec leur âpreté, leurs désillusions, leurs visages trop marqués, leurs estomacs inquiets. L'atmosphère de voluptueuse rêverie, d'élégie, de contes de fées, où les enfants, les adolescents respiraient à l'aise, ils l'auraient chargée de soucis, alourdie de voix trop graves. Toute la troupe des muses et celle des songes, toutes les fantaisies, tous les plaisirs peuvent au contraire se glisser dans la tour des livres. On y retrouve l'humanité sans doute, mais l'écho de ses passions est assourdi...

Larbaud est de la race des Nodier, des Mérimée. Artistes et épris de livres. A l'aise devant les rayons chargés de maroquins ou les lignes plus claires des brochés. Mais Larbaud pour son compte se tient écarté de ces deux hydres qui menacent de dévorer l'ami des livres, la Bibliophilie et l'Érudition. Peut-être d'ailleurs ces monstres ne sont-ils pas si redoutables! Larbaud croit pourtant devoir mettre en garde contre eux quand il décrit au début de *Ce vice impuni, la lecture*, les cercles d'épreuves que les néophytes doivent franchir avant de devenir de *vrais lettrés*. Épreuves délicieuses pour les futurs élus. Quels plaisirs plus grands encore ne connaî-

tront-ils pas, quand ils auront décroché le mandarinat, qu'ils appartiendront à l'internationale restreinte des lettrés authentiques, à l'élite silencieuse dont les membres goûtent Callimaque, reconnaissent le génie dès qu'il paraît, sont traversés par les mêmes enthousiasmes et les mêmes dégoûts, mais s'ignorent entre eux. Évidemment Larbaud lui-même, quand il écrit, ne songe qu'à cette élite. Et sans doute s'en exagère-t-il l'importance, ou plutôt la voit-il plus restreinte qu'elle n'est. Car ce ne sont pas les condamnations d'une petite élite par exemple qui, s'étant répandues par infiltration, provoquent la chute d'un écrivain surfait. Le grand public, lui-même, se charge de ces exécutions. Mais il a besoin du recul des années, il a besoin de relire pour voir clair. Le discernement ne lui manque pas. Mais il est trop engagé dans la vie pour être tout de suite équitable. On peut le tromper quelque temps parce qu'il est humain. Et il faut être un peu inhumain pour se montrer absolument impartial à l'égard des vivants.

La pensée qu'il est suivi par la petite troupe de sages et de connaisseurs dispersés, de par le monde, dans des bibliothèques, incite parfois Larbaud à rendre publics des exercices de coulisse trop privés, trop subtils. Dans *Technique*, par exemple, il retrace les tâtonnements à la suite desquels il a trouvé l'exacte traduction d'une phrase étrangère. Légères comme des poèmes en prose, de petites pages nous montrent l'écrivain dans son laboratoire intellectuel, l'écrivain écrivant. En viendrait-il à écrire le journal de ses œuvres? le journal de son journal? Nous n'y sommes pas tout à fait, mais peu s'en faut dans *Allen*. C'est un livre assez étrange, un dialogue dans le goût de Fontenelle et de Savage Landor sur la vie des provinces françaises. Éloge du régionalisme, qui rendrait plus facile sans doute l'unification de l'Europe (toujours cette préoccupation). Éloge du Bourbonnais natal, de Souvigny, de Moulins, de Chantelle. Et le tout est suivi d'un long commentaire (le quart du livre) destiné à nous éclairer sur l'origine du titre, sur les sources de l'œuvre, sur sa conception, son sujet, son équilibre, etc... Eh quoi, ne nous laisserez-vous rien à deviner? Nous avions bien senti qu'il y avait beaucoup de science dans votre ouvrage. Pourquoi nous faire entrer dans l'atelier, reconstituer le montage? Ce n'est peut-être jamais « à faire ». Ce ne l'était

pas surtout dans ce cas, à moins que l'on ne soit curieux de savoir comment, pour une fois, à force de science précisément, avec tant d'art, et de goût, et de talent, vous avez pu manquer un livre.

***

Larbaud explore sa vaste bibliothèque avec une indépendance entière. Une des missions du lettré n'est-elle pas de tirer de l'oubli les auteurs injustement méconnus? Larbaud s'en acquitte heureusement. Pour son seul plaisir de redresseur de torts et d'artiste, il flâne au travers des siècles et des littératures, et ramène en pleine lumière des richesses oubliées. On se souvient de ses notes sur Racan publiées dans cette revue, et comme il avait su de cette œuvre inégale tirer des vers parfaits. Héroët, Scève lui doivent de pareilles résurrections. En quelques pages il a groupé des remarques excellentes sur l' « heureux illustrateur du haut sens de Platon », l'auteur délaissé de cette ravissante *Complainte de la parfaite amie.*

> Est-ce plaisir d'incertaine assurance,
> Contentement de craintive espérance? etc...

Un autre jour il a su illuminer d'un feu chatoyant les inventions de ce Scève savant, aux obscurités prémallarméennes.

> (L'humidité hydraule de mes yeux
> Vide toujours par l'impie en l'oblique...)

Dans le domaine étranger les découvertes qu'on lui doit ne se comptent pas. Il a été l'introducteur en France de plusieurs grands écrivains. Quelques-unes des études qu'il leur a consacrées ont été de véritables révélations. Celles sur Butler[1] ont débrouillé tout le problème de la formation intellectuelle de l'auteur d'*Erewhon.* Celle qu'il a placée en tête de *Gens de Dublin* livre un véritable fil d'Ariane aux explorateurs de l'œuvre de Joyce. Admirateur de *Feuilles d'Herbe,* il a publié un essai sur Walt Whitman; et la mystique conjugale, l'Érotique chrétienne de Coventry Patmore n'ont pas trouvé en France de défenseur plus convaincu. W. E. Henley, Francis Thompson, Thomas Hardy, Liam O'Flaherty,

1. Une d'entre elles a été publiée par la *Revue de Paris.* La plupart des études anglaises sont réunies dans *Ce vice impuni, la lecture.*

sir Thomas Browne, d'autres encore ont été successivement l'objet de ses travaux. Il les a éclairés, illustrés de nombreuses traductions : presque tout l'œuvre de Butler, revision de l'immense *Ulysse* de Joyce, échantillons d'ouvrages divers. Cette tâche de traducteur qu'il s'était imposée d'abord par modestie, il n'a pas tardé à voir qu'elle n'exigeait pas tant de modestie et il a écrit un jour un magnifique éloge des traducteurs, placé sous l'invocation de saint Jérôme, leur patron, l'auteur de la *Vulgate*. Il a célébré les qualités d'abnégation, de patience, d'intelligence que doit posséder le bon traducteur, il a proclamé son « éminente dignité ».

Du côté de l'Espagne, son effort a été aussi intense. Par ses études, et ses traductions, Valery Larbaud a contribué à faire connaître beaucoup de jeunes écrivains de langue espagnole (de Miró à Mariano Azuela et Gómez de La Serna). Mais peut-être là les résultats sont-ils moins satisfaisants, les préférences de Larbaud s'étant portées sur des écrivains de second ordre, ce qui paraîtrait surprenant si l'on pouvait admettre avec lui que la littérature espagnole d'aujourd'hui est plus riche que l'anglaise.

Il connaît bien la littérature italienne. Une communication récente à un journal romain nous a même permis de mesurer dans ce domaine l'étendue de ses lectures. Mais il n'a guère écrit que sur Leopardi et Alfieri. Parmi les contemporains, Italo Svevo, avec qui l'on comprend qu'il se découvre des affinités, a trouvé en lui un champion résolu.

Quant aux auteurs portugais, ils ne lui sont devenus accessibles qu'il y a quelques années, au moment où il a appris la langue. Cette tardive « aventure philologique » nous a valu quelques pages émerveillées. Éternel enchantement de l'humaniste! Celui-ci admire l'effet décoratif de l' « h » portugais (Hespanhola), s'amuse des « aõ », et sous les noms indigènes des joyaux voit réapparaître la luxueuse Lisbonne du temps des découvreurs, gorgée d'or, d'ivoire, d'esclaves, de pierres précieuses, d'animaux exotiques. Pour le philologue Larbaud, les mots sont des cassettes pleines de trésors!

C'est que ce philologue est un poète. Parfois comme dans *Jaune, Bleu, Blanc* (recueil d'essais pourtant en prose), poète du voyage et de la littérature. Ou, comme dans *Tech-*

nique, poète de la bibliothèque. Nul ne sait comme lui transformer en motifs d'art les préoccupations d'un lettré, d'un technicien des lettres. Pour évoquer les premiers plaisirs éprouvés au contact de la littérature espagnole, il a l'élan, la fraîcheur d'expression de l'amant qui chante un premier amour; s'il tance les imprimeurs qui font trop de coquilles, il trouve pour retracer ses mésaventures d'écrivain incorrectement imprimé le ton émouvant de la confession sentimentale. Les aventures, les rencontres avec les mots deviennent de grandes aventures, de grandes rencontres, parce que le juste emploi d'un mot est une affaire importante et qu'il est dans chaque mot une histoire, une mélodie, mille souvenirs. Certaines expressions éveillent dans son esprit de longues résonances. Ou bien il advient qu'elles se déploient et flottent joyeusement, oriflammes au-dessous desquelles, amateur de drapeaux, il rassemble ses pensées. *Bimba mi porti al mare* revient dans le *Vaisseau de Thésée* comme une berceuse, comme un refrain. *Un prénom et parfois moins encore* réapparaît, tendre, obstiné, dans *le Miroir du Café Marchesi*, écho répercuté par les années. Il prend plaisir, dans *Technique*, à comparer les noms de villes, à jouer avec les prénoms féminins, à rêver sur Zoé, Thécla, Avoie et Dolorès. Ces petites distractions au « Comptoir d'onomastique » ne le détournent pas des grandes cérémonies musicales. Il aime la poésie, connaît un nombre de vers prodigieux et trouve toujours dans sa mémoire l'expression poétique qui convient, pour planter, tel un fanion, sur ses nouvelles ou ses essais « Beauté, mon beau souci — Amants, heureux amants — Le vain plaisir de voir divers pays »... Souvenirs de Malherbe, de La Fontaine, de Scève...

Et cette merveilleuse mémoire lui permet souvent de placer, à côté d'un vers français qu'il aime, un anglais, un italien du même dessin. Don précieux pour un amateur de « sources ». On le voit dans *Technique* rechercher les sœurs étrangères de cette *Belle Gueuse* de Tristan l'Hermite, dont la misère et la blonde beauté viennent se fondre dans ce trait final :

> A quoi bon sa triste requête
> Si pour faire pleuvoir de l'or
> Elle n'a qu'à baisser la tête?

De cet or-là, qui n'a cours que parmi les amoureux et les poètes, Larbaud cherche aussitôt le « change » étranger et le voilà qui tire des belles mendiantes aux cheveux d'or d'Angleterre, d'Italie. C'est l'occasion d'exposer une thèse qui lui est chère sur les *thèmes*. Il les voit courir tout le long des siècles littéraires, une même trouvaille heureuse étant vingt fois exploitée. Quel est l'inventeur de l'image? C'est un problème auquel son érudition se plaît et qui satisfait son goût de la justice. En face de ses propres œuvres il ne craint pas de le soulever et, on l'a vu récemment, analysant un de ses poèmes, restituer l'inspiration de tous ses vers à Tristan l'Hermite, à Properce, à Dante, etc... Que reste-t-il qui lui appartienne, à celui qui a trop de mémoire, s'il reconnaît ce qui lui fut soufflé, et s'il doit le rendre?

Les thèmes restitués dans leur développement historique formeraient des lignes de construction, des points de repère aux tableaux littéraires. Ils devraient en tout cas permettre de compartimenter ces comptoirs de dégustation que sont les anthologies. Du moins Larbaud le pense-t-il, et il recommande de grouper les morceaux, dans les florilèges, par sujet (repas de noces ou déclarations d'amour) ou par pays (descriptions de Rome, poèmes consacrés à cette ville, voyages en Espagne, etc...).

Les règles de l'histoire littéraire ont souvent retenu son attention. Il déplore que dans les thèses on voie souvent se glisser de mauvais romans biographiques, des images superbes et maladroites, de plates réflexions critiques. « On ne vous demande que des renseignements précis », répète-t-il, « et en somme vos fiches « à plat ». « Ne mélangez pas l'histoire qui est science et la critique, qui est art! » Et se tournant du côté des auteurs de manuels, il développe les mêmes arguments. Pas d'opinions, des faits! Mais, si on l'écoutait, les manuels littéraires deviendraient pour les lycéens et les étudiants d'une lecture bien fastidieuse. Tout le monde n'a pas le temps de se faire une opinion personnelle sur les grands écrivains.

Parfois il pousse des pointes contre la critique elle-même. Ce n'est « qu'esprit d'ordre appliqué à l'érudition », écrit-il un jour. Bien petit genre en somme, à réserver aux « bons élèves » sans imagination. Mais il lui arrive aussi de rendre

justice à la critique, aux qualités qu'elle exige. On voit que, en ce qui la concerne, son jugement varie. Et sur le roman aussi, qui lui paraît un jour, avec la poésie, représenter l'essence des lettres, mais dont, à quelques années de distance, il semble envisager sans grand regret la mort prochaine.

La vérité est que Larbaud, juge excellent des valeurs spirituelles, écrivain inégalable quand il s'agit de poser un problème idéologique sous une forme poétique, ou de présenter avec une perfection de ciseleur quelque aspect de ce qu'on appelle aujourd'hui « la chose littéraire », Larbaud, grand lettré et technicien incomparable, laisse paraître quelque incertitude de démarche sur le terrain de la « critique pure ». Ce n'est pas que ses idées cessent là d'être originales ou neuves. Mais il laisse paraître un goût trop vif pour le détail et nous découvre trop rarement ses conceptions d'ensemble. Je suis frappé du goût qu'il a pour les « notes » sur un auteur. Peut-être est-ce là l'effet de ses idées sur l'élite. La fameuse élite étant censée savoir l'essentiel sur Racan ou sur Scève, il ne reste sans doute qu'à mettre en lumière les qualités de poète religieux du premier, à redresser l'opinion de Colletet sur le second. On entend bien que ces mises au point sont faites avec un goût exquis. Mais des vues d'ensemble feraient mieux notre affaire. « Vous pouvez les trouver dans d'autres parties de l'œuvre de Larbaud, répondra-t-on. Prenez son Whitman ou son Henley. » Sans doute, il y a là des passages admirables, et des phrases « illuminantes », qui, d'un trait, révèlent quelque aspect essentiel d'un écrivain. Pourquoi faut-il que, souvent, ces exposés se morcèlent en des remarques de détail sur tel épisode d'un roman, sur la facture de telle strophe d'un poème? Il manque à ces commentaires justes, et nouveaux, d'être assez fortement liés entre eux pour que l'auteur étudié nous apparaisse tout à coup dans son unité intellectuelle. On a placé ses œuvres devant nos yeux et l'on nous montre leur construction, leur origine, leur beauté. Mais son souffle n'est pas venu jusqu'à nous, nous n'avons pas senti sa vivante chaleur.

Peut-être les idées que Larbaud professe sur la biographie ont-elles pu le gêner inconsciemment dans ses portraits d'écrivains. Il les a exposées dans le pénétrant essai sur *Paul Valery*

qu'a publié naguère la *Revue de Paris*. Inutile, selon lui, de dépeindre les caractères, la vie privée, les habitudes d'un auteur. Tout cela n'est qu'anecdote. Parlez-nous des voyages des lectures, voilà qui est intéressant. (Tout particulièrement intéressant, d'ailleurs, en ce qui concerne Larbaud lui-même, tant il est vrai que les impressions personnelles aiment à se loger dans les propositions générales.) Opinion en réalité bien contestable. Ce que nous aimons en fin de compte dans un romancier, c'est lui. Chateaubriand dans *René*, Stendhal dans *Julien Sorel*, Larbaud dans *Barnabooth*. La vie privée de l'écrivain et son œuvre se complètent dans notre pensée. La mort de Tolstoï, c'est le couronnement tragique de ses romans. D'ailleurs Larbaud lui-même concède quelque part que le culte du héros littéraire étranger consiste moins dans l'étude de ses écrits que dans la contemplation de l'exemple proposé par sa vie. Et il est certain que, si, entre toutes les études de Larbaud, celle qu'il a consacrée à Patmore nous semble la plus parfaitement réussie, c'est qu'il a su, d'une main aérienne — la main céleste qui convenait — rapprocher les épouses charnelles du poète anglais des Anges du Foyer qu'il célébra. S'il a pu, ailleurs, défendre Alfieri contre Bertana, c'est qu'il avait pénétré le sens secret de la jeunesse d'Alfieri. Mais, le plus souvent, une sorte de pudeur semble l'avoir retenu d'interroger, sur un mode trop pressant, non seulement la vie intime, mais les aspirations, les désirs masqués des écrivains. Il s'est privé des étonnantes révélations qu'apportent quelquefois les témoignages d'un intime. Trop scrupuleux, aussi, trop scientifique — lui, le poète! — il n'a pas voulu libérer le murmure de confidence, qui, parfois, dans un texte aimé au-dessous d'une phrase — pourtant il le savait bien — cherchait à se faire entendre. Et souvent il a, en dissipant notre ignorance en face d'une beauté formelle ou d'un tour de force technique, détourné notre attention de l'inconnue unique, que représentait, par delà les œuvres, mais permettant encore, après des années, qu'on l'approche grâce à ces œuvres mêmes, l'âme de l'écrivain.

***

Les vrais amateurs de sculpture chérissent la matière. On les voit passer doucement la main sur un granit dont ils apprécient le grain, sur un bronze dont la patine est presque soyeuse. Larbaud, littérairement, a lui aussi le goût de la matière où la pensée vient se fixer, le goût, le respect du style. Un style donne des émotions, suscite des images. Dans celui de la *Version des Septante*, Larbaud, venant de quitter le grec harmonieux de Démosthène, voit « la désolation magique et splendide d'un océan inconnu, un nouvel astre avec ses cratères, ses crevasses, ses vallées ». Ces imaginations astronomiques, géographiques, topographiques lui sont familières. L'œuvre de saint Jérôme lui apparaît sous la forme d'une ville, *Hieronymopolis*, entourée de deux enceintes, l'*Itala* et la *Vulgate* : deux hautes tours les dominent, *le Psautier gallican* et *le Psautier romain*. Barnabooth, lui, parlait de l'Afrique centrale des âmes. Son créateur prépare toujours des « explorations », des « découvertes » intellectuelles. Il pense souvent à la carte du Tendre, et fixe sur plan quelques projets sentimentaux, tout de même que sa bibliothèque le fait songer *à ces pays qui s'appellent Hérodote, Tacite, Rabelais, etc...*

Les pays Larbaud, si nous adoptons cette image, nous les imaginerions tranquilles bocages enveloppés de lumière et de silence. Lumière égale et douce qui donne parfois aux lignes des paysages une netteté d'épure, une gentillesse de jouet (Saint-Marin, Spalato, dans *Barnabooth*, charmantes images enfantines). Silence du cimetière d'années, de souvenirs d'où sont tirés amoureusement ces livres rêvés. Silence musical cependant, traversé par ces voix muettes qui s'élèvent en nous, quand nous lisons tout bas des vers dont les chaudes résonances ne viennent pas frapper notre oreille, mais qui donnent à notre esprit un mouvement, une cadence nouvelle.

Le style de Larbaud est mélodieux, poétique. Il n'y a pas de frontière nette entre sa prose et ses poèmes. Le souci du rythme y est le même et aussi celui de l'harmonie. L'artiste, ici, ne change pas de manière, quand il change de domaine. Artiste si sensible au style que, s'il fait de la critique, il songe à faire la critique du style, la critique de la matière. Le

rythme d'un style étranger se grave dans son esprit avec une rapidité étonnante. Il peut être un pasticheur inégalable, et il n'eût tenu qu'à lui d'effacer le souvenir de l'*Affaire Lemoine* ou de *A la manière de...* S'il n'a jamais entrepris une œuvre de ce genre, du moins décèle-t-on, à chaque page, dans les *Poèmes de Barnabooth* si personnels par le fond, par cette poésie du cosmopolitisme d'une veine alors si nouvelle, des influences formelles complaisamment, ironiquement accueillies. Certains de ces poèmes font songer à quelque florilège de pastiches spirituellement groupés. Un sentiment très complexe de jeu, d'admiration pour les auteurs visés, et de moquerie a réuni ainsi des alexandrins brisés style Francis Jammes, des versets de Claudel, des souvenirs de Walt Whitman

> A vous aspirations vagues, enthousiasmes
> Pensées d'après déjeuner, élans du cœur.

de Bataille — le Bataille du *Beau Voyage*

> Ton quai silencieux au bord d'une prairie
> Avec les portes toujours fermées de tes salles d'attente.

de Chénier

> Mère aux nombreux enfants, Berolina féconde...

de Laforgue

> Je t'apporte toute mon âme,
> Ma nullité nonchalamment,
> Mon maigre orgueil, ma pauvre flamme,
> Mon petit désenchantement.

Et si l'on continuait le dépouillement, il faudrait citer Baudelaire, Levet, Corbière, tous poètes dont le souvenir réapparaît aussi, au milieu de la prose d'*Enfantines* et de *Fermina*, voisinant complaisamment avec des réminiscences de Charles-Louis Philippe. (*Je goûtai longtemps mon chagrin, je le serrai tout contre moi.*) Plus tard on pourra déceler dans certaines fantaisies verbales de Larbaud le reflet des acrobaties de style de Joyce (par exemple à la fin de *Deux Artistes lyriques*). Mais, à l'ordinaire le style de Larbaud est simple, lumineux et clair, toutes images tournées vers la beauté, avec on ne sait quoi de tendre et de doux qui fait la phrase caressante et fluide. Au passage l'amusement des assonances, des

allitérations n'est pas dédaigné. (*Et bonnes bouchées sont faites pour belles bouches, jeunes bouches, toutes leurs quenottes et fraîche haleine.*) Nombreuses sont les images (nous en avons cité plusieurs à propos d'*Enfantines*) qui prêtent vie aux objets, aux ombres, aux arbres. Certaines, faites pour l'amusement, la surprise, laissent prévoir Morand : ainsi cette rue *barrée de maisons si hautes que le soir pris de vertige hésite à y tomber...* Ce soleil *qui s'éteint en grand apparat de suicide mythologique.* Ces pigeons *qui jouent à laisser tomber leur ombre du haut des toits et à la rattraper sous leurs ailes repliées en touchant terre.* Ce reflet *qu'une fenêtre qu'on a ouverte vient de précipiter avec un vertige de suicide sur le pavé de la rue.* Et maintenant voici, car il n'en est guère parmi nos contemporains qui n'aient lu Larbaud avec appétit, ce qui donnera le style Soupault : « *La richesse nous suit partout avec de petits soins, une odeur de linge frais et de cuir fin* » et « *Deux heures du matin est un aventurier qui s'enfonce dans l'inconnu.* »

Pénétré de classicisme et fervent des symbolistes, Larbaud, sans rompre aucune tradition, a accumulé les inventions formelles. Ce sont celles qui se répandent le plus rapidement. L'anthologiste d'après-demain, auquel Larbaud a songé, verra sans doute que pour expliquer certaines transformations de notre style, il faut se tourner du côté de *Barnabooth* et de ses frères puînés. Il n'aura qu'à choisir, pour son livre, entre maints échantillons divers et chatoyants. Peut-être s'arrêtera-t-il à ce passage de *Deux Artistes lyriques* d'une si sereine grandeur, où le voyageur évoque les ruines de Métaponte : « On verrait alors peut-être quelques débris de murs, des entassements, etc..., des monticules, etc... et deux colonnes debout, leurs fûts rongés par le ciel, leurs chapiteaux réunis encore par un reste d'architrave qu'elles portent patiemment sur leurs fronts, depuis des dizaines de siècles; deux messagers en route pour l'avenir, sous les astres témoins de leur fidélité, à travers beaucoup d'âges; deux guetteurs tout seuls dans la plaine, gardant le sommeil de la cité, qui s'est couchée lentement maison par maison à leurs pieds, qui est descendue, avec ses statues brisées et ses fontaines taries sous la terre. »

Il devra aussi sans doute, cet « anthologiste », choisir quelques pages aux adjectifs rares, *déditice*, *pérenne*, *pondéreux*,

tout proches de Mallarmé, ou tels, qui, frottés longuement contre la Bible, en ont recueilli la grandeur âpre et sauvage. Et il réservera sans doute pour la bonne place — après avoir donné quelques pages de froides explications, où pour ne pas troubler l'attention, l'auteur a marché *tous feux éteints* sans bouquets, ni étincelles — un passage léger et confidentiel, échantillon du monologue intérieur. Là les verbes éclatent en tête de phrase comme des ordres ou des conseils (*Pénétrer, en pensée à cette heure dans les palais, les églises*), des mots-signaux, des mots-sentinelles réapparaissent à intervalle égal comme pour indiquer une direction, la phrase suspendue par des parenthèses souriantes, tantôt se morcèle en fragments très menus (substantifs bien serrés l'un contre l'autre), tantôt s'enfle en une période majestueuse, que soudain une cassure désinvolte interrompt.

***

Il serait suffisant pour assurer la durée du nom de Larbaud qu'il ait écrit quelques livres exquis appelés à être lus et relus longtemps « pour le plaisir », des livres qui, par leur inspiration, sont des points de départ, des « sources », et non des œuvres d'école. Suffisant qu'il ait donné droit de cité dans l'art à des thèmes nouveaux, qu'il ait apporté par des images et des mouvements jusqu'alors inconnus quelques richesses à notre langue. Suffisant que dans toutes les parties de son œuvre — une œuvre dont on apercevra mieux l'ampleur quand tous ses essais auront été réunis en volumes — on ne découvre jamais une de ces banalités de pensée ou de style qui déshonorent aux yeux des... « lettrés », le début, le milieu et la fin de la carrière de quelques illustres romanciers contemporains.

Mais, comme une fable, ses livres et sa vie ont aussi une morale, portent un enseignement. Si l'on ne songeait qu'à Lucas Letheil, à Marc Fournier, on dirait un art de savourer la vie — c'est bien ce qui manque le plus — un « art de jouir »; si l'on songe à Barnabooth, on peut parler de thérapeutique spirituelle : d'une nouvelle méthode pour laver l'âme par le voyage. Fruits glanés sur la première partie du

chemin de la vie : la seconde en offre d'une autre nature.

Sans doute c'est pour son plaisir que Larbaud s'est cloîtré dans sa bibliothèque et sa solitude. Mais pour poursuivre toutes les recherches entreprises, il a fallu aussi appeler à l'aide l'esprit de renoncement. « Les liaisons commencent dans le champagne et finissent dans la camomille », dit un ami de Barnabooth. L'enthousiasme mène aux grands travaux de l'esprit, mais c'est l'énergie qui nous y maintient. Et quand nous pouvons prétendre à quelque succès, et que fuyant la vie mondaine et autres formes de publicité, nous nous dévouons à de sévères, d'ingrates besognes : traductions immenses, travaux accomplis au service d'autrui, deux ans consacrés à lire saint Jérôme pour écrire sur lui quarante pages dans une petite revue, il faut aussi que nous ayons de l'humilité. Ce n'est pas par goût de la rhétorique que Larbaud célébrait récemment dans *la Chartreuse de Grenade* « les grands et modestes serviteurs de la vérité » que furent les auteurs de *l'Art de vérifier les dates*. Il passe, chez lui, un filet d'esprit bénédictin. Respect de l'œuvre à accomplir. On travaille pour elle et non pour sa propre gloire. On révère l'outil dont on use, on défend la pureté du manteau de l'esprit, le style, la syntaxe, se tenant pour bon chevalier si l'on rompt des lances contre les fautes des imprimeurs, les erreurs de ponctuation. Car ce sont les artisans patients, humbles, épris de leur art, que l'inspiration va le plus volontiers visiter.

Curtius, dont on sait qu'il s'inquiète du destin de l'humanisme, a écrit quelque part : « Larbaud ou le nouvel humanisme. » Connaissant bien les littératures anciennes et les écrits de nos grands siècles, Larbaud ne s'est pas contenté en effet d'y chercher des enrichissements formels. Il a jeté la tradition dans la vie. Quand il aima, Lucien et Properce firent quelque chose pour ses plaisirs, et Malherbe et Racan pour ses regrets. Ce qu'il a vu dans Horace ce ne sont pas les feuilles des livres, mais celles des arbres. L'antiquité, notre classicisme ont marqué profondément son œuvre, cette œuvre qui précisément — comme pour montrer que le passé n'engendre pas la mort — porte tant de jeunes bourgeons.

Nouvel humanisme aussi qui ne se limite pas aux lettres grecques, aux latines, à notre grand siècle, mais porte au

fond commun de gloire et de richesse les grandes littératures européennes. Larbaud en face d'auteurs anglais, par exemple, ne cherche pas ce qu'il y a en eux de spécifiquement anglais, ce qui sépare... Il pénètre l'esprit pour le faire sien. Il ne faut pas « connaître » Patmore — attitude d'érudit — il faut s'agrandir de Patmore, recréer, dans le domaine de l'art tout au moins, la fraternité européenne, ne plus se tourner seulement vers les livres des morts de notre tradition, mais aussi vers les vivants d'au delà des frontières. Il y avait eu en France maints anglicistes éminents, de savantissimes italianisants et des germanistes bien érudits. Larbaud est probablement le premier qui ait si délibérément porté l'art en même temps que la critique sur le plan européen.

Aussi, quoi qu'il arrive, et même s'il ne quitte plus la Montagne Sainte-Geneviève, l'imaginerons-nous, dorénavant, installé dans une ville d'hiver luxueuse, sous un beau climat — c'est le destin qu'il a souhaité pour ses vieux jours — parlant livres et musique et des biens de la vieille Europe avec James Joyce, Ramon Gomez de la Serna et tous ses amis d'Irlande, de France et d'Italie. Mais, comme il faut bien que la gloire se paie, il devra se montrer parfois, sur la promenade, sous les palmiers, aux étudiants, et aux touristes érudits qui viendront admirer un loyal serviteur de l'esprit et le père de Fermina.

MARCEL THIÉBAUT

CHRISTINE[1]

ACTE III

La même pièce, mais prise dans un sens différent. On voyait un lit de repos. On voit une table à présent, une table immense et nue comme un piano de virtuose. Sur la table, une lampe, à l'échelle. Des fleurs.

SCÈNE I

JACQUES, CHRISTINE

Jacques est debout, dans l'embrasure de la fenêtre. Il médite. Entre Christine, sans bruit. Avec mille précautions, elle s'est penchée sur l'immense table de travail.

JACQUES. — Ne touche pas à mes papiers!... Qu'est-ce que tu veux?

CHRISTINE. — Comment veux-tu que tes fleurs vivent? Elles n'ont pas d'eau!... Je ne sais pas où ces filles ont la tête en ce moment! Il est vrai qu'il est difficile de faire une pièce convenablement quand elle doit être prête à sept heures du matin!

JACQUES. — Ça n'a pas d'importance, mon petit. Je ne vois rien!

CHRISTINE. — Ce soir tu auras des fleurs fraîches. C'est moi qui t'en rapporterai... On peut te dire un mot?... Je te dérange?...

JACQUES. — Oui, mais il était temps que je sois dérangé!

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre.

CHRISTINE. — Fatigué?

JACQUES. — Un peu, oui... Qu'est-ce que tu voulais me dire?

CHRISTINE. — Je voulais te parler...

JACQUES, *arrêtant un geste commencé.* — Veux-tu!

CHRISTINE. — Ne m'ennuie pas!

JACQUES. — Laisse ce café puisque c'est défendu, voyons!

CHRISTINE. — Laisse-moi vivre!

JACQUES. — Les femmes se tuent en vous disant : « Laisse-moi vivre! »

CHRISTINE. — Laisse-moi me soigner. Je me soigne mieux que toi!... Tu n'as pas si bonne mine en ce moment, tu sais!

JACQUES. — Je ne dors plus!

CHRISTINE. — Arrête-toi un peu, voyons! C'est ridicule!... Tu ne sortiras pas encore de la journée?

JACQUES. — Je ferai quelques pas dans l'avenue, mais très tard.

CHRISTINE. — Tu attends des visites?

JACQUES. — Non! Non, personne!... Fortier, vers la fin de la journée.

CHRISTINE. — Comme c'est amusant un mari qui ne sort pas, qui ne bouge pas, qui ne voit jamais personne!

JACQUES, *lui tendant une poignée de feuillets manuscrits.* — Oui, mais tiens, pèse!

CHRISTINE. — Comme c'est léger!

JACQUES. — Léger à la main, lourd au cœur! Ça ne serait pas une mauvaise formule!

CHRISTINE. — Alors c'est avec ça que tu me trompes?

JACQUES. — Rassure-toi! Ces grands amours touchent à leur fin!

CHRISTINE. — Tu dis cela depuis des mois!

JACQUES. — On ne croit jamais que ce sera si long!... Mais cette fois, ce sont les dernières convulsions, l'assaut final... Une semaine encore de cellule et je bondis vers toi, Madame, comme un évadé de prison!

CHRISTINE. — Je vais retrouver un mari, vraiment?

JACQUES. — Tu vas retrouver un amant!... Et quel amant! Libre, fougueux, enivré de la joie de la tâche accomplie, rajeuni!...

CHRISTINE. — Oh! Mon Dieu!

JACQUES. — Je te fais peur?

CHRISTINE. — Très peur!

JACQUES. — Tu n'es pas impatiente de me retrouver?

CHRISTINE. — Non... Non...

JACQUES. — Tu n'as pas envie quelquefois de bondir vers mon lit la nuit, de violer toutes les défenses?

CHRISTINE. — Pas du tout! Je n'y pense pas!

JACQUES. — Méchante!

CHRISTINE. — Je suis déshabituée de toi, moi, à présent!

JACQUES, *l'enlaçant.* — Voyons si c'est vrai.

CHRISTINE. — Laisse-moi... Jacques!

JACQUES. — C'est le maître! Il revient d'une longue expédition. Il reprend le gouvernement de son royaume et de ses biens!

CHRISTINE. — Mon col!

JACQUES. — Je me fiche de ton col!... (*Il lui a pris la tête à deux mains. Il se penche vers elle.*)

CHRISTINE, *prise dans cet étau.* — Et si ça ne me fait pas plaisir?

JACQUES. — Ça m'est égal! (*Il lui écrase les lèvres sous les siennes*).

CHRISTINE. — Ça a bon goût, un baiser volé?

JACQUES. — C'est autre chose!

CHRISTINE. — Il va falloir qu'on me repasse mon col maintenant!... Tu es insupportable, tiens!... Je t'aime mieux quand tu travailles! (*On a frappé.*) Entrez!

UNE FEMME DE CHAMBRE, *entrant.* — C'est un paquet de chez Lucy. Faut-il le prendre?

CHRISTINE. — Mais oui, voyons! Vous voyez bien que c'est payé!... Donnez!... (*Elle prend le carton.*) Tiens! tu vas me dire si tu aimes ça.

JACQUES. — Qu'est-ce que c'est?

CHRISTINE. — Attends! Tu vas voir!...

JACQUES. — C'est ravissant!... C'est une robe du matin?...

CHRISTINE. — Si on veut... De voyage plutôt.

JACQUES. — Tu as l'intention de voyager?

CHRISTINE. — Oh! j'en ai une envie!... Ça t'ennuierait si je te demandais de m'en aller douze ou quinze jours?

JACQUES. — Pour aller où?

CHRISTINE. — Je ne sais pas... dans des arbres... Il fait si beau!... J'en ai un peu assez de Paris!... Je m'étais dit que je pourrais, pendant que tu finis ton livre, aller quelques jours à Cauterets.

JACQUES. — Tu périras d'ennui!

CHRISTINE. — Pourquoi?... Je me reposerai. Tu me trouveras quelques bons livres...

JACQUES. — Donne-moi huit jours! Je pars avec toi!

CHRISTINE. — Je les connais, tes huit jours!

JACQUES. — Qui t'a mis cette idée dans la tête?

CHRISTINE. — Sauvage.

JACQUES. — Tu l'as vu?

CHRISTINE. — Oui.

JACQUES. — Tu es souffrante?

CHRISTINE. — Nerveuse!

JACQUES. — Qu'est-ce qu'il t'a dit?

CHRISTINE. — Que j'avais besoin d'air.

JACQUES. — Et de café!

CHRISTINE. — Ça te contrarie?... N'en parlons plus!

JACQUES. — Si! Parlons-en!... Si je te privais de quelque chose que tu désires, c'est moi qui me sentirais puni. Pars!

CHRISTINE. — Ce n'est pas indispensable!

JACQUES. — Pars, je te dis!

CHRISTINE. — Non!

JACQUES. — C'est une ordonnance!... Voyons? Quand t'en vas-tu?

CHRISTINE. — Nous en reparlerons!

JACQUES. — Tu sors?

CHRISTINE. — Oui. Il faut même que je me dépêche!... Si je ne sors pas de bonne heure, les rues sont encombrées. On n'avance plus. Je n'arrive à rien.

JACQUES. — Moi, je m'étais imaginé que les femmes avaient des loisirs, qu'elles restaient quelquefois chez elles, détendues, calmes... Pas du tout... Les femmes n'ont jamais le temps de rien... Plus une femme est jolie, plus elle est affairée!

CHRISTINE. — Tu travailles!

JACQUES. — Je travaille bien mieux quand tu es là!

CHRISTINE. — A condition que je reste enfermée dans ma chambre et que tu ne m'entendes pas!

JACQUES. — Lorsque tu n'es pas là, je t'attends. Tu me distrais!... Tu rentreras tard?

CHRISTINE. — Je ne sais pas. J'ai promis de monter un instant chez Odile avant la fin de la journée, et j'ai des quantités de courses!

JACQUES. — Alors, allez!... Vous me rapporterez Paris!... Vous ferez pour moi une grande moisson d'images, de récits, de nouvelles... Vous me direz la chaussée, les gens, la rue Daunou... Vous me direz les projets d'Odile, et la montée sociale d'Odile, et les propos, chez votre amie, du monsieur très gentil qui n'y va que pour vous, que vous tenez à bonne distance, et ne découragez pas tout à fait cependant...

CHRISTINE. — Dis donc!

JACQUES. — Vous me direz comme vous aurez ri, de ce rire qui n'est pas pour moi, que j'ai surpris une fois ou deux au téléphone... Vous me direz la fin du jour sur la Concorde et sur les ponts, et à quoi vous aurez pensé en revenant vers le silence de la maison, vers ce mari... Allez, madame!

CHRISTINE. — Au revoir, monsieur!... Travaillez bien!

JACQUES, *l'arrêtant sur le bouton de la porte.* — Tu n'avais pas quelque chose à me dire?

CHRISTINE. — Si! Attends!... Qu'est-ce que c'était déjà?... Je ne sais plus du tout!

JACQUES. — Tu es entrée et tu m'as dit...

CHRISTINE, *se souvenant.* — Ah! J'y suis!... Je voulais te parler de Louise!

JACQUES. — Qu'est-ce qui se passe?

CHRISTINE. — J'ai bien peur que, cette fois, elle ne s'en aille pour de bon!

JACQUES. — Allons! Il faut arranger ça!

CHRISTINE. — Ce sera bien difficile! J'ai fait tout ce que j'ai pu... On ne garde pas des domestiques toute une vie! Ce sont des idées à toi, ça!

JACQUES. — Eh, oui! Changer, voir du nouveau, rentrer chez des gens différents qui auraient d'autres habitudes... une autre façon de faire l'omelette... C'est si monotone, ces vies!

CHRISTINE. — Elle n'est pourtant pas malheureuse! Il n'y a pas beaucoup de maisons où elles aient autant de liberté!

JACQUES. — Ce n'est peut-être pas de liberté qu'elle a besoin... Qu'est-ce qu'elle dit?

CHRISTINE. — Elle s'ennuie...

JACQUES. — Tu ne l'as pas brusquée?

CHRISTINE. — Je ne lui parle jamais!

JACQUES. — C'est peut-être pour ça qu'elle s'ennuie...

CHRISTINE. — Je n'ai rien à lui dire!... Son service est bien fait!...

JACQUES. — Tu pourrais lui dire ça, que tu es contente d'elle... Te rends-tu compte de ce qu'est la vie de ces pauvres filles? Nous leur avons donné le goût d'un raffinement auquel nous les faisons servir, mais dont nous les tenons soigneusement écartées... Plus elles se donnent à nous, plus elles sont solitaires. Elles arrivent à n'avoir ni parents, ni amis. Elles sont dépaysées dans la ferme natale. Elles ne veulent même plus de leur congé. Elles vivent pour nous sans jamais rien saisir de nous, exilées au cœur même de notre intimité...

CHRISTINE. — Louise est une domestique!

JACQUES. — Une domestique! Un bien beau mot! Une domestique, c'est une personne experte aux choses de la maison, à qui on s'en remet des choses de la maison, si importantes pour le bonheur!...

CHRISTINE. — Mais qu'est-ce que tu voudrais qu'on fasse?

JACQUES. — Qu'on leur montre un peu d'attachement, qu'on soit pour elles des conseillers, des protecteurs!... Ce n'est pas assez de leur assurer leur subsistance! Elles nous donnent tout! Nous devrions les faire un peu participer à nos réussites, à nos chances... « Louise, j'ai un gros succès, je gagne beaucoup d'argent. La maison va devenir plus chaude... Eh! bien, tenez, voilà un peu de chaleur pour vous »... Tu ne crois pas?...

CHRISTINE. — Si.

JACQUES. — A quoi penses-tu?

CHRISTINE. — Comme tu es bon!

JACQUES. — Mais non, je ne suis pas bon! Ce sont des évidences! Ce sont des choses qui crèvent les yeux! (*Christine a des yeux pleins de larmes.*) Qu'est-ce que c'est que cet accès de sensibilité?... (*Surpris* :) Je te demande pardon. Je ne pensais pas tant t'émouvoir...

CHRISTINE. — Ne fais pas attention. Ce n'est rien. C'est idiot...

JACQUES. — Comme tu deviens nerveuse!... Il a raison, Sauvage.. Il faut aller te reposer!... (*Elle a doucement fait glisser et ôté son chapeau.*) Tu ne sors plus?

CHRISTINE. — Non... Je ne crois pas.

JACQUES. — Tu allais sortir!... Sors, voyons!

CHRISTINE. — Pourquoi me pousses-tu à sortir? Je sortirais peut-être moins si tu me retenais à la maison.

JACQUES. — Quand je sais que tu as envie de sortir, c'est moi qui ai besoin que tu sortes. Il te faut du mouvement, du bruit. Tu le sais bien!

CHRISTINE. — Comme tu me connais!... C'est drôle. Il y a des choses que tu comprends si bien!... Pourquoi ce don de pénétration, de sympathie divinatrice, ne s'exerce-t-il pas sur moi de temps en temps?... Ta femme mérite peut-être aussi ton attention!.... Peut-être t'apercevrais-tu que tu t'es fait beaucoup d'idées fausses sur elle, qu'elle aussi, elle est souvent seule, qu'elle aussi, elle aurait parfois besoin de toi...

JACQUES. — Pourquoi ne le dit-elle pas?

CHRISTINE. — L'interroges-tu jamais?

JACQUES. — Je l'interroge souvent!

CHRISTINE. — Tu l'interroges peut-être mal.

JACQUES. — Ah!... Qu'est-ce que tu me dirais si je t'interrogeais bien?

CHRISTINE. — Je te dirais ce que les femmes ne disent jamais, ou disent trop tard.

JACQUES. — Par exemple?... Tu me fais peur!... Que tu t'ennuies?

CHRISTINE. — Tu as un cœur exquis, mais je ne le sens plus. Il faut qu'un incident extérieur me le rappelle... On dirait que la vie en commun nous sépare... Ce n'est plus le meilleur de toi que tu me donnes... Moi non plus, je ne te donne pas tout ce que j'ai à te donner...

JACQUES. — Pourquoi, Christine?

CHRISTINE. — Je ne sais pas... Tu ne me le demandes peut-être pas...

JACQUES. — Tu parlais tout à l'heure de partir quelques jours...

CHRISTINE. — Je n'y pense plus. C'était un caprice... Je ne partirai certainement pas.

JACQUES. — Est-ce qu'il y avait un rapport entre ce projet de départ et cette insatisfaction que tu viens de me dénoncer?

CHRISTINE. — Pourquoi me demandes-tu ça?

JACQUES. — Dis!

CHRISTINE. — Pas du tout!

JACQUES. — Christine... Il n'y a rien dans ta vie?

CHRISTINE. — Dans ma vie?... Qu'est-ce que tu veux qu'il y ait dans ma vie?

JACQUES. — Je ne sais pas... Quelque chose... Quelqu'un!

CHRISTINE, *avec un haut-le-corps.* — J'étais sûre que tu me dirais ça!... Tu vois bien qu'on ne peut pas te parler! Tu es d'un ombrageux!... Qu'est-ce que tu vas chercher!

JACQUES. — Comment veux-tu que cette idée ne me vienne pas?... C'est toi qui mets en moi une pareille inquiétude!... J'en étais bien loin, je t'assure!... Je viens de me poser la question. Je te la pose!... Réponds-moi! J'ai confiance en toi. Je croirai ce que tu me diras... Est-ce qu'il y a quelque chose?

CHRISTINE. — Qu'est-ce que tu veux qu'il y ait?

JACQUES. — Oh! Je ne pense pas à quelque chose de très grave! Tu es noble et tu as un peu de respect pour moi... Mais tu pourrais te sentir en danger, t'être laissée vaguement émouvoir, je ne sais pas... Tu pourrais désirer mon aide et n'y avoir pas fait appel par pudeur, par orgueil, par peur de m'inquiéter...

CHRISTINE. — Oh! Pourquoi?... Je te le dirais!

JACQUES. — Sûrement?... Les yeux dans les yeux, là... Il n'y a rien?

CHRISTINE. — Mais absolument rien! Tu m'ennuies à la fin! C'est offensant!... C'est vrai!

JACQUES. — Bon!... Eh bien! mais je te crois!... Il n'en est plus question!... C'est éliminé... C'est fini!... Ah!... Je me sens délivré d'un poids!... Tu me rends le souffle!... S'il ne s'agit que de nous deux, tout devient très simple... Et le remède va se trouver... De quoi te plains-tu exactement?... Veux-tu que nous cherchions ensemble?... Les gens qui s'aiment devraient quelquefois s'arrêter, voir où ils en sont, faire le point... Il y a six ans que nous nous aimons, cinq que nous vivons côte à

côte. C'est un bail!... Veux-tu que nous dressions un peu notre inventaire sentimental?... Moi, je n'ai pas changé. Du moins je ne le crois pas. J'ai toujours travaillé dans le sens de mon cœur... Mais peut-être, pendant ce temps, n'ai-je pas été pour toi ce que tu attendais... Peut-être t'ai-je un peu sacrifiée à mon œuvre... Je travaillais pour toi, Christine. Peut-être ai-je trop travaillé!

CHRISTINE. — Il fallait bien que tu travailles!

JACQUES. — Oui, mais peut-être as-tu souffert de ce labeur trop sérieux qu'il m'arrivait de préférer à tes caresses...

CHRISTINE. — Peut-être, oui... Tu ne sais pas comme certains soirs les femmes ont besoin qu'on les aime!

JACQUES. — Et ces soirs-là, je ne m'apercevais de rien?

CHRISTINE. — Tu lisais!

JACQUES. — Mon petit!... J'étais si bête que ça?... Il fallait me tirer les oreilles!... Il y a toujours un fond d'ascétisme dans l'homme!

CHRISTINE. — Il y a dans la femme un fond de frivolité!... Je sors trop... Je m'habille trop.

JACQUES. — Tu t'habilles si bien!

CHRISTINE. — C'est ta faute! C'est toi qui es trop généreux... J'ai bien trop de robes! Quand je m'ennuie, tu sais, je m'ennuie dans ma robe grise, et je m'ennuie dans ma robe rose!

JACQUES. — Non, ce qui est vrai, c'est que tu sors trop. Tu acceptes maintenant toutes les invitations. Tu t'y rends. Tu es d'un sociable!

CHRISTINE. — Est-ce que ce n'est pas un peu nécessaire?

JACQUES. — Oh! Christine, pas pour nous! Nous sommes au-dessus de ça!

CHRISTINE. — J'ai besoin de voir des gens, je ne sais pas pourquoi, d'être entourée, de sentir des regards sur moi...

JACQUES. — Je le vois bien! Tu as des attentions exquises pour des gens totalement dépourvus d'intérêt, un besoin d'amabilité factice et qui ne choisit plus.

CHRISTINE. — Comment?

JACQUES. — Crois-tu qu'Odile soit une amie pour toi?

CHRISTINE. — C'est elle qui ne me lâche plus! Je ne peux pas m'en défaire!... Elle a d'ailleurs des qualités!

JACQUES. — Et ce petit Saget!

CHRISTINE. — Il est si obligeant!

JACQUES. — Il est surtout amoureux de toi!

CHRISTINE. — Oh! amoureux!

JACQUES. — Écoute! Ça se voit! Il a des façons de te regarder! C'en est gênant!

JACQUES. — Ce que j'ai de mieux à faire en tous cas, c'est de ne pas avoir l'air de m'en apercevoir!

JACQUES. — Es-tu sûre d'avoir cet air-là!... Tu l'écoutes, tu lui réponds, tu le retiens...

CHRISTINE. — Tu lui parles avec tant de mépris!... Je suis bien obligée d'être aimable avec lui!

JACQUES. — Que veux-tu que je lui dise?... Il est insignifiant!

CHRISTINE. — Tu es d'une sévérité pour les gens qui s'occupent de moi!

JACQUES. — Et toi, Christine, d'une indulgence!

CHRISTINE. — C'est possible!... Qu'est-ce que j'ai donc?... Pourquoi ce besoin de gens et d'agitation?... C'est comme une soif que rien ne pourrait étancher... Empêche-moi de tant vouloir, de tant chercher!

JACQUES. — Ce n'est pas facile de t'empêcher! Tu n'aimes pas beaucoup les contraintes! Tu veux des robes! Tu veux des gens! Tu veux du café...

CHRISTINE. — Il faut m'aimer, me diriger, sans me brusquer, sans que je sente qu'on me dirige... Il ne faut pas m'abandonner!

JACQUES. — Toi, si forte!

CHRISTINE. — Je ne suis pas forte!... Toi, tu es fort. Tout est toujours simple pour toi. Tu obéis à ton esprit, à ta raison. Moi, c'est à d'obscurs commandements. Il y a quelque chose en moi qui m'entraîne, qui veut aboutir... Si c'est bon, c'est très bien. Mais si c'est mal, c'est grave, car c'est toujours plus fort que moi!

JACQUES. — On s'impose une discipline! On se force! On est raisonnable!

CHRISTINE. — Le raisonnable, c'est si petit!

JACQUES. — Oui, tu n'aimes pas le raisonnable, je sais bien! Mais on a plus de mérite à faire ce qu'on n'avait pas envie de faire!

CHRISTINE. — Je n'aime pas avoir du mérite!

JACQUES. — Et ce sont ces instinctives-là qu'il faut laisser vagabonder dans les salons, parmi les convoitises des hommes et les mauvais conseils des femmes, ces faibles cœurs qu'il faut livrer à tous les pièges, exposer à tous les assauts!... Tu es mon grand trésor et je te laisse aller, toute seule, sur les grands chemins, où il y a tant de voleurs!

CHRISTINE. — Pourquoi ne me gardes-tu pas?

JACQUES. — Je ne te veux pas cloîtrée!

CHRISTINE. — Ce n'est pas bien aimer une femme que d'avoir trop confiance en elle!

JACQUES. — Ah! mais, à la fin, tu m'inquiètes!

CHRISTINE. — On m'a énervée. Calme-moi!... Il ne faut pas qu'un jour il arrive quelque chose qui nous rende malheureux tous les deux!

JACQUES. — En es-tu là, Christine?

CHRISTINE. — Jacques, je suis fatiguée!

JACQUES. — Tu m'as affirmé tout à l'heure qu'il n'y avait rien dans ta vie. Je t'ai dit que je te croyais. Et c'était vrai. J'étais exactement sincère... Mais je t'avoue que je sens remonter mes doutes... Tu ne m'aimes peut-être plus!

CHRISTINE. — Comment pourrais-je ne plus t'aimer?... Quelle raison en aurais-je?

JACQUES. — Il n'y a pas besoin de raisons. La raison, c'est que rien n'est acquis, que tout passe, que l'amour naît, grandit et meurt, comme tout au monde!

CHRISTINE. — Je n'ai jamais aimé que toi! Je t'aimerai toujours!

JACQUES. — Allons, voyons! Qu'est-ce qui se passe?... On t'a attaquée?... Tu as peur?... Tu as l'air de vouloir parler et d'avoir peur de me parler... Tu sais bien que je suis ton ami avant tout, que tu peux tout me dire, à moi... Tu as à te défendre en ce moment de quelqu'un qui te tourmente, qui t'observe?

CHRISTINE. — Oui.

JACQUES. — Ah!... Tu vois bien!... Je savais bien!... Pourquoi ne le disais-tu pas?... C'est quelqu'un qui ne te déplaît pas? Dont les hommages ne te laissent pas absolument indifférente?... Hein?... C'est quelqu'un qui compte?... Quelqu'un de dangereux?

CHRISTINE. — Non... Non...

JACQUES. — C'est tout de même quelqu'un qui t'a émue?

CHRISTINE. — Un peu.

JACQUES. — Et à qui tu as laissé voir qu'il ne te déplaisait pas trop?

CHRISTINE. — Non! Non!... Oh! Non!

JACQUES. — N'aie pas peur! Dis-moi tout franchement, Christine. Je ne t'en voudrai pas. C'est ma faute autant que la tienne!... Tu as montré sans doute un peu trop de complaisance à te laisser faire la cour... On en a profité... Tu te sens entraînée sur un terrain glissant... Tu t'es un peu affolée...

CHRISTINE. — Oui.

JACQUES. — Dis-moi!... Ce n'est pas Fonty?

CHRISTINE. — Non!

JACQUES. — C'est quelqu'un que je connais?

CHRISTINE. — Non.

JACQUES. — C'est quelqu'un dont tu ne m'as jamais parlé?

CHRISTINE. — Oui.

JACQUES. — Mais qui vient ici?

CHRISTINE. — Non!

JACQUES. — Cela dure depuis longtemps?

CHRISTINE. — Non.

JACQUES. — Tu le vois souvent?

CHRISTINE. — Non.

JACQUES. — Tu dis non à tout!... Il faut tout de même que tu le voies assez souvent pour que tu te sentes obsédée... Il n'y a pas une complicité d'amie là-dessous?... Les femmes adorent jouer ce rôle!... Odile n'est pas pour quelque chose là-dedans? Tu ne le rencontres pas chez elle?

CHRISTINE. — Non.

JACQUES. — Où le rencontres-tu?

CHRISTINE. — Dans le monde.

JACQUES. — C'était pour échapper à ses assiduités que tu pensais quitter Paris pour quelque temps?

CHRISTINE. — Oui.

JACQUES. — Tu espérais trouver, dans le repos et dans le calme, un ordre, un apaisement devenus nécessaires?

CHRISTINE. — Oui.

JACQUES. — A présent que tu m'as parlé, estimes-tu toujours que ce soit nécessaire?

CHRISTINE. — Non.

JACQUES. — Tu te sens plus forte?

CHRISTINE. — Oui.

JACQUES. — Je n'aimerais guère ce départ qui aurait l'air d'une fuite... Tu sens maintenant que tu vas faire front?... Que tu vas surmonter cette faiblesse?

CHRISTINE. — Oui... Oui...

JACQUES. — Tu dis ce oui bien faiblement... Non! Tu as peur encore?

CHRISTINE. — Non.

JACQUES. — On dirait que si!

CHRISTINE. — Mais non!

JACQUES. — Tu es toute pâle, Christine... Il s'agit bien d'un léger trouble passager, qui ne t'atteint pas profondément?

CHRISTINE. — Oui.

JACQUES. — Ce n'est pas quelque chose de plus grave?

CHRISTINE. — Non! Non!

JACQUES. — Il t'a troublée parce que tu te sentais délaissée?... Tu l'as écouté par ennui, par désœuvrement... C'est bien cela?... C'est un esprit brillant qui t'a fait impression?

CHRISTINE. — Oui.

JACQUES. — Parle toi-même!... Il faut que je t'arrache les mots! Ce n'est peut-être pas ça du tout... Je ne sais pas... Je ne sens pas de certitude dans ta voix... Est-ce plus sérieux que tu ne dis?... Dis, mon petit!... Je suis ton mari qui t'adore! Je ne suis pas ton juge! Je ne suis pas ton bourreau! Je suis là pour t'aider, pour te sauver... Voyons!... Est-ce qu'il s'agit d'un trouble d'imagination, ou d'un mouvement du cœur?... Quel sentiment cet homme t'inspire-t-il au juste?... De l'admiration?... De la sympathie?... Enfin, cet homme, tu ne l'aimes pas?

CHRISTINE. — Non!

JACQUES. — Tu es sûre que tu ne l'aimes pas?... Si?... Tu l'aimes?

CHRISTINE, *faiblement*. — Oui.

JACQUES. — Ah!... Tu aimes quelqu'un, toi!... Et ce quelqu'un le sait?

CHRISTINE. — Non.

JACQUES. — Tu ne t'es pas trahie?

CHRISTINE. — Non.

JACQUES. — Tu en es bien sûre?

CHRISTINE. — Oui.

JACQUES. — Eh! bien, il était temps!... Où allions-nous?

CHRISTINE. — Emmène-moi, Jacques! Partons tous les deux quelque part!

JACQUES. — Pas avant de t'avoir guérie de cette emprise. Partir dans un pareil état, c'est ça qu'il faut savoir ne pas faire, justement! S'en aller sur une équivoque... Non! Non! Il faut voir ça de plus près... Peut-être est-ce moins sérieux que tu ne te l'imagines... Peut-être te trompes-tu... Tu vas tout m'expliquer... Mais qui est-ce d'abord, voyons?... Ah! il faut tout me dire! Je suis le médecin... Le médecin doit tout savoir... Je ne le connais, pas, dis-tu... Ce n'est pas possible!... Avant qu'il t'ait troublée, tu as dû me dire son nom!... Tu m'affirmes que ce n'est pas Fonty?

CHRISTINE. — Non! Ce n'est pas Fonty!

JACQUES. — Il a beaucoup tourné autour de toi, Fonty!

CHRISTINE. — Il y a longtemps qu'il s'est lassé!

JACQUES. — Je préfère, je t'avoue, que ce ne soit pas lui!... Ce n'est pas Bachelin?

CHRISTINE. — Oh! Non!

JACQUES. — Pourquoi cette moue de mépris?... Je n'aurais pas aimé non plus que ce fût Bachelin. Ça m'aurait inquiété... Nous n'avons pas les mêmes goûts décidément!... Je cherche autour de nous... Je ne vois pas...

CHRISTINE. — Jacques, je t'en prie! Ma défense me regarde seule!

JACQUES. — Ce n'est tout de même pas Saget!... Hein? Dis! Ce n'est pas Saget?... Mais réponds-moi! Ce n'est pas Saget?... Si? C'est Saget?... Christine, réponds-moi! C'est Saget.

CHRISTINE, *imperceptiblement*. — Oui.

JACQUES. — Tu aimes Saget, toi!

CHRISTINE. — Oui.

JACQUES. — Christine, ce n'est pas sérieux!... Tu t'amuses à me faire peur!... Saget, voyons, c'est enfantin!... C'est de la folie!... Mais ça n'existe pas! Saget! Ça ne tient pas debout! Ce n'est pas digne de toi! Ce n'est rien!

CHRISTINE. — Tu le trouvais intelligent!

JACQUES. — Moi?... En ce cas, je me suis bien trompé!... Oh! Je ne dis pas qu'il soit le contraire!... Tout le monde est intelligent. Il est médiocre. Il est ennuyeux. C'est plus grave... Tu m'as reproché toi-même de le fuir, de ne jamais lui dire un mot!...

CHRISTINE. — C'est toi qui l'as amené ici!

JACQUES. — Comme un passant! Je ne pensais pas qu'il prendrait pied dans la maison!... Non! Tu es surmenée... C'est de la fatigue, de l'énervement... Ce n'est pas toi!... Ressaisis-toi! Ce petit pantin a fait la roue autour de toi. Il t'a flattée. Tu t'es crue séduite... Je te connais!... Saget n'a rien pour te séduire!... Tu vois d'ailleurs! J'étais bouleversé tout à l'heure quand tu m'as avoué que tu aimais quelqu'un... Mais Saget, je me rassure! Je n'ai pas peur de Saget! Je ne suis pas jaloux de Saget!... Allons! Tout ça n'existe pas!... Je te jure, tu m'entends, que tu n'aimes pas Saget!... Tu vas aller te reposer, prendre un peu l'air... Je ne te donne pas cinq jours pour que ce fantôme ait disparu, se soit évanoui comme fumée au vent! Et ton idée n'était pas si mauvaise en somme... Où voulais-tu aller?... A Cauterets?... Pourquoi pas?... Tu vas t'en aller à Cauterets!

CHRISTINE. — Non!

JACQUES. — Tu vas faire ce que je te dis!... Saget pensera ce qu'il voudra, ça m'est absolument égal. Tu es fatiguée. Tu t'en vas. C'est tout simple. Je t'écrirai. Je te téléphonerai tous les soirs. Au moindre appel de toi, j'irai te retrouver, et nous rirons de cette alerte, qui est d'ailleurs un excellent avertissement, pour l'avenir... Tu es blême!... Ne crois pas que je veuille t'humilier!... On peut s'égarer. Ça arrive!... D'un sexe à l'autre on fait de telles erreurs!... Allons! Reprends-toi! Ce n'est rien du tout! Tu es ma grande!... Tu partiras demain matin!

CHRISTINE. — Je ne veux pas m'en aller!

JACQUES. — Laisse-moi pour quelques jours être ta volonté!

CHRISTINE. — Je ne veux pas partir là-bas!

JACQUES. — Mais pourquoi?... C'était ton idée!... C'est toi qui tout à l'heure demandais à partir!... Tu n'as pas peur qu'il te poursuive jusque là-bas!

CHRISTINE. — Non! Non!

JACQUES. — Tu lui as dit que tu voulais partir?

CHRISTINE. — Non!

JACQUES. — Tu as l'air d'une suppliciée... C'était bien pour le fuir que tu voulais partir?

CHRISTINE. — Oui.

JACQUES. — Ce n'était pas pour le rejoindre?

CHRISTINE. — Oh!

JACQUES. — Il y a un instant encore, ce haut-le-corps m'aurait complètement rassuré... Mais à présent, tu m'as tant menti... Je ne sais plus!... Déjà tout à l'heure, au début de cette conversation, quand je t'ai demandé s'il n'y avait rien dans ta vie, tu t'es cabrée. Tes yeux ont lancé des éclairs de révolte et d'indignation. J'ai eu honte du soupçon qui m'avait effleuré. Et cependant!... C'est toi, Christine, qui peux mentir avec cet accent de franchise? Tu peux me regarder avec des yeux si purs et ne pas dire la vérité!... J'avais en toi une foi!... Tu m'aurais tout fait croire!... Une affirmation de toi m'aurait fait nier même l'évidence... Ah! tu n'aurais pas dû mentir de cette façon!... A présent, tu comprends, moi, je ne sais plus rien... J'ai peur de tout. Je ne sais pas... Il n'y a rien de physique entre Saget et toi?

CHRISTINE. — Jacques, ça, je te jure!...

JACQUES. — Depuis quelques instants je sens une angoisse, là... Je parle posément, je raisonne avec toi, je suis calme... Et j'ai là quelque chose qui m'étouffe!

CHRISTINE. — Mais qu'est-ce que tu vas croire aussi!... Pourquoi cherches-tu à te faire du mal?... A présent, je t'en ai tant dit!... S'il y avait quelque chose encore, je te le dirais!

JACQUES. — Pourquoi m'as-tu refusé un baiser tout à l'heure?... Oui, tu sortais, tu me quittais jusqu'à ce soir... Tu étais là, tiens, là... J'ai voulu t'embrasser...

CHRISTINE. — Tu ne vas pas donner un sens à une taquinerie enfantine! C'était une taquinerie...

JACQUES. — Je t'ai pris ce baiser de force... Je vois encore

ta tête levée, tes yeux hostiles tout à coup, sans amitié...

CHRISTINE. — Mais, Jacques, enfin!...

JACQUES. — Ah! Ce serait flatteur pour lui, évidemment!... Il n'en avait certainement pas espéré tant!... Non! Tout de même, Christine, tu n'aurais pas fait ça!... Songe à ce que ce serait... Cet homme, qui venait ici, que tu voulais que je reçoive aimablement, dont tu me faisais serrer la main... Ce petit être obscur, inutile, ordinaire... Tu n'es pas sa maîtresse?... Christine, ce n'est pas vrai?

CHRISTINE. — Non, Jacques, ce n'est pas vrai! Cette fois tu peux me croire!

JACQUES. — Mais si, c'est vrai!... Mais naturellement, c'est vrai!

CHRISTINE. — Non! Jacques, non!

JACQUES. — Je revois des regards de toi, des attitudes... Oui, cela doit dater déjà de plusieurs mois...

CHRISTINE. — Jacques!

JACQUES. — Ma pauvre petite!... Qu'est-ce que tu as fait là!... C'est fini à présent... Je ne peux plus rien pour toi... Il n'y a plus rien à sauver...

CHRISTINE. — Je te jure que ce n'est pas vrai!

JACQUES. — Nous allons nous quitter tout de suite.

CHRISTINE. — Tu veux que...

JACQUES. — Tu sens bien que nous ne pouvons plus nous asseoir l'un en face de l'autre...

CHRISTINE. — Je ne veux pas te quitter, Jacques! J'ai besoin de toi!

JACQUES. — Non! Christine, c'est fini... Je m'excuse d'une rigueur peut-être inhumaine... Je sais que nous donnons une importance barbare aux infidélités de la chair... Mais c'est la femme en toi que j'aimais... Et, tout de même, la femme est là... Et puis, j'avais placé notre union si haut... Des concessions, je ne peux pas... Ta fortune personnelle te rend indépendante. Ainsi, tu peux...

CHRISTINE. — Mais ce n'est pas possible, enfin! Je deviens folle! Il n'y a qu'un instant encore, nous étions là, tout près l'un de l'autre... Nous parlions...

JACQUES. — Oui, oui... c'est l'accident, Christine, la catastrophe... On ne s'est pas rendu compte... On a reçu le coup...

On reste quelque temps étourdi!... Quand on revient à soi, c'est fait. Ce qui était n'est plus, n'existe plus...

CHRISTINE. — Jacques!... Jacques.!.. Oh! Je ne peux pas parler!

JACQUES. — Pourquoi ne m'as-tu pas averti quand il en était temps encore?... Tu m'avais tant juré de me dire la vérité!... Il y avait un contrat entre nous, tu le sais bien!... Tu as violé tous les serments, tous les contrats... Ce n'est pas honnête!

CHRISTINE, *désespérée*. — Les femmes ne sont pas honnêtes!

JACQUES. — Ah! Oui, voilà!

CHRISTINE. — Je ne suis pas méchante! Je ne te voulais pas de mal!

JACQUES. — Je sais... Je sais...

CHRISTINE. — Je n'ai jamais aimé que toi! Je n'aime que toi!

JACQUES. — C'est possible. En ce moment tu le crois certainement... Le mal que tu m'as fait te rapproche de moi... Et peut-être même en ce moment, déchirés et saignants comme nous voilà là, sommes-nous plus proches l'un de l'autre que jamais...

CHRISTINE. — Alors pardonne-moi, Jacques! Ne me renvoie pas!... Rends-moi ma place auprès de toi!

JACQUES. — Je ne peux pas.

CHRISTINE. — Alors... C'est bien... Je vais m'en aller...

JACQUES. — Tu ne peux pas partir ainsi. Je vais, pour te donner du temps, m'absenter quelques jours...

CHRISTINE. — C'est inutile. Je ne veux pas te déranger... Je préfère m'en aller tout de suite...

JACQUES. — Tu le préfères?

CHRISTINE. — Oui.

JACQUES. — Comme tu voudras. Adieu, Christine.

CHRISTINE. — Tu me détestes?

JACQUES. — Oh! Non! Je ne te déteste pas... Comment pourrais-je te détester!... Il n'y a si longtemps que j'ai pris l'habitude de ne te vouloir que du bien!... Je souhaite sincèrement, et m'en étonne moi-même, que tu sois heureuse où tu vas... Et cette fois...

CHRISTINE. — Encore un mot!

JACQUES. — Tu ne crois pas que nous avons tout dit?

CHRISTINE. — Un mot seulement!

JACQUES. — Vite, alors! Vite!

CHRISTINE. — Tu me parles si doucement!... Tu resteras tout de même un petit peu mon ami?... Je pourrai quelquefois te voir? Tu ne me défendras pas de te voir?

JACQUES. — Tu ne sens pas que nous ne pouvons plus nous voir, Christine?

CHRISTINE. — Je ne te verrai plus jamais?

JACQUES. — Jamais est un terrible mot!... Il n'y a que la mort qui sépare pour jamais... Peut-être, un jour, quand toutes ces choses seront passées depuis longtemps, quand j'aurai oublié que tu étais ma femme... peut-être, sur un autre plan... Mais il faudra beaucoup de temps!

CHRISTINE. — Oh! Je ne pourrai jamais... Je voudrais être morte!

JACQUES. — Vite à présent, je t'en supplie! Séparons-nous!.. Ce devrait être déjà fait... C'était fait!... Les paroles maintenant sont inutiles!

CHRISTINE, *avec une déchirante humilité.* — Pardon. Je ne te troublerai plus... Excuse-moi... (*Elle est sortie.*)

SCÈNE II

JACQUES. *Un instant.* FORTIER. *Un instant.* LOUISE

JACQUES, *seul. Il se regarde dans la glace. Il dit seulement :* Eh bien!... (*Ses yeux tombent sur le chapeau de Christine qui est resté là et ne s'en détachent plus.*)

FORTIER, *entrant.* — Je te dérange?

JACQUES. — Non.

FORTIER. — Je n'arrive pas trop tôt?

JACQUES. — Non. J'ai besoin que tu sois là au contraire. Tu vas m'aider... Attends! (*Il écoute.*)

FORTIER. — Qu'est-ce qu'il y a?

JACQUES. — Je t'expliquerai!... Donne-moi une minute. C'est sérieux. (*Ouvrant une porte.*) Entre ici, tiens!... Ne t'en vas pas! Je vais avoir besoin de toi!

FORTIER. — C'est bien. Je t'attends... Je ne peux pas savoir?

JACQUES. — Une seconde. (*Il fait sortir Fortier. Il dit* :) Entrez!

LOUISE, *entre.* — Monsieur!... Monsieur!... Il faut que monsieur aille parler à madame tout de suite!... Madame s'en va!... Il faut que monsieur empêche madame de s'en aller!

JACQUES. — Non, Louise. Laissez. Je sais. C'est bien comme ça!

LOUISE. — Monsieur ne sait pas dans quel état est madame!

JACQUES. — Si. Je sais. Accompagnez-la. Aidez-la. Soyez bonne pour elle. Allez vite!

LOUISE, *avec des yeux de reproche.* — Oh! Monsieur!

JACQUES, *lui montrant le chapeau oublié par Christine.* — Tenez, prenez ça!

LOUISE, *emportant le chapeau.* — Monsieur! (*Elle sort, bouleversée.*)

JACQUES, *seul, s'appuie au mur, y roule ses épaules en faisant* :) Oh!... Oh!... Oh!... (*Il appelle plaintivement* :) Fortier!.... (*Puis, plus fort* :) Fortier!

SCÈNE III

JACQUES, FORTIER

FORTIER. — Qu'est-ce qu'il y a, mon petit? Tu me fais peur!

JACQUES. — Asseois-toi!... Ne bouge pas!... Ne parle pas trop fort... Christine et moi, nous nous séparons.

FORTIER. — Non!

JACQUES. — Si! Elle part. Elle est en train de s'en aller... Chut! Prends garde!

FORTIER. — Qu'est-ce que tu me dis là?

JACQUES. — Elle avait un amant. (*Fortier le regarde.*) Saget.

FORTIER. — Ah!... Ça ne la grandit pas!

JACQUES. — Tu savais quelque chose?

FORTIER. — Non. J'avais bien vu ce petit gnome tourner autour d'elle. Il ne me paraissait pas dangereux... On m'avait dit aussi des choses... Je n'y avais pas cru... Écoute!... C'est très bas ce qu'elle a fait là... affreusement bas! Mais il ne faut pas la quitter! Ne t'arrête pas à une bête question d'amour-propre... C'est une femme qui t'a adoré, et que tu aimes...

Vous avez besoin l'un de l'autre... Crois-moi! Ne la laisse pas s'en aller! Garde-la!

JACQUES. — Non.

FORTIER. — Tu viens de recevoir le coup. Tu n'es pas en état de prendre une décision... La renvoyer aussi brutalement, c'est trop dur. Attends! Je suis persuadé, moi, que tu la rappelleras... Vous finirez vos vies ensemble!

JACQUES. — Non, Fortier.

FORTIER. — Ne la laisse tout de même pas partir!... Dans quelques jours, si tu n'a pas changé d'avis, il sera toujours temps de vouloir le divorce. Tu as l'air d'un homme qui a peur de ne pas divorcer!... Laisse-moi intervenir!

JACQUES. — Non.

FORTIER. — Je ne dirai rien qui te compromette ni qui t'engage à quoi que ce soit... Nous gagnons du temps simplement!... C'est une femme d'un grand style!... Tu ne retrouveras pas ça!... (*Bruit de porte. Ils prêtent l'oreille tous les deux.*)

JACQUES. — Écoute!

FORTIER. — C'est elle qui s'en va?

JACQUES. — Oui.

FORTIER. — Laisse-moi l'appeler!

JACQUES. — Non.

FORTIER. — Tu es fermement décidé?

JACQUES. — Oui. (*On entend la porte qui se referme.*)

FORTIER. — Tu ne regrettes pas?... Il est temps encore!

JACQUES. — Non.

FORTIER, *lui mettant la main sur l'épaule.* — Bravo! Tu as raison. Je voulais voir si tu étais vraiment résolu... C'est très bien. Je t'approuve de tout mon cœur!... C'est une femme qui ne te valait pas... qui ne te méritait pas...

JACQUES. — Tais-toi!... Je l'ai aimée! Elle a été la grande lumière de ma vie!... Elle n'est plus là... Je ne veux pas qu'on dise du mal d'elle!... Elle avait des dons merveilleux, une sensibilité très rare, un charme unique...

FORTIER. — On dit toujours ça de la femme qu'on a aimée!

JACQUES. — Je la connais!... Elle méritait mieux que ce qu'elle a. Elle valait mieux que ce qu'elle est...

FORTIER. — Je pense à toi, moi. Pas à elle!

JACQUES. — Pauvre petite!

FORTIER. — Qu'est-ce que tu vas faire? Voyager?...

JACQUES. — Oh!

FORTIER. — Continuer à travailler?

JACQUES. — Travailler maintenant!... Ça ne sera pas commode!

FORTIER. — Ton livre est presque achevé.

JACQUES. — Il n'a plus de sens, mon livre. (*Il en prend les feuillets sur la table.*) C'était un poème à sa gloire, à la divinité de la femme, de la femme dispensatrice et détentrice du bonheur... (*Il laisse les feuillets glisser à terre.*) N'en parlons plus!

FORTIER. — Ah! On nous a trompés, tiens!... La vie est mauvaise!

JACQUES. — Oui. Seulement il ne faut pas le dire!... D'ailleurs, sait-on!... La solitude réserve peut-être des surprises... Elle a peut-être aussi ses joies... C'est une autre expérience à tenter. On va voir....

FORTIER. — Ce n'est peut-être pas un malheur qui t'arrive... Peut-être est-ce le point de départ au contraire d'un rebondissement, d'un renouveau...

JACQUES. — Peut-être...

FORTIER. — Il va falloir que je te laisse!

JACQUES. — Non! Non! Tu dînes!

FORTIER. — Ce soir malheureusement, je ne peux pas. J'ai une chose arrangée, importante, et il est trop tard à présent pour me dégager.

JACQUES, *doucement, obstinément.* — Si. Tu dînes!

FORTIER. — Impossible, mon petit!... Sans quoi, tu comprends bien!... Mais je repasserai dans la soirée, je te le promets... Je serai ici avant onze heures!

JACQUES, *tout à coup, avec une violence terrible.* — Tu dînes!

FORTIER, *un peu interloqué.* — Ah! bien... C'est bien...

JACQUES, *il annonce d'une voix coupante de commandement.* — Dîner d'hommes! (*Il appelle très fort :*) Louise!... Louise!... (*Louise entre.*) Vous allez nous faire un dîner!... Vous savez ce qu'aime M. Fortier... Je vous donne une heure... Il faut que ce soit bon!

LOUISE. — Oui, monsieur.

JACQUES. — Très bon. J'y tiens! Ce que vous voudrez, mais

très soigné. M. Fortier a faim ce soir!... Et puis... (*A Fortier* :) Ah! Mon ami, tu vas goûter un vin!... Louise, il y a dans l'office, dans un placard en haut, une petite caisse de bois, qui contient deux bouteilles... (*A Fortier* :) C'est un cadeau d'un grand négociant de Bordeaux... deux bouteilles d'empereur, deux joyaux!... Tu vas me goûter ça, mon cher! (*A Louise* :) Vous les prendrez avec beaucoup de soins, sans les remuer!... Du reste, attendez-moi. J'y vais! (*A Fortier* :) Toi, ne bouge pas!

SCÈNE IV

FORTIER, LOUISE

LOUISE, *bouleversée.* — Monsieur Fortier! Monsieur Fortier! Comme est Monsieur!

FORTIER. — Chut! Attention!

LOUISE. — Madame n'est pas partie pour toujours?

FORTIER. — Mais si, Louise!

LOUISE. — On ne verra plus Madame ici!... Oh! Monsieur Fortier, c'est affreux... (*Elle fond en larmes.*) Madame était dans un état!... Elle est partie avec Léa... Elle répétait tout le temps : « Louise! Soignez bien Monsieur... »

FORTIER. — Oui. Veillez-le. Moi-même, je viendrai très souvent...

LOUISE. — Oh, oui! Que monsieur Fortier vienne souvent! Tous les jours!... Toutes les fois que monsieur Fortier pourra! Monsieur aime tant monsieur Fortier... Voilà Monsieur! (*Louise se sauve. Entre Jacques.*)

SCÈNE V

JACQUES, FORTIER

JACQUES, *rayonnant, très exalté, radieux, on dirait.* — Ah! Mon cher, il vient de m'arriver une chose extraordinaire, une chose!...

FORTIER. — Qu'est-ce qu'il y a?

JACQUES. — Mes deux bouteilles!... Elles m'ont échappé!... Je ne sais pas!... Je les ai mal prises... Elles ont glissé de leurs paillons... Elles sont tombées!... Ah! mon ami! C'est

comme ça qu'il faut goûter le vin!... Si tu savais, ce parfum!... Mais c'est toutes les prairies, tous les jardins!... C'est toute la France!... C'est... C'est...

FORTIER, *inquiet devant cette exaltation excessive, le calmant.* — Allons!... Allons!...

JACQUES, *s'écroulant brusquement en sanglotant sur l'épaule de son ami.* — Fortier!... Fortier!... Je ne peux pas!... Ce n'est pas seulement la femme qui s'en va, tu comprends... C'est tout mon univers qui s'écroule!... Je ne peux pas!... Je ne pourrai pas!...

FORTIER, *le tenant embrassé.* — Mais si!... Mais si!... J'ai eu peur un moment que tu ne sois pas assez fort!... Mais tu vas l'être!... Mais tu l'es!... Tu vas pouvoir!...

JACQUES, *se redressant, la voix hoquetante encore de sanglots, mais avec à présent une lumière dans les yeux.* — Tu crois que je vais pouvoir?... Tu crois?...

Le rideau tombe.

PAUL GÉRALDY

(*La fin dans le prochain numéro.*)

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RÉCEPTION DE M. PIERRE BENOIT

Il n'y avait qu'à voir la foule qui se pressait aux portes de l'Académie : il s'agissait bien d'une grande renommée. Edmond Rostand n'avait pas connu un plus vif empressement, ni Robert de Flers un plus parisien, ni le maréchal Foch. C'est que M. Pierre Benoit est, à quarante-six ans, célèbre dans les deux mondes et que la célébrité, aujourd'hui, comporte plus d'attraits encore qu'elle n'en avait jadis. On accepte tout ce qui vient d'elle avec intérêt, on la regarde avec indulgence. On affirme volontiers qu'elle entraîne des inimitiés, qu'elle crée des opposants, nous lui apercevons plutôt des avantages de séduction. Ayant à choisir entre les écrivains d'une génération qui n'avait pas encore été appelée à cet honneur, l'Académie n'a pas balancé : elle a choisi le plus célèbre. On ne saurait affirmer, après cette décision, qu'une renommée trop publique nuit à la distinction d'un talent.

Il faut écrire aussi que le talent et la personne de M. Pierre Benoit inspirent une curiosité sympathique. Il y a, chez M. Benoit, un parfum de héros romantique. Il est parti de sa province, comme un cadet de fortune et il a conquis Paris en quinze ans ; il fut fonctionnaire, comme tout jeune provincial qui se destine aux lettres, quand il n'est pas Rimbaud; il écrivit des vers où il y avait beaucoup de vertu classique et d'application sensible; il a composé un roman d'aventures et ce roman fut le début de sa gloire. L'aventure, au lendemain de la guerre, était un délicieux refuge pour l'imagination.

Nous pensons qu'on a aimé alors les romans d'aventures comme on a aimé le cinéma, et la danse : pour oublier. Ceux de M. Pierre Benoit apportaient un oubli sans bassesse. On sentait une culture de l'ironie, parfois des marques de vrai psychologue derrière ces inventions où le réel se mêlait à l'imaginaire. Et par-dessus tout : le don de conter. Une fois parmi d'autres ce don s'allia aux meilleures qualités : *Mademoiselle de la Ferté* signala cette réussite tout à fait louable.

Avec cela, la personnalité de M. Pierre Benoit offrait des traits savoureux. On pouvait contester son sérieux. Une certaine gaminerie, un goût de mystification, quelque chose de mobile et d'insaisissable ajoutaient des traits à sa renommée, nous dirons presque à sa légende. Il animait le cœur des continents lointains lorsqu'il ne les connaissait pas : le jour qu'il les connut, il décrivit poétiquement l'Allemagne où il n'avait pas pénétré. Ce jeu de « cache-cache » littéraire, cette mobilité aventureuse, ajoutaient au romanesque de l'œuvre et du personnage. Sa renommée y prenait quelque chose de familier et de sympathique. Qu'à travers beaucoup d'embûches, tous obstacles passés, il ait remporté le tournoi académique à une voix, cela n'étonna point, et divertit son public. Pierre Benoit a imaginé une fois, non sans quelque audace, — une audace qui nous empêche d'y assimiler l'Académie — la raison qui avait permis à la République française de s'établir par une voix. Il a partagé avec un régime, qu'il raille volontiers, cette bonne chance dans le succès. Espérons que pour s'être produite de justesse, cette bonne chance, comme pour la République, sera durable.

Nous le souhaitons, on le sent bien, avec la sympathie de l'amitié. Il y a des liens, entre écrivains d'une même génération qui sont faits de souvenirs communs, de rencontres, d'heureuses découvertes. On les porte volontiers et sans les trouver lourds. Doivent-ils pourtant nous interdire de nous parler les uns aux autres sur le ton de la vérité? Faut-il cacher à M. Pierre Benoit que son discours nous a bien un peu déçu? Nous attendions un jeune romanesque apportant sa flamme alerte et libre à l'Académie, réchauffant cette enceinte de son imagination voyageuse; et nous avons entendu un doctrinaire. Eh oui, M. Pierre Benoit, choisissant entre deux

mémoires qu'il avait à célébrer, entre Ernest Lavisse et Georges de Porto-Riche, entre l'éducation et l'amour, a choisi l'éducation pour lui faire la leçon. Tout d'abord, son éloge était parti de la bonne manière, avec quelques tableaux de jeunesse, quelques anecdoctes personnelles et l'apparition d'Ernest Lavisse, comme un héros de M. Pierre Benoit lui-même, sur le porche du ministère de l'Instruction Publique, où l'auteur de *l'Atlantide* était employé : « Au fond de la cour du vieil hôtel de la rue de Grenelle, il y a deux perrons qui donnent accès au cabinet du ministre et à ses appartements particuliers. Ce fut sur celui de droite, par une morne journée de novembre, que m'apparut pour la première fois Ernest Lavisse. Il sortait de l'une de ces séances du conseil supérieur de l'instruction publique dont lui et le mathématicien Darboux avaient coutume de se partager la présidence. Au-dessus du directeur de l'École normale, la verrière qui abritait le perron prenait des allures de dais. La pluie tombait à torrents. Prisonnier d'un groupe de professeurs et de hauts fonctionnaires, Lavisse leur répondait de temps à autre d'un mot bref, avec un sourire lointain. Je m'approchai tant que je pus. C'était donc lui, l'homme qui, depuis que j'avais l'âge de tenir un livre, s'était dressé à chacun des carrefours de mes études. Il était de lui, ce mince manuel à couverture bleue, où ma mère m'avait appris à épeler les noms de Charlemagne, de Jeanne d'Arc, de Bonaparte; de lui, la grande histoire générale, orgueil de la bibliothèque des professeurs de notre lycée, qui consentaient parfois à en prêter un volume, comme une merveilleuse récompense, aux meilleurs élèves de leurs classes; de lui, enfin, ces travaux sur les monarchies prussienne et française, hors de la connaissance desquels, à la licence comme au doctorat, à l'agrégation comme au diplôme d'études, nous savions qu'il ne pouvait y avoir de salut. »

Le portrait était bien venu dans cet élan de conteur qui fait que lorsque nous avons pris un roman de M. Pierre Benoit, nous ne le lâchons plus qu'il nous ait tout dit. La suite allait changer de mouvement, de ton, et sous l'éloge on allait bientôt sentir pointer les reproches et une certaine ardeur partisane. M. Pierre Benoit en saisit l'occasion au seuil même du pays où Ernest Lavisse est né. Il raconta que dans un village voisin du Nouvion

à Erloy, un cousin d'Ernest Lavisse possédait une maison qui portait gravé au-dessus de sa porte « *Faict en l'année de paix* 1660, *vive le Roy!* » Et M. Pierre Benoit d'ajouter : « Le roi, messieurs, à qui est rendu ce bel et pacifique hommage, on peut dire qu'il l'a mérité, puisque pendant les cent trente années qui ont suivi, les cent trente années, où ses sujets lui ont laissé ferme en mains son sceptre, Erloy, pas une seule fois, n'a entendu résonner le trot des cavaliers baltes... » Certes, il n'est pas dans notre intention de disputer ici sur un hommage que M. Pierre Benoit a rendu à la royauté. Il a parlé un jour, si nous avons bonne mémoire, de régimes passés et justement abolis. Nous n'allons même point jusque-là. Les régimes valent ce qu'ils valent : nous savons bien qu'il n'en est pas de parfait, et que la Royauté a connu bien des heures pacifiques et glorieuses. Pour celles dont il s'agit ici, M. Pierre Benoit en tire cette fois des vertus de bonheur qu'elles n'ont peut-être pas. L'inscription à laquelle il se réfère et qu'Ernest Lavisse a reproduite dans ses *Souvenirs* est celle-ci : « *Jésus-Maria. Faicte en l'année de la paix,* 1660. *Vive le Roy* ». De *la* paix, c'est-à-dire l'année où l'on avait signé la paix, après une guerre qui avait duré vingt-cinq ans, et qui avait désolé la région, après quinze ans de Fronde, de rébellions, d'émeutes dans Paris, d'occupation étrangère, de combats dans les Dunes et en Artois... L'ancêtre se félicitait que ces misères fussent finies, voilà tout. Et d'ailleurs qu'est-ce que tout cela prouve? Quand un prince faisait une guerre et qu'il la gagnait, il y en avait un autre qui la perdait et dont ses sujets n'avaient pas lieu d'être contents. Le mérite personnel est finalement l'arbitre du sort et des régimes.

Mais M. Pierre Benoit n'avançait ceci que pour faire reproche à Ernest Lavisse de n'avoir pas eu une force de caractère à la mesure de son patriotisme, en insistant sur les faveurs qu'il avait obtenues de la République. C'est un grave reproche et, par ma foi, assez injuste. Nous ne l'écrivons pas par devoir posthume envers un maître qui fut longtemps à la tête de cette *Revue de Paris* où il accueillit et honora, sans parti pris, le talent d'où qu'il vînt. Mais Ernest Lavisse ne troquait pas son indépendance contre des grades; et nous savons bien par ailleurs que le régime est aussi généreux de ses faveurs envers

ceux qui le décrient pas qu'envers ceux qui le louent. La grande réussite, en France, n'a pas de camp. Un ministre, le jour de la réception de M. Pierre Benoit, le prouvait assez bien par sa présence amicale à l'Académie. On ne peut donc justement permettre de dire que le maître de l'université d'alors ait laissé par faiblesse « plonger l'École normale dans un discrédit dont nous continuons à nous demander si elle se relèvera un jour... » L'École normale manque-t-elle donc à ce point à sa tâche? Si Ernest Lavisse pouvait s'enorgueillir d'avoir eu pour élève entre beaucoup d'autres un Raymond Poincaré, l'École normale a-t-elle cessé de former des élèves et des maîtres qui l'honorent? Il nous suffirait de nous tourner vers les camarades de lettres de M. Pierre Benoit, de M. Jean Giraudoux à M. Jules Romains, pour considérer que le « discrédit » de cette école n'interdit pas encore de belles renommées.

La vérité est qu'Ernest Lavisse s'accordait une part d'idéologie sans méconnaître ce que son idéal exigeait de patience, de difficultés pratiques. Il a dit un mot tout à fait honorable le jour de son installation comme directeur à l'École normale. Il a dit : « Il est plus difficile d'élever des générations pour la liberté que pour l'obéissance... » Qu'il y ait eu dans ce mot-là, une part d'illusion, eu égard à la nature humaine, c'est possible; mais il ne peut tromper sur le caractère de celui qui le prononçait et sur ces aspirations libérales qui ne cesseront jamais de rassembler quelques hommes de bonne volonté.

Mais c'est assez. Et comme nous voilà loin de *l'Atlantide*, de *la Chaussée des géants*, d'*Erromango* et des œuvres de M. Pierre Benoit! Il faut croire qu'il échappa à sa manière dans son discours. Porto-Riche l'eût peut-être mieux inspiré s'il avait choisi de lui consacrer la partie la plus vaste de son éloge. Après ce long procès des institutions contemporaines, après ce tableau amer de nos illusions d'avant la guerre, au terme duquel on eut souhaité entendre le mot de victoire, puisque c'est celui qui y est inscrit, M. Pierre Benoit n'avait plus guère de temps, sans manquer aux traditions académiques, pour évoquer l'auteur dramatique qui lui avait imprudemment laissé la charge de louer deux prédécesseurs au lieu d'un. Il le fit d'ailleurs sans réserve, quoique promptement. Et son

jugement sur *Amoureuse*, dans son raccourci, est un parfait hommage :

« ... Ce fut sur ces entrefaites que parut *Amoureuse*, cette pièce si riche, selon le mot de Jules Lemaître, « en vérités humaines », ce drame dont les héros ne consentent plus à consulter d'autre guide que leur cœur. On voit sur leurs joues des larmes amères et chaudes, des larmes qu'on avait désappris de voir couler. L'obsession charnelle fait trembler les mains suppliantes. Les voix s'étranglent dans les gorges plutôt que de s'enfler artificiellement en périodes déclamatoires. Il n'en faut pas plus pour qu'on traite de révolutionnaire celui qui est en train d'ajouter un maillon à la chaîne insigne de Racine, de Marivaux et de Musset.

Les jeunes gens ne goûtent guère la simplicité. Ils pensent, comme il est dit dans la préface de *Bérénice*, qu'elle est « une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien ». Lisant *Amoureuse* et *le Passé*, pour la première fois, il y a une vingtaine d'années, je n'ai pas manqué de tomber dans l'erreur commune. Je n'ai pas senti la leçon qui se dégage de cet art dépouillé de toute vaine péripétie. Il m'a fallu arriver à la maturité pour comprendre comment, à notre époque, Porto-Riche n'a fait que continuer sous ce rapport la lignée des maîtres des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles dont je viens de citer les noms... »

La péroraison fut moins conciliante, en ce qui touche certains auteurs dramatiques, car M. Pierre Benoit se donna la malin plaisir de les accabler par la voix de celui qu'il célébrait. « En vérité, ces industriels n'ont pas perdu leur temps. Ils ont déshonoré, presque détruit notre art dramatique... L'argent, le pouvoir, la servitude des journaux, les jolies femmes difficiles, la légion d'honneur, les protections ministérielles, la mort des muses ne leur suffisent plus. Ils veulent aussi de la gloire et ils en ramasseront. Qui sait? Peut-être un jour verrons-nous l'un de ces mercantis frapper à la porte de l'Académie?... »

Ainsi, ce discours applaudi s'achevait presque par une excommunication. Mais soyons rassurés. Benjamin de l'Académie française, formé à l'indulgence par la réussite, à l'initiative par le goût de l'aventure, au choix par la culture,

M. Pierre Benoit a de longues années devant lui pour tendre la main au talent. Il n'y manquera pas.

Le ton prit immédiatement quelque chose de plus altier et de plus nonchalant à la fois, dès que M. Henri de Régnier commença de lire sa réponse. Il avait ajusté son monocle, qui n'est pas un vain ornement, et le visage penché sur la brochure, la tête auréolée des lumières, qui baignent à présent comme une chapelle le bureau de l'Académie, l'illustre auteur de *la Pécheresse* s'embarqua avec M. Pierre Benoit pour les pays de poésie et pour les terres lointaines. Le poète de *la Sandale ailée* se devait de rendre hommage au débutant qui plaçait ses reliques de l'antiquité, et les fruits de son inspiration classique dans le recueil de *Diadumène*. Il le fit avec une charmante confraternité en indiquant une complicité qu'il partageait avec Pierre Benoit : « Certes, la poésie doit s'imposer, à certains moments, certaines contraintes pour tempérer les dérèglements du lyrisme et les abus de la rhétorique, de l'éloquence et de la sentimentalité. Il est bon qu'elle fasse sur ses richesses certaines économies nécessaires; mais il ne faudrait pas, la privant de son luxe superflu, la réduire à une tenue par trop ascétique. Même durant ses périodes d'épuration, respectons les états de plénitude et de surabondance qu'elle a atteints, et c'est un de ces états qu'elle a connu lorsque Victor Hugo la gorgeait des splendeurs de son verbe souverain. Vous ne m'en voudrez pas de prononcer ce nom magique, car je sais que vous êtes resté fidèle à vos admirations juvéniles. Si elles vont toujours au grand Racine, elles n'ont pas quitté l'énorme Hugo. Non seulement vous l'avez lu, mais votre mémoire a retenu de ses vers par milliers. Vous êtes un hugolâtre, monsieur. Moi aussi. *Jungamus dextras.* »

La suite du discours, pleine de mesure, de « gentillesse » aussi — nulle pointe n'en traversant le ton uni et bienveillant — nous permit de retrouver dans un éloge académique, nos préférences. Ce que M. Henri de Régnier loue particulièrement parmi les ouvrages de M. Pierre Benoit, ce sont bien ceux que nous avons appréciés et qui sont dignes de l'être, ceux, croyons-le, que l'avenir retiendra. On pourrait écrire de M. Pierre Benoit, ce qu'on a écrit de Dumas père : « Il a distrait sans avilir. » C'est un grand compliment. Ceux que lui a adressés

M. Henri de Régnier, du bureau de l'Académie, n'étaient pas moins précieux et on y applaudit chaleureusement.

Le discours s'acheva par quelques jugements et des souvenirs sur Georges de Porto-Riche. On entendit alors ce fin, ce vivant portrait d'un homme :

« Sa susceptibilité un peu ombrageuse lui faisait sentir le moindre manquement à son égard et il était trop spirituel pour se priver du plaisir d'y répondre par quelque riposte mordante et cruelle. Cette susceptibilité pointilleuse fut peut-être une des causes qui limitèrent sa production. J'y verrais plutôt l'effet de ses scrupules à ne livrer rien au public qui n'eût atteint sa perfection, à quoi s'ajoutait une certaine paresse. Il y avait en lui du dilettante et du curieux qui aimait la vie et se laissait volontiers distraire par l'amusement d'une rencontre, l'attrait d'une conversation, l'occasion d'un service à rendre ou d'un conseil à donner, par le sourire d'un joli visage ou la confidence d'un cœur en peine. »

Ainsi, par la grâce d'une pensée poétique et d'une mémoire confraternelle entra enfin à l'Académie française Georges de Porto-Riche, qui, après avoir tant désiré d'y pénétrer, y étant élu, ne s'y était jamais assis.

GÉRARD BAUËR

L'IDIOT DE LA FAMILLE[1]

Il dansait infiniment mieux que Caryl, et avec lui, danser n'était pas un plaisir grave. Mais jusqu'alors, elle ne s'était jamais doutée du plaisir que c'était. C'était un tel bonheur que sa résistance et sa longue torture en étaient finies. Peu à peu, dans son corps abandonné, se glissa un sentiment de joie délirante, si fort qu'elle craignit de ne pouvoir le supporter et de s'évanouir.

Quand la musique cessa, il s'arrêta un instant, laissant son bras autour de la taille de Fenella, prêt à recommencer. A mi-voix il dit :

— Aimez-vous danser avec moi?

— C'est divin, — répondit-elle simplement.

Il rit de la naïveté de ces paroles et dit :

— C'est divin pour moi aussi, continuons.

Ils continuèrent et longtemps. Elle ne savait pas combien de temps. Elle ne se dit plus que c'était mal, car elle avait oublié le sens de ce mot.

Ils se retrouvèrent immobiles devant une porte. Il lui demandait si elle avait un manteau et s'il fallait aller le chercher. Il prit son petit sac à main doré, et l'ouvrit pour y chercher un ticket.

— Je vais vous chercher votre manteau? — dit-il. — Restez ici. Voulez-vous m'attendre ici?

— Est-ce que nous partons?

— Oui. Voulez-vous m'attendre ici?

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 octobre, 1er, 15 novembre et 1er décembre.

Il disparut, et elle s'assit sur une marche, en pensant :

— Bientôt, je serai tout à fait seule avec lui.

Cette pensée l'emporta à la dérive. Elle n'avait jamais encore été tout à fait seule avec lui. Quelque chose allait arriver; elle ne se demandait pas ce qu'était cette chose, mais elle la désirait.

Quand il reparut avec le manteau, elle sortit avec lui en souriant. Il héla un taxi et dit au chauffeur de les conduire où il voudrait, car il ne savait pas encore lui-même où il voulait aller. Il n'avait pas d'argent. En sortant, il avait vu Heinrich et laissé un message pour Caryl, dans lequel il disait que Fenella était rentrée à la maison.

Mais il n'avait pas l'intention de la ramener chez elle. Il était impatient et nerveux même dans les transports de joie qu'il éprouvait à la sentir tout à fait à lui, car la nuit serait si courte et demain il partait pour Paris. Il sentit que cela le tuerait s'il partait insatisfait. Il devint si audacieux qu'elle prit peur.

— Non... non, — murmura-t-elle en s'écartant de lui.

— Mais que faire, Fenella? Je pars demain. Nous n'avons que cette nuit. Comment puis-je partir?

— Je sais. Où allons-nous?

— Je... Je lui ai dit de nous conduire où il voudrait pendant quelque temps.

— Il fait froid ici, — dit-elle en frissonnant. — Nous ne pouvons rouler sans fin au hasard. Nous avons été stupides de quitter la danse. Nous étions si heureux.

— Nous pourrions l'être davantage.

— Vous voulez dire...

Mais elle savait ce qu'il voulait dire, et quelle serait la fin de tout ceci. Elle comprenait à présent ce qui lui était arrivé à Steineck, et comment, dans tous ses gestes, elle s'était abandonnée à lui il y avait longtemps. Elle savait qu'il était sûr d'elle bien qu'elle n'eût rien dit.

— C'est pour cela que je vous ai emmenée, — dit-il enfin.

Elle cria, frappée de panique :

— Oui, mais pas maintenant, pas encore...

— Nous n'avons que cette nuit.

Pourtant elle avait encore à moitié peur, et il ne la pressa

pas. Au lieu de cela, il lui demanda si ses parents l'attendraient à Hyde Park Gardens. Quand elle lui eut dit qu'ils étaient couchés, mais qu'elle avait un passe pour rentrer, il proposa de se rendre chez elle, et il en donna l'ordre au chauffeur. C'était une bonne idée. La légère alarme s'évanouit devant la perspective de rentrer chez elle. Mais une parcelle de réalité perdue s'était incorporée à son rêve, un premier avertissement de cet instant mélancolique où l'âme retourne à sa demeure déserte et froide. Et elle se remit à penser à Caryl.

— Demain, il faudra que je lui dise, — fit-elle.

— Lui dire... quoi?

— Que je ne puis l'épouser. C'est impossible, n'est-ce pas à présent que... à présent que vous...

Elle eût voulu qu'il achevât pour elle, car aucun mot d'amour n'avait encore été échangé entre eux. Au lieu de cela, il dit :

— Nous sommes arrivés, avez-vous de l'argent?

Elle lui donna dix shillings et tandis qu'il payait, elle entra dans le hall. Toutes les lumières étaient éteintes et une odeur penchante et poussiéreuse d'après minuit, enveloppait la maison. Elle n'avait pas le sentiment de rentrer chez elle, ni celui que son père et sa mère étaient endormis en haut dans leurs chambres. Elle entendit le taxi qui filait, le petit claquement que fit le drapeau rabattu par le chauffeur, et un bonsoir lancé à pleine voix. L'ombre de Sébastien apparut dans la porte. Il fredonnait à mi-voix.

— *Mi fa pieta Masetto.*

La porte se referma avec un bruit léger et assourdi, et Fenella s'enfuit devant lui dans l'escalier obscur. Il la suivit, regardant autour de lui d'un air un peu moqueur, car depuis que Gemma s'était laissée prendre dans le Palezzo Neroni, il avait considéré les Mac Clean comme un clan hostile, comme des gens riches et stupides qu'il fallait dépouiller et tromper; Fenella leur appartenait, mais elle était entre ses mains un otage. L'odeur d'une belle maison lui emplissait les narines et il la respirait avec mépris.

Le salon, long et vert, à peine éclairé, était comme un aquarium rempli de trésors étranges et brillants. Il ne s'approcha pas tout de suite de Fenella, mais il rôda çà et là sans cesser de fredonner le duo de Don Giovanni.

— Ne faites pas tant de bruit — supplia Fenella. — On va entendre. Si vous n'êtes venu ici que pour chanter, je vais me coucher.

Il lui lança un regard menaçant, mais elle avait l'air si aimable debout devant la lueur rose du feu, si douce et si tendre, qu'il cessa de fredonner, et s'exclama :

— Mon Dieu, Aurore, comme vous êtes belle.

— Pourquoi m'appelez-vous Aurore?

— Comment pourrai-je partir demain pour Paris?

Il s'approcha de la porte, éteignit la lumière. Il ne resta plus dans la chambre que la lueur du foyer. Fenella protesta, effrayée à l'idée qu'on pouvait venir. Elle alluma une petite lampe près du feu. Il l'éteignit. Elle la ralluma. Il l'éteignit. Puis ils ne s'occupèrent plus de la lampe qu'ils oublièrent.

La bûche, dans l'âtre, achevait de se consumer, et la lueur baissait. Ils étaient comme deux noyés au fond de la mer, qui s'enfoncent de plus en plus profondément dans le néant. Fenella s'entendit appeler d'une voix lointaine et étouffée.

— Il vous faut partir.

— Pas encore.

— Il le faut. Il est tard.

Mais elle parlait dans un rêve.

— Je pars demain pour Paris.

— Je sais. Oh, Sébastien, que voulez-vous...

— Ne vous défendez pas ainsi. Ne voulez-vous pas de moi?

— Oui. Oui. Je voudrais que ce soit non.

— Alors, laissez-moi...

— Non... non...

— Qu'est-ce que cela peut faire, personne ne saura.

— Il ne faut pas. Je ne...

— Vous ne pouvez pas être allée aussi loin, et ne pas...

— Attendez! Attendez jusqu'à...

— Je ne veux pas attendre...

XXII

LA NUIT ET LE JOUR

Caryl ne sonnait jamais à Hyde Park Gardens sans se souvenir du proverbe chinois que son père aimait à citer :

C'est une illusion de croire que le riche vous considère comme son égal.

Car aller chez les Mac Clean après un voyage en métro, c'était quelque chose comme passer dans un monde de dimensions différentes. C'était quitter le péril pour entrer dans la sécurité, le chaos pour l'ordre. Les sens au lieu d'arrêter la volonté devenaient les véhicules du plaisir, stimulés et apaisés par la chaleur tranquille et légère, par les lumières tamisées, et la profusion de surfaces douces et luisantes. Dans l'air flottait une odeur aromatique, comme celle du bois de cèdre. C'est l'odeur qui naît d'elle-même dans les maisons des riches, où les cuisines sont cachées, où la poussière est tenue en respect par d'autres moyens que celui du savon à bon marché et de l'encaustique de mauvaise qualité, où les manteaux de pluie mouillés ne sont jamais abandonnés dans le hall et où la note de blanchissage personnel n'a absolument aucune importance. D'abord Caryl avait cru que c'était l'odeur des Mac Clean, mais, depuis, il s'était trouvé chez des amis de Fenella, et à présent, il se disait à lui-même que cette odeur était celle des gens qui ont dix mille livres de rente par an. Mais il devait pourtant y avoir autre chose, car il n'avait jamais remarqué cette odeur dans aucune des maisons qui appartenaient à Jacob Birnbaum, lequel avait plus de dix mille livres de revenu annuel et brûlait de l'encens dans son hall. D'autre part, Jacob, bien que riche, considérait Sanger comme son égal et c'était peut-être la raison pour laquelle sa maison sentait l'oignon.

Il fallut exactement une seconde à Caryl pour penser tout ceci, tandis qu'il donnait son manteau au domestique. Il n'avait jamais pris une conscience aussi vive du gouffre qui séparait ses deux vies, celle qu'il passait chez Kraut ou dans Camberweel, parmi les clameurs, le travail, les courants d'air et les mauvaises odeurs, et les soirées à Hyde Park Gardens, où la clé de voûte de toute existence était le confort matériel. Bien que conscient de cette vive différence, il pouvait passer d'une vie à l'autre, sans grand changement de température mentale. Il avait compris et accepté que le riche ne pouvait pas le regarder comme son égal, mais, comme il jugeait que le riche avait parfaitement raison de penser ainsi, il se trouvait, dans une certaine mesure, tout à fait à l'aise.

Mais ce jour, même après que la porte eut été doucement fermée derrière lui, même quand l'odeur de cèdre frappa ses narines, il lui sembla encore qu'il était perdu dans le brouillard froid et humide. Une chaleur agréable enveloppait son corps, mais ne touchait pas son cœur.

Tous les autres invités étaient arrivés, et un instant ils cessèrent de parler pour le regarder, comprenant qu'il était le fâcheux fiancé de Fenella. S'il avait jamais compris les premiers principes du succès personnel il eût toujours conservé cet air pâle et un peu fier : c'était cet air qui faisait que les étrangers regardaient toujours deux fois Sébastien, le seul air convenable pour un outsider. Lady Mac Clean qui n'avait jamais vu Caryl ainsi, le reconnut à peine. Fenella avait pensé à lui toute la journée, éprouvant, mais d'une manière qui n'était pas tout à fait consciente, le mépris qu'éprouve une femme pour un homme qu'elle a trompé, et prête à se montrer dure pour toute souffrance qui n'était pas la sienne. Mais quand il entra dans le salon, ce fut pour elle comme si le rideau s'était levé sur un drame qu'elle n'avait pas prévu. Les actions inattendues qu'il avait accomplies depuis qu'elle le connaissait lui revinrent en mémoire. Le Caryl qu'elle voulait renvoyer était celui qui n'aurait jamais perdu son emploi au cinéma du Lido, qui n'aurait jamais flanqué le marquis par terre. Elle l'avait d'abord connu comme un révolté, et ce soir, il avait l'air d'un révolté. Si ses pensées ressemblaient à son visage, il serait difficile de le traiter comme elle le préméditait. Elle se sentit à la fois effrayée et réconfortée. Car même la peur valait mieux que ce dégoût d'elle-même et de tout, dont elle avait souffert tout le jour. C'était une puissance joyeuse et active qu'elle croyait avoir perdue, et qui l'aiderait peut-être à diriger sa vie.

Elle lui demanda au cours du dîner, comment les choses allaient chez Kraut. Car elle comprenait que, au lieu de flotter dans un rêve amoureux de patience, il pouvait être absorbé par des choses dont elle ne savait rien. Il était très possible qu'il l'eût oubliée pendant des heures entières.

— Quand ils commenceront à jouer au bridge, nous irons dans mon salon.

— Bien.

Elle espérait qu'il n'insisterait pas pour parler le premier. Cela ne ferait que rendre les choses bien plus difficiles.

Après dîner, quand les femmes gagnèrent l'étage supérieur, Lady Mac Clean se mit à vanter les Sanger, et raconta plusieurs histoires, de l'air de quelqu'un qui est intime avec la famille. L'obstination déconcertante de Caryl, son emploi solide et peu distingué chez Kraut furent oubliés; par contre elle parla beaucoup des habitudes du reste de la famille.

— Et ils sont tous si gentils, — insista Lady Mac Clean, — Caryl a un frère plus jeune... nous l'avons vu à un concert. Fenella! Quel est le nom du frère de Caryl.

— Sébastien, — dit Fenella, et elle s'évanouit.

L'eau dont on lui baigna le visage la ranima. Elle était étendue sur le sofa près du feu.

— Idiot, — murmura Fenella pour elle-même, — c'est tout à fait idiot.

Elle essaya de s'asseoir, mais on l'obligea de rester étendue. Même tout à fait revenue à elle-même, il lui fut impossible de mettre fin à la scène. On lui versa encore un peu de brandy sur le menton, encore un peu d'eau sur les cheveux, et derrière elle on entassa de nouveaux coussins. Des regards curieux la fixaient, et des voix aimables la priaient de ne pas parler. Aussi ferma-t-elle les yeux, et resta-t-elle tranquille, s'efforçant de rassembler ses pensées.

Il y avait quelque chose qu'elle devait faire ce soir... il fallait dire à Caryl... dire... Le mot tintait dans son esprit comme une cloche effrayante. Il fallait qu'elle lui parlât de Sébastien... Du moins, elle ne lui dirait pas tout. Personne au monde ne saurait jamais tout. Mais il fallait lui dire qu'elle ne pouvait pas l'épouser.

Si seulement, elle avait pu s'évanouir encore une fois, si seulement elle avait pu l'appeler, lui dire ce qu'il fallait, et retomber dans l'obscurité pitoyable! Cela se produirait peut-être. S'il suffisait de prononcer le nom de Sébastien pour s'évanouir, dire le reste pouvait bien la tuer.

Elle se leva, un peu tremblante, et se laissa conduire jusque sur l'escalier, d'où, regardant par-dessus la rampe, elle vit Caryl qui flânait dans le hall.

— Caryl! Montez, j'ai besoin de vous.

En un instant, il fut près d'elle, portant, entraînant son corps fatigué pendant les deux étages qui conduisaient chez elle. C'était un soulagement que de sentir l'appui de son bras, après avoir été tirée et poussée par les femmes. Quand ils atteignirent la porte du salon, elle dit :

— Ici. N'allumez pas la lumière, Caryl, — dit-elle quand ils furent seuls. — Je préfère la flamme du foyer.

— Mais je veux vous voir, — protesta Caryl. — Je veux voir quel air vous avez et si vous êtes mieux.

Il vint s'agenouiller près d'elle et posa sa tête sur sa poitrine. Elle sentit qu'il tremblait.

— Caryl, Caryl! Qu'est-ce que c'est?

— J'ai eu tellement peur, — soupira-t-il. — Je vous ai vue sur le plancher, et je... j'ai cru que vous étiez morte. J'ai tellement peur que vous mouriez.

Au grand ennui de l'un et de l'autre, il se mit à sangloter. Bien qu'il luttât désespérément pour reprendre possession de lui, des gémissements pénibles le faisaient trembler, et elle sentit des larmes qui tombaient sur sa main. Déconcertée, inquiète, elle essaya de le réconforter, écoutant ses paroles incohérentes. Tout souci d'elle-même ou de ce qu'elle avait à lui dire disparut de son esprit tandis qu'elle l'écoutait, car il n'avait jamais encore parlé ainsi. Il ne cessait de lui dire qu'il n'avait jamais été heureux, de sa vie il n'avait su ce que c'était que le bonheur; maintenant, qu'il le possédait il ne pouvait le supporter. Elle mourrait et lui serait enlevée. Il avait toujours su que son bonheur était une erreur. On aurait dû le tuer, tellement il était bête. Mais elle ne pouvait pas savoir ce que c'était pour un homme que de vivre seul.

Fenella l'écoutait et le calmait, avec le sentiment qu'elle avait déjà tout entendu autrefois, non dans cette vie, mais dans une autre existence dont sa mémoire avait gardé le souvenir. Ce moment, elle le reconnaissait. C'était quelque chose à quoi elle aurait dû presque s'attendre. On aimait, on se donnait, et ensuite, lui, l'autre donnait ceci sachant à peine ce qu'il donnait. Vaincu, il s'était donné lui-même. Il avait tout dit. Et elle, dont la vie était secrète et qui ne parlerait jamais, avait découvert en l'écoutant une source de force et

de sagesse. Le cercle était fermé de tout ce qu'elle devait connaître. Elle le laissa partir sans dire un mot.

Mais le lendemain, elle voulait non seulement bien agir, mais aussi, si cela était possible, se persuader qu'elle avait toujours bien agi. Le souvenir de Sébastien, l'horreur de sa défaite diminuaient avec le temps. S'il consentait à la rassurer un peu, elle verrait bientôt qu'il y avait une sanction morale derrière tout ceci, comme derrière tous ses autres actes.

Deux jours plus tard, incapable de se passer de ce secours, elle écrivit à Sébastien à l'adresse que Toni lui avait donnée à Paris, et le supplia de dire à Caryl tout ce qui était arrivé, car elle avait décidé que Caryl devait tout savoir.

Elle s'était résolue à penser que dans tout ce qu'elle avait fait, il n'y avait rien dont elle pût jamais avoir honte, malgré le tragique de toute cette affaire. Avec le secours de Sébastien, elle pourrait une fois encore regarder en face la tragédie et en jouir.

XXIII

LE RETOUR

Le boat-train arriva en retard. Aucun des voyageurs ne ressemblait à Sébastien. Caryl suivit plusieurs étrangers de haute taille, dans l'espoir qu'il avait été trompé par la mauvaise lumière qui éclairait à peine la voûte de Victoria Station. Il ne regardait pas les gens qui avaient l'air cossu, si bien que Sébastien méconnaissable dans ses habits neufs et coûteux aurait fort bien pu le manquer. Mais comme Caryl allait abandonner sa recherche, il se sentit amicalement pincé par derrière, et la voix de Sébastien murmura des paroles de salut fraternel.

— Un match...

Caryl sursauta, bouche bée devant les habits neufs et la valise de cuir de Sébastien. Et toutes les questions assommantes que Gemma avait prédites se mirent à couler de ses lèvres.

— Comment est-ce que ça s'est passé? Avez-vous conduit?... Avez-vous des programmes? Qu'a fait Jacob?...

— *Ach! Ach!* — s'exclama tragiquement Sébastien, — *Ach du Lieber Augustin, Alles ist weg!*

— Quoi? (Caryl recula en arrière.) Mais vous avez dit... mais votre télégramme...

Sébastien le rassura. Il avait dans l'ensemble plutôt réussi. Il n'avait arraché les yeux à personne avec son bâton, il n'y avait que la moitié du public qui avait sifflé. Et il n'y avait pas eu de couacs. En fait, un succès complet.

— Et Jacob?

— *Du côté de chez Ike... succès fou.*

— Oh, parlez anglais, je vous en prie. Jacob est content, alors tout va bien.

— Pas du tout... Ike n'a jamais su et ne saura jamais...

— Il fera davantage pour vous, voilà ce que je veux dire à moins que vous l'insultiez encore. Je devine que vous vous êtes bien tenu, cette fois, sans quoi vous ne porteriez pas ces habits. A quoi ressemblait la chorégraphie de Trigorin?

— Oh, misérable, pourrie comme un vieux hareng. Elle aurait été réussie pour illustrer l'un des efforts de mon père non respecté. Très artistique et savant et ainsi de suite. Mais ce n'était pas mon affaire. Savez-vous, Caryl, j'ai la ferme intention de changer de nom. J'aurais dû le faire depuis longtemps.

— Changer... changer... qu'est-ce que vous...

— C'est effrayant d'avoir autour du cou, quinze mauvais opéras qu'on n'a pas écrits. Personne ne peut entendre le nom de Sanger sans penser à quelque chose de très vaste, de très bruyant, et absolument sans formes. Colossal! Cela amène trop d'associations d'idées désagréables.

— Sanger n'a pas écrit quinze opéras, il n'en a écrit que neuf!

— Vraiment, eh bien, s'il n'en avait écrit qu'un, il serait...

Il était très excité, et très content de lui-même, content comme Ihmaelite Sanger ne l'était jamais après un concert. La notoriété était venue trop tard pour Sanger, et il avait toujours éprouvé du mépris pour les applaudissements de la foule. Sébastien au contraire, aimait les gens, surtout quand ils n'avaient pas d'argent et il admirait les artistes qui savent conquérir l'estime d'un grand public.

Il insista pour prendre un taxi, et une fois dans le taxi, il dit royalement.

— Allons dîner, quelque part, je veux vous offrir un dîner qui vous fera sursauter.

Caryl répondit que Gemma était en train de leur préparer à dîner, dans Transley Street, et aussitôt l'exubérance de Sébastien diminua un peu.

Caryl donna des détails, et essaya d'expliquer clairement que cette installation de Transley Street ne devait être que temporaire. La chambre de Gemma était petite pour une seule personne, et il n'y avait pas d'appartements dans la maison. Il faudrait que demain, Sébastien et Gemma aillent loger ailleurs.

— Ne pourrions-nous pas échanger avec vous? — proposa Sébastien. — Vous avez une grande chambre, n'est-ce pas?

Il était incorrigible et Caryl, trop heureux pour lui en vouloir toujours, se mit à rire.

Ils en arrivèrent au sujet délicat de la représentation du mardi. Sébastien donna des détails, mais avec mauvaise grâce et par bribes, car s'il était soulagé d'en avoir fini et radieux, l'effort avait été considérable. Il avait été pris au sérieux. La plupart des articles critiques étaient stupides, œuvres de crétins, particulièrement ceux de la grande presse. La presse à un sou, celle du pauvre, avait été évidemment plus intelligente. Mais tous les articles avaient été longs, et la longueur, ainsi que Caryl le savait, était ce qui comptait le plus...

Un taxi était chose rare dans Transley Street, et Sébastien, en montant sa valise au long du pauvre et étroit escalier, fit hautainement des commentaires sur le quartier. Caryl pouvait sûrement mieux vivre?

— Oui, mais il me faut faire des économies, — répondit Caryl en mettant la clé dans la serrure.

— Pourquoi?

— Pour me marier.

— Oh! Oh! oui, — la voix de Sébastien changea soudain. — Euh... comment va Fenella?

— Elle a un gros rhume. Je ne l'ai pas vue depuis près d'une semaine. Entrez par ici.

Le hall, malgré l'odeur d'oignons, marquait un progrès sur celui de Hatfield Buildings. Gemma, ouvrant tout à coup la porte de la chambre de Caryl en haut des escaliers, se

pencha sur la rampe pour les voir. Elle était trop émue pour parler.

Sébastien leva les yeux, son visage changea, comme si la vue de Gemma l'avait saisi en plein vol et ramené sur la terre comme une pierre. Puis il reprit sa gaieté, et la suivit dans la petite chambre au bout du hall où ils devaient passer la nuit. Fermant la porte, il l'attira vers lui pour la regarder.

— Caryl m'a prié de venir ici, — dit-il, — je suis venu.

Elle approuva d'un signe de tête.

— Rien à manger?

Il y avait un bifteck et du pâté dans le four de Mrs Eccles. Mais ils voulurent manger dans la chambre de Caryl.

C'était la première fois que Sébastien se trouvait dans la chambre de Caryl, et elle était exactement telle qu'il se l'était représentée. Cette tristesse banale et cet ordre méticuleux exprimaient le destin de Caryl. Une paire de gants pour jouer au jeu de paume était accrochée à un clou au-dessus de la cheminée et une rangée de souliers pour lesquels il n'avait pas trouvé d'étagère, était poussée le long du mur, dans un ordre parfait, la pointe tournée vers le lambris. La pièce tout entière, pourtant propre, était emplie d'une légère odeur de mâle. « Une odeur de moine », pensa Sébastien.

Devant la fenêtre une grande table, non encore dressée pour le dîner, et sur laquelle ordinairement, on écrivait.

Sébastien s'approcha et prit les premiers feuillets. Son visage exprima l'étonnement et il prit les autres feuillets d'un air incrédule comme un chercheur de trésor incapable, aurait-on dit, de croire que Caryl ait fait quelque chose d'aussi riche que ce qu'il lisait.

— Caryl est un type extraordinaire, — murmura-t-il en remettant les feuillets en place, — un type tout à fait extraordinaire.

Les procédés intellectuels de Caryl ou de tout homme capable d'écrire ce manuscrit, avaient toujours été un mystère pour lui. Il ne pouvait observer les habitudes et l'entourage d'un homme qu'à la manière dont un naturaliste observe une bête sauvage.

Un nouveau regard sur la chambre lui fit remarquer un ornement échappé à son attention : une photographie, très

luxueusement encadrée de chagrin au-dessus du lit étroit et chaste de Caryl. Il s'approcha : cette photographie était celle qui, inévitablement, se trouve dans la chambre des jeunes hommes qui n'ont pas le moyen de se marier. Cela allait très bien avec les gants pour le jeu de paume, la rangée de souliers et les étagères étroites pour classiques à deux schillings. C'était la déesse virginale de l'endroit, jeune, blonde, sérieuse, doucement inexpressive, avec un long menton anglais. Comme tout bon portrait de studio, celui-ci était un peu flou, et Sébastien dut le regarder de près avant de reconnaître qui il représentait. Quand il eut reconnu le portrait, il se retourna et s'éloigna bien vite.

Il sentit qu'il allait être assailli par des pensées désagréables, qu'il avait tenues en respect durant son séjour à Paris. Aujourd'hui il aurait bien voulu n'avoir pas agi comme il l'avait fait, mais il fallait oublier tout cela, et peut-être n'en sortirait-il aucun mal. Aussi retourna-t-il au manuscrit posé sur la table de toilette, et se mit-il à insérer sur une feuille restée blanche, un petit menuet et un trio, imitant à la perfection l'écriture nette de Caryl. Personne n'aurait pu dire que la page tout entière n'avait pas été écrite par la même main.

— Ça va bien l'étonner, — se dit-il. — Il pensera l'avoir fait en rêve. Si je n'étais pas aussi bon compositeur, je ferais ma fortune en fabriquant de faux chèques.

Comme il achevait, Caryl et Gemma revenaient avec de la bière.

Gemma apportait le bifteck et le Kidney pie, et la fête commença. Un reflet du succès était dans l'air, un faible écho des applaudissements qui, quarante-huit heures plus tôt avaient jeté Sébastien, à travers un abîme de violents efforts, vers la victoire.

Le repas célébrait cette victoire. Ils riaient, parlaient, chantaient, se taquinaient. Sébastien se sentait devenir de plus en plus heureux, car l'effort avait été trop grand de rester si longtemps poli envers Jacob Birnbaum.

— Il n'y a rien d'aussi bon, — annonça-t-il vers la fin du repas — que d'être au sein de sa famille. Caryl! Vous êtes ivre!

Caryl, le visage très rouge, tapait du pied et fouillait dans sa poche.

— Non, je ne suis pas ivre, mais j'ai une idée. — Il sortit la montre en or de Sanger. — Tenez! Prenez-la. Vraiment, c'est vous qui devez l'avoir, c'est le seul objet qui vous reste de lui.

— D'où diable vient-elle? — demanda Sébastien.

— Elle a été longtemps perdue, mais Gemma l'a retrouvée. Il vaut mieux que je vous la donne, le nom de Sanger est gravé sur le boîtier. Je désire que vous la preniez.

— Oh, la ferme, vous êtes ivre, vous êtes gris. Je n'en veux pas. Je ne considérerais pas cela comme un cadeau. Je vous dis que je veux changer de nom.

La gaieté de la soirée cessa brusquement. Ils restèrent tous trois silencieux. Caryl, blessé qu'on eût refusé son cadeau, vint s'asseoir auprès du feu, et Gemma se mit à enlever la vaisselle.

— *Ach du lieber Augustin, Augustin, Augustin!* — fredonna doucement Sébastien en s'approchant de la table de toilette, — *Ach du lieber Augustin, alles it weg.*

— La ferme, — grogna Caryl, — et ne touchez pas à cette musique. Je veux qu'on la laisse telle qu'elle est.

— Ce n'est pas un nouvel opéra?

Caryl, pris de panique à l'idée que sa messe allait tomber sous l'ironie de Sébastien, fit un petit mensonge. Il déclara que c'était de la musique apportée de chez Kraut, ce qui était d'ailleurs vrai de quelques feuilles qui se trouvaient au fond.

— Ça a l'air très mauvais, dit Sébastien en regardant les premières feuilles. A votre place, je ne me donnerais pas la peine de lire cela. Je refuserais cela du premier coup d'œil.

Gemma l'entraîna en bas dans sa chambre, où il se jeta avec satisfaction sur le lit, tandis qu'elle ouvrait sa valise.

— Demain, — dit-il, — nous sortirons, et nous dépenserons ce qui reste de l'argent de Ike. Vous pourrez vous choisir des chapeaux et des toilettes. Avez-vous dépensé ce chèque que je vous ai envoyé?

— Oui. J'ai retiré la montre de Caryl du Mont-de-Piété.

— Pourquoi faire? Il brûle de s'en débarrasser. Mais nous lui achèterons une chaîne pour aller avec la montre.

— Si nous achetons quelque chose, — dit Gemma, — il faut que ce soit des choses qu'on puisse mettre plus tard au Mont-de-Piété.

Elle était fâchée de voir que la valise contenait si peu de choses qu'on pouvait utiliser ainsi, car, sur les habits, comme elle le savait fort bien, on donnait peu d'argent. La valise elle-même valait tout son contenu. Mais ce contenu était neuf et digne qu'on en prît soin. Elle empila ses propres affaires dans le dernier tiroir de la commode et plaça avec précaution celles de Sébastien dans l'espace ainsi gagné. Puis elle se mit à trier les lettres, les notes, les coupures de presse, les cigarettes qui formaient une sorte de litière au fond de la valise.

— Les enfants de Ike, — dit Sébastien, sur le lit, — sont tous exactement comme lui, c'est pitié. Il est bien étrange que Toni continue à en avoir, puisqu'elle sait ce qui doit arriver.

— Voulez-vous garder ces notes?

— Oh non! Pourquoi? Il faut que je vous dise que Ike est résolu à être le père d'un grand musicien. Snob. Je ne sais pas si vous avez jamais vu Toni. L'avez-vous vue?

Gemma ne répondit pas. Elle avait cessé de farfouiller dans les papiers, et, très tranquille, assise sur le plancher, elle lisait une lettre. Sébastien se souleva un peu sur son coude pour lui demander si elle s'était endormie, à quoi elle tourna vers lui une figure pâle et effrayée.

— Sébastien, qu'est-ce que ceci?

— Qu'est-ce que quoi?

Elle agita sous ses yeux le papier qu'elle tenait à la main : c'était la lettre de Fenella reçue à Paris et qu'il avait oubliée. Il avait eu l'intention de la brûler, mais il ne savait pas comment elle s'était trouvée mêlée à ses autres papiers.

— Qu'est-ce que cela signifie? — demanda Gemma.

— Oh! Dieu! Dieu!

Sébastien s'assit sur le lit et se mit à se frotter le devant des jambes.

— Nous y voilà. Qu'est-ce que vous croyez que cela veuille dire?

Gemma lut encore une fois, et brusquement rougit. Il y eut presque un accent de détresse dans sa voix, quand elle lui

demanda pourquoi Fenella écrivait ainsi. C'était comme si elle l'avait suppliée d'inventer un mensonge plausible. Mais il ne put inventer de mensonges. En outre, il valait peut-être mieux lui dire tout, car il était sûr de se trahir tôt ou tard, et la découverte aurait pu se faire dans un moment plus mal choisi, par exemple en présence de Caryl.

— Fenella a écrit cela parce qu'elle est une idiote. Et je n'ai pas pu brûler la lettre, parce que je suis un idiot.

— Je m'en doute assez, merci. J'ai toujours pensé qu'elle était idiote. Mais qu'est-ce que c'est que vous voulez dire à Caryl?

— Devinez?

Elle se leva d'un bond et le gifla. Il reçut le coup avec un léger clignotement des yeux, en se disant que le pire était passé.

— Je sais que c'est une vilaine affaire, dit-il en manière d'excuse.

Une nouvelle appréhension l'envahit. Il se sentit fatigué. Il avait pu se dire depuis un moment déjà que la crise était passée, Gemma n'agissait pas comme si la scène eût été finie en effet. Elle lui jetait à la tête toutes sortes d'injures grossières, à pleine voix; il était même étrange que Caryl n'entendît rien.

— Vous êtes une sale petite bête. Je vois bien jusqu'où vous avez été. Vous avez fait des saletés avec elle. Voilà ce que vous avez fait.

— Ne parlez pas comme une fille des rues. Restez tranquille et écoutez.

— Non. Je n'écouterai pas. La fiancée de Caryl! Vous êtes pire qu'un singe du Zoo. Oh! les hommes!

— Je sais, je sais, je sais... J'ai eu tort. Je n'aurais pas dû faire cela. J'aurais dû m'écarter de la route de Fenella.

— Si encore, il s'était agi d'une autre! N'y avait-il personne d'autre au monde qui vous aurait plu, mais il a fallu...

— Oh! mon Dieu! Vous parlez comme si j'avais fait cela exprès. Est-ce que j'ai demandé, est-ce que j'ai voulu ce qui est arrivé? Je ne savais même pas qu'elle était la fiancée de Caryl. Elle regardait par-dessus le mur à cet hôtel, le Benito, et je me suis dit : « Je deviendrai fou si je n'ai pas cette fille. »

Je ne savais même pas qu'elle était la fiancée de Caryl, comment l'aurais-je su?

— Oh, c'est à ce moment...

— Ce n'était que le commencement, et c'était déjà assez mauvais. Pour dissiper cela, je me suis occupé du marquis. Mais, alors, il a fallu qu'elle vînt nous retrouver à Steineck, et j'ai failli en devenir fou, je vous assure. Car je savais qu'elle en était au même point que moi. Je l'ai rencontrée une fois dans un concert, c'était la première fois que je la revoyais depuis Steineck. Et je savais que si je la revoyais encore une fois, nous serions perdus. Nous étions fous tous les deux...

— Mais quand...

— Une fois seulement, la veille de mon départ pour Paris. Je l'ai rencontrée dans un bal. Nous avons dansé ensemble et je me disais : « C'est divin. Ni l'un ni l'autre ne sera heureux avant que cela soit fait. Caryl ne saura rien. Donc, où est le mal? » Et je me dis qu'elle pensait la même chose. A présent, c'est fini, et je voudrais même que cela n'ait pas eu lieu. Pourtant je ne puis dire que cela n'ait pas été divin, car cela le fut. Mais je ne veux pas la revoir. Elle peut épouser Caryl si ça lui plaît.

— Allez-vous lui dire?

— Non. Pourquoi le ferais-je? Ça lui ferait du mal et c'est tout, vous savez comment il est. Oh... damnée... vous...

Il baissa la tête pour éviter une cuvette que Gemma venait de lui lancer. La cuvette se brisa contre le mur avec bruit.

Il essaya de raisonner avec elle; elle lui ordonna de sortir.

Elle s'était élancée hors de la chambre, et elle courait en haut.

Caryl s'était mis à travailler à sa messe avant de se coucher et il venait de tomber sur le menuet et le trio en apparence écrit de sa main. L'étonnement qui se peignait sur son visage était tel que Sébastien avait pu le désirer, et quand Gemma bondit dans la chambre en racontant la honteuse histoire, Caryl crut d'abord qu'il était devenu fou. Sébastien apparut avant qu'il eût compris le sens des mots de Gemma. Elle ne cessait pas de vouloir lui faire prendre la lettre de Fenella.

Caryl regarda la lettre et vit la chère écriture de Fenella. Elle écrivait toujours « Caryl » d'une manière telle qu'il lui

semblait l'entendre. Il lut quelques lignes, puis il les regarda tous les deux, avec un petit sourire anxieux, effrayant, et il murmura :

— Qu'est-ce que cela veut dire?

Il sembla à Sébastien voir Herr Hugel qui se traînait sur la route. Il se mit à jurer, tandis que Gemma, soudain, effrayée, redevenait silencieuse.

— Fenella et Sébastien... — dit Caryl d'une voix hésitante. — Comment... quoi...

— Venez, — souffla Gemma à Sébastien —. C'est affreux.

Sébastien se retourna vivement et sortit de la chambre. Mais comme il fermait la porte, il entendit du bruit derrière lui, quelque chose comme un rugissement ou un éclat de rire. La porte s'ouvrit d'un coup, il y eut un bruit de souliers, et un coup de pied dans les reins envoya Sébastien dans le hall, au bas des escaliers. Caryl commençait à comprendre.

Des portes s'ouvrirent et les voisins sortirent leurs têtes pour voir ce qui arrivait.

Sébastien, étourdi mais non blessé, était assis sur le paillasson au bas des marches, et se frottait la tête.

Caryl descendait en hâte les escaliers, et un second coup de pied envoya Sébastien dans la rue. Un moment plus tard, on lui jeta ses vêtements : le trottoir fut jonché de ses affaires et son complet neuf resta accroché à la grille. Il remercia sans bouger, et entendit Gemma fermer encore une fois sa porte.

— Ils y regarderont à deux fois avant de recommencer, — pensa-t-il avec colère.

Mais il ne put de longtemps trouver le moyen qui les ferait y regarder à deux fois.

Enfin, il se releva, mit ses habits dans la valise et trouva une cabine publique d'ou il téléphona à Hyde Park Gardens.

— Est-ce que miss Mac Clean est chez elle? — demanda-t-il.

XXIV

KEATS

La colère de Caryl l'abandonna beaucoup trop tôt, mais, comprenant que son cas serait désespéré, sans l'ardeur de cette

colère, il s'appliqua à en ranimer la flamme. Il ne s'épargna aucun des pénibles aspects de la trahison et, peu après avoir jeté Sébastien dehors, il appela Gemma et lui fit raconter tout ce qu'elle savait de l'histoire. Gemma qui regrettait déjà ce qui, de sa part, n'avait été qu'une explosion de colère, ne montra pas une rancœur aussi grande qu'on aurait pu s'y attendre. Dans l'histoire elle introduisit quelques légères excuses en faveur de Sébastien, mais aucune en faveur de Fenella, et aussi longtemps que Caryl fut sous l'empire de la colère, il pensa à Fenella presque comme à une créature, qui ne valait pas la peine d'être regrettée, Il déchira, détruisit tout ce qu'elle lui avait donné, y compris la photographie encadrée. Sa corbeille à papier se remplit des fragments de ses lettres, mais, en dépit de lui-même, il savait que les feux de la rage se refroidiraient. Quand ils le seraient tout à fait, il lui faudrait considérer en face sa perte, car derrière tout cet inutile remue-ménage de destruction et de ressentiment, il y avait une douleur vraie, un vaste désert où rien n'aurait plus de sens.

Il trouva une sorte d'échappatoire dans les tortures de la jalousie. Homme sans expérience, il croyait naïvement qu'avec son corps elle avait donné toute sa confiance, qu'elle avait révélé toute son âme comme il l'avait fait lui-même (fou qu'il avait été) le soir qu'elle s'était évanouie. Et ainsi mêlé au sentiment de sa perte et à sa rage, il avait à endurer le dernier tourment d'un amant trahi, le coup de fouet de l'extrême humiliation.

Il repensa aux mois enfuis, au temps où il s'était dit heureux, il se rendit compte que ce bonheur avait été plein de doute et de souffrance.

Le chagrin était devant lui comme une étendue si vaste qu'il doutait de jamais pouvoir la franchir. Toutes ses pensées, tous ses espoirs qui se tournaient si naturellement nuit et jour vers elle, se retournaient maintenant contre lui, pour le blesser. Toutes les joies qu'il avait partagées, toutes celles qu'il avait espéré partager, il devait à présent les voir mourir. Demain, il en serait de même, et après-demain et pendant toute la vie. Il fallait apprendre à vivre sans elle.

Il traversa la pièce et ramassa les feuillets de sa messe, répandus sur la table.

Les pages nettes semblaient se moquer de lui en grimaçant. Il se mit à lire la partition depuis le début l'écoutant pour la première fois comme Heinrich ou tout autre éditeur désintéressé eût pu le faire. Mais à la fin du *Credo* il sursauta violemment. Son œil sans reconnaître le moindre changement dans l'écriture avait parcouru la page tout entière, et le menuet et le trio retentissaient dans sa tête. Leur nudité et leur simplicité étaient une réprobation absolue de tout ce qu'il avait écrit, et au lieu de continuer, il se mit à déchirer tout le travail de son hiver, feuille par feuille.

Un léger bruit de vaisselle sur le palier rompit le silence qui était tombé sur lui et sur la chambre. Un plateau à thé apparut et derrière ce plateau, Gemma, en chemise de nuit, un jersey jeté sur ses épaules.

— Je vous ai entendu marcher, — murmura-t-elle — et je me suis dit qu'une bonne tasse de thé vous ferait du bien. Alors je l'ai préparée.

Elle s'agenouilla auprès de lui, lui offrant la tasse et comme il remarquait des traces de larmes sur ses joues pâles, il trouva la force de dire :

— Pauvre Gemma!

Gemma parut surprise : à son avis, il eût fallut dire au contraire : « Pauvre Caryl. »

— Vous me faites beaucoup regretter ce que je vous ai dit, — fit-elle enfin. — Il me semble presque que Sébastien avait raison, et que j'ai eu tort de parler. Si je n'avais rien dit, vous auriez pu l'épouser, et être tout à fait heureux.

— J'aurais bien deviné qu'elle ne m'aimait pas, — dit-il tristement.

— Mais, Caryl, peut-être vous aimait-elle. Je connais mieux les femmes que vous. Il faut que vous vous souveniez qu'elle-même ne savait probablement pas ce qui pouvait arriver. Elle a été élevée de manière à ne rien savoir. Une fille de salle aurait mieux su se garder, mais elle a cru que c'était une passion romantique, comme on en voit dans les livres de poésie. C'est ce qu'il y a de pire dans l'éducation des jeunes filles pures. On ne devrait pas les laisser sortir avant de les avoir mariées. Si vous l'aimiez vraiment, sincèrement, vous... examineriez à fond la question avec elle,

découvririez ce qu'elle éprouve réellement pour lui et vous lui passeriez un savon pour vous avoir laissé tomber de la sorte et lui feriez comprendre que si elle vous épouse, elle ne doit pas recommencer.

— Ne doit pas... Ne doit pas... — soupira Caryl.

— Avec personne. Je ne crois pas qu'elle recommence. Je crois que vous pourriez vous fier absolument à elle. Et je crois, vraiment, qu'elle est la femme qui vous convient, cher Caryl. Si elle vous aime encore, si elle regrette sincèrement, et promet de ne jamais recommencer, est-ce que ce qui a eu lieu vous importe vraiment beaucoup?

— Oui, cela m'importe, je ne la reverrai jamais, pas plus que je ne reverrai Sébastien.

— Oh, Dieu! lui aussi, vous ne lui pardonnerez jamais...

— Non, bien sûr. Et vous?

Quand il eut compris qu'elle était prête à lui pardonner, la colère le reprit. Sébastien avait tout, même la fidélité de cette fille des rues. Il trouverait toujours quelque secours. A la place de Caryl, il eût certainement fait l'amour avec Gemma et lui aurait rendu la pareille.

Il s'exclama :

— Dieu que je suis fatigué!

Il se jeta en travers du lit, le visage tourné vers le mur.

« Peut-on être plus idiot que moi, se demanda-t-il. — N'importe qui à ma place eût couché avec elle. »

Il n'eut pas longtemps à souffrir. Il s'endormit.

XXV

LE BUREAU

Quand il s'éveilla, il se souvint de tout, mais il se souvint aussi que l'eau chaude qu'on lui avait apportée pour sa toilette, devait refroidir dehors sur le paillasson. La vie, comme une machine énorme, le saisit, l'habilla, le fit manger, et le jeta dehors, dans la rue, à l'heure habituelle; et dans le métro, comme il passait sous la Tamise son visage n'était pas plus triste que beaucoup d'autres. Personne ne paraissait très heureux. Seul un expert en neurologie aurait pu désigner ceux

qui pensaient avec inquiétude à leurvenus, et ceux qui chancelaient sous quelque coup atroce du sort.

Chez Kraut, il y avait une grande accumulation de travail. Les feuilles d'une partition illisible jonchaient sa table. Tous les téléphones de Londres étaient détraqués, sa secrétaire était enrhumée, quelqu'un avait perdu la copie d'un contrat important et la rue au dehors était remplie du bruit d'une sonnerie électrique. Il était harcelé par des clients, importuné par des employés, savonné par le plus vieux des associés.

En somme, c'était une journée comme toutes les autres chez Kraut. Caryl continuait de vivre. Il n'avait pas le temps de se demander pourquoi. Il dicta :

— L'avis du conseil manquait sur l'absence de Copyright en Russie.

— Atchoum! Atchoum! Atchoum! — éternua sa secrétaire. — Je vous demande pardon, monsieur Sanger.

— Nous remettons à plus tard la nouvelle édition.

— Atchoum!... Atchoum...

Le téléphone sonna et il prit l'un des écouteurs.

« Brrrrrrrrrrrr... » faisait la sonnerie.

— Paris vous demande, — entendit-on au bout du fil.

— Oh! Excusez-moi, monsieur Sanger, M. Joseph demande si vous avez eu le relevé des droits d'auteur pour Dulciphone... Il dit qu'il l'a envoyé...

— Une seconde. J'ai un coup de téléphone de l'étranger.

— Atchoum! Atchoum!

Paris le demandait. Il attendit, sa tête fatiguée reposant sur sa main, tandis que miss Price se hâtait d'aller éternuer dehors. Jacob Birnbaum de l'autre côté de la Manche demandait avec colère où l'on pouvait trouver Sébastien. Son retour en Angleterre avait surpris Paris. Au cours de leur dernière entrevue, Sébastien avait oublié d'annoncer son départ à Jacob.

— Puisqu'il a quitté Paris, — disait la voix coléreuse de Jacob, — vous, à qui je demande des informations, vous aurez la bonté de me dire où il est allé. A l'avenir j'attendrai toujours cela de vous. Vous devez toujours, je vous en prie, pouvoir me dire où il est. C'est votre affaire. On employait le même système pour votre père. On savait toujours où

le trouver. Il n'y avait qu'à télégraphier à votre maison. Avec Sébastien, ce sera la même chose s'il vous plaît. Trois fois j'ai téléphoné à ce Verdamont Hotel, avant de découvrir qu'il l'avait quitté. Trois fois! Oh, vous, les Sanger. Je désire avoir immédiatement (mais immédiatement) la partition de ce petit opéra pour marionnettes dont j'entends parler. Ernst Reuss est ici jusqu'à samedi. Il a entendu le *Primavera* et il est intéressé. Il désire voir cette opérette. Pour le Festival Augsberg, vous entendez? Mais s'il ne voit pas cette partition tout de suite, avant samedi il ne s'occupera pas...

— Ernst Reuss?

Mais Caryl, malgré son sens pratique, comprenait à peine les détails de cette importante possibilité. Tandis que Birnbaum expliquait que Reuss voulait quelque chose de nouveau et de court pour remplir un certain trou dans la liste de ses productions, Caryl s'était déjà mis frénétiquement à retranscrire l'opérette pour marionnettes. Il y aurait une quantité infinie de travail à faire en quatre mois, bien entendu, les partitions pour violon et piano pouvaient être envoyées à Reuss, mais il faudrait que Sébastien se mît immédiatement au travail, car la partition tout entière était encore probablement dans sa tête. Pour un mois au moins, il y aurait un travail pressant pour eux deux, car Caryl, grâce à sa plus grande expérience de la transcription, aurait d'un point de vue pratique presque autant à faire que Sébastien. Cela rappellerait le temps où il avait entièrement retranscrit Akbar en six semaines. « Je pourrais peut-être quitter Kraut pour un mois », pensa Caryl.

Puis il se souvint.

Jacob disait :

— Et vous allez avoir la bonté de me le trouver.

— Moi?

— Je vous en prie, sur-le-champ. Et quand vous l'aurez trouvé vous l'amènerez au téléphone et vous l'obligerez à me parler. S'il manque d'argent vous lui en prêterez.

— Mais, Jacob...

— Allô, Allô, vous avez entendu ce que je vous ai dit?

— Oui, — répondit Caryl, — j'ai entendu. Mais je ne vais pas vous le chercher, je me suis querellé avec lui. J'en ai fini

avec lui? Que Reuss veuille son opérette, cela n'est rien pour moi.

— Est-ce que nous ne nous sommes pas tous querellés avec lui, — demanda Jacob. — Ce n'est rien, vous allez le chercher.

— Non. Je ne le ferai pas.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Vous le saurez assez tôt, — dit-il. — Je ne veux plus avoir aucun rapport avec lui.

— Na, na, nous avons tous dit cela. Je l'ai dit moi-même dix mille fois.

— Il ne mérite pas...

— Mon ami, il ne s'agit pas de ce qu'il mérite. Qu'est-ce que vous pensez que votre père méritait de la part de ses amis? Si nous avions pensé à cela, nous l'aurions tous envoyé au diable. Quand nous lui pardonnions quelque chose, ce n'est pas parce que nous pensions qu'il le méritait. Souvenez-vous de Karl Augera...

— Quoi... Quoi...

Un moment Caryl pensa que Jacob en savait plus qu'il n'en disait, car le cas de Karl Augera avait ressemblé d'une manière étonnante au sien. Caryl ne connaissait cette affaire que par ouï-dire, car elle s'était produite alors qu'il était petit garçon.

— Quoi? Vous voulez dire qu'il a continué de diriger l'exécution des œuvres de Sanger après... après.

— Après avoir appris que Sanger avait séduit sa femme. Mais il n'a jamais pardonné à Sanger. C'est au musicien qu'il pardonnait, pas à l'homme. Les œuvres de Sanger étaient à peine connues à l'époque, et il pensait qu'elles devaient l'être. Sans lui, je crois que Sanger aurait attendu peut-être toute sa vie avant d'être connu.

— Je sais...

— Je vous parle, comme j'aurais parlé à Karl. Ce n'est pas en frère, mais en musicien que vous devez souhaiter que Reuss voie cette opérette.

— Je ne suis pas un musicien.

— *Bitte?*

— Je dis que je ne suis pas un musicien et vous le savez.

— Mon ami, je sais que vous l'êtes. Vous n'avez peut-être pas de talent, mais vous êtes musicien, parce que vous êtes

fait ainsi. Je pourrais aussi bien dire que je ne suis pas Juif. Vos pensées, vos désirs, vos principes sont d'un musicien. Si vous n'êtes pas musicien, qu'êtes-vous donc, au nom de Dieu?

— Je ne sais. Un idiot.

— Peut-être.

Il y eut un long silence au bout duquel Jacob, enfin, demanda avec impatience s'il était encore là.

— Oui, je suis encore là.

— Ne pouvez-vous pas?

— Très bien, je puis...

— Quoi?

— Je vais essayer de le retrouver. Je ne sais pas où il est. Mais je vais tâcher de me mettre en rapports avec lui. Au revoir.

Il raccrocha le récepteur au milieu des remerciements de Jacob. Et pendant quelques minutes, il resta assis, dessinant sur son buvard, et se demandant ce qui allait arriver.

— Passez dans la pièce à côté, — dit-il à sa secrétaire, — et envoyez ce message. Tout de suite, je vous en prie, les lettres peuvent attendre à plus tard.

Il écrivit le nom et l'adresse de Fenella, mouilla son crayon et ajouta hâtivement : *Est-ce que miss Mac Clean connaît l'adresse de Sébastien Sanger à Londres? Peut-elle l'atteindre immédiatement et le prier de téléphoner à Paris à M. J. Birnbaum pour une affaire de la plus grande importance?*

Quand la secrétaire revint, le visage de Caryl était blanc comme de la colle, et son front couvert de sueur.

— Miss Mac Clean n'est pas en ville.

— Quoi?

— J'ai dit que le message était de votre part, et on m'a donné son adresse. Elle est partie pour quelques semaines, et elle n'a pas le téléphone. — Elle déplia une feuille de papier et lut : Shillstone Mill, Bronghton Cross, près de Winchester.

— Elle est partie?

— De bonne heure ce matin, puis-je envoyer un télégramme?

— Restez tranquille... Je veux dire merci... je veux dire : portez ces lettres à Joseph pour qu'il les signe. Je dois partir.

— Où? A Winchester, monsieur Sanger?

— Oui, vous direz que c'est Birnbaum qui m'envoie. Il faut que je trouve mon frère.

La porte se referma en claquant.

XXVI

LES NOTABLES DU HAMPSHIRE

— Si Caryl...

— Je vous en prie, ne parlez pas de Caryl.

Elle regardait la route et ne vit pas l'étrange et vindicatif regard qu'il lui lança

— Quand je suis en danger, — répliqua-t-il — je pense toujours à Caryl. Voyez-vous, il est tellement plus homme que moi. Il garde son sang-froid dans les cas difficiles. Aussi longtemps que vous conduirez comme ceci, je penserai à lui.

Elle ralentit un peu.

— Voilà qui est mieux, — approuva-t-il. — Nous ne sommes pas pressés, n'est-ce pas? Personne ne nous poursuit.

Fenella ne pouvait pas dire le contraire. Il n'y avait vraiment pas de presse, et il était improbable que quelqu'un les poursuivît. Ses parents croyaient qu'elle allait chercher une amie à Winchester, et qu'avec cette amie elle allait se rendre au moulin. Ils n'apprendraient la vérité que dans quelques jours, et elle espérait qu'avant cela elle aurait épousé Sébastien.

— J'ai hâte d'arriver, — fit-elle...

Sébastien commença enfin à montrer quelque curiosité, et elle lui expliqua toutes les commodités de Shillstone Mill, comme elle les avait expliquées une fois à Caryl.

— Tout cela tombe très bien, — commença-t-il pensivement.

Elle n'avait rien à répliquer, mais déjà elle commençait à se dire qu'elle aurait mieux fait de le voir la veille.

Après leur conversation téléphonique, elle s'était arrangée pour être presque contente d'elle-même. Sébastien, semblait-il, était impatient de l'épouser. Il l'aimait autant qu'il pouvait; elle de même. C'était une passion sincère qui les avait réunis et ils le prouveraient. Elle était résolue à être pour lui, une bonne épouse, et à oublier que, le soir où elle s'était fiancée à

Caryl, elle s'était dit à elle-même que Sébastien était mauvais, qu'elle le haïssait.

Mais, ce matin, ils s'étaient retrouvés et à présent leurs vaisseaux étaient brûlés. Ils avaient dépassé Guilford et Sébastien faisait des commentaires polis sur la beauté de l'usine à gaz municipale. Elle donna nerveusement un coup d'accélérateur et tourna à Hog's Back à la vitesse de 60 milles à l'heure. A quoi, il répliqua en disant que Caryl cornait toujours avant de tourner.

— Si vous dites encore un mot sur Caryl, — menaça Fenella, — je rentre à la maison.

— Est-ce une menace ou une promesse?

Elle conduisit plus vite que jamais. Soudain, à sa requête, elle arrêta la voiture sur l'herbe, au bord de la route, de manière à mieux voir le paysage. Le bruit de leur fuite s'évanouit, comme elle arrêtait la machine et cette course frénétique arriva à un point mort. Ils s'assirent dans la lumière vide du matin, écoutant le chant d'une alouette cachée. Sébastien renifla l'air pur et murmura :

— Bien!

Elle aimait aussi cette lumière. Jamais elle n'avait vu un jour si clair. La pluie dans l'air faisait de la lumière au lac brillant, où des collines lointaines et des bois flottaient, irréels mais limpides. Il n'y avait pas encore une feuille aux arbres, mais le printemps était dans le ciel, et demain, une légère touche de vert pointerait peut-être sur les haies.

Il continua de regarder le paysage en silence, pendant quelques minutes. Il n'avait plus le regard prudent et inamical de tout à l'heure. On aurait dit qu'il avait oublié Fenella. Et elle comprit qu'elle le voyait pour la première fois. Jusqu'alors, chaque fois qu'ils s'étaient rencontrés, ils ne pensaient qu'à leur amour. Aujourd'hui, il pensait à autre chose et elle ne l'avait jamais vu penser à autre chose sauf quand il écoutait *Til Ulenspiegel*, et ce soir-là il était trop loin.

Dans ce long arrêt sur le Hog's Back, l'impulsion de sa fuite la quitta. Elle eut moins de hâte d'arriver à Shillstone Hill, et quand ils se remirent en route, elle conduisit tout à fait doucement. Ils traversèrent Farnham et Alton avec toute la prudence désirable. A Winchester, ils s'arrêtèrent tout à fait.

— Il nous faut acheter des provisions — expliqua Fenella. — De la nourriture et des objets, il n'y aura rien au moulin.

Les achats durèrent longtemps, car une petite pluie chaude s'était mise à tomber et les rues étroites étaient couvertes de parapluies qui se heurtaient. Elle avait fait une liste précise de tout ce dont elle avait besoin. Sébastien la quitta pendant qu'elle allait acheter des côtelettes, disant qu'il allait visiter la cathédrale. Elle n'en fut pas fâchée, car il ne lui était d'aucun secours.

Ce fut avec un étrange sentiment de remords qu'elle fut enfin le chercher à la cathédrale, comme si elle s'était sentie coupable d'être la plus pratique et la plus vive des deux.

Il était si tard qu'ils dînèrent au restaurant avant de poursuivre leur route.

La pluie continuait de tomber. Ils avaient relevé la capote de la voiture, les chemins goudronnés brillaient comme de l'argent, et, sortis de Winchester, ils ne virent pendant sept milles que les gouttes de pluie qui ruisselaient sur le pare-brise. L'essuie-glace automatique allait de-ci de-là, avec un gémissement triste. En haut de la dernière colline d'où ils auraient dû apercevoir leur but, la pluie était si épaisse qu'ils voyaient à peine à vingt mètres devant eux. Fenella le regrettait, car cette vue était généralement très belle, et les gens qui arrivaient s'exclamaient toujours. Des bois, comme un nuage, surgirent à l'horizon, et contre ces arbres, à demi caché par des granges croulantes et couvertes de mousse, se trouvait l'ancien moulin. Henri VIII y avait couché une fois, et Sébastien, quand Fenella lui eut dit cela, répondit qu'il le croyait volontiers. La seule chose étonnante, c'est que quelqu'un y eût couché depuis.

Dans la vallée, ils devaient passer six barrières. A chaque fois c'était pour Fenella comme si on avait fermé sur eux, un nouveau verrou. Enfin les six barrières furent franchies, et ils s'arrêtèrent devant une remise en ruines, où Fenella gara la voiture. Elle prit les paquets, Sébastien les valises, et elle le conduisit à travers une petite porte dans le potager, qui était plein de vieux pommiers noueux. Les arbres n'étaient pas en fleurs, mais l'herbe était toute jaune de primevères. De chaque côté, on entendait courir l'eau de cent ruisseaux.

Un chemin pavé les conduisit jusqu'à un sentier qui menait devant la maison. A mesure qu'ils approchaient, le bruit de l'eau devenait plus fort, le bruit étouffé du tonnerre, car à l'extrémité de l'écluse, devant la maison, était un barrage. Sébastien, troublé par tant de voix chantantes, regarda autour de lui prudemment, tandis que Fenella s'efforçait d'ouvrir la porte.

— Est-ce que ce bruit dure tout le temps? — demanda-t-il.

Fenella tourna la clé. La porte s'ouvrit. Une odeur d'humidité et de renfermé les entoura. Leurs souliers retentirent lourdement sur le plancher de la maison vide.

— Oh! — dit-elle — comme il fait étouffant? Ouvrons toutes les fenêtres. Il nous faut préparer du feu.

En haut, il trouva trois ou quatre pièces et il mit les valises dans la plus claire. Depuis que ces six barrières s'étaient fermées derrière lui, il se sentait mal à l'aise. Il posa les valises, sur le plancher au pied du lit.

Le mariage qui, dans la chaleur de sa colère, la nuit précédente, lui était apparu comme un si bon tour à jouer à Caryl, lui semblait à présent plein de menaces. Il n'en restait rien, et la musique qui en était jaillie était achevée. Et pourtant cette passion avait fait de lui un prisonnier opprimé par des obligations.

Soupirant profondément, il redescendit l'escalier car il y entendait en bas Fenella qui l'appelait.

— Sébastien!

— Oui, je viens!

— Sébastien!

Sa voix était effrayée et impatiente. Elle courut presque dans l'escalier pour le retrouver.

— Sébastien! Je ne vous aime pas.

Elle parlait comme si quelqu'un était venu du dehors lui annoncer la nouvelle, et involontairement il regarda autour de lui dans la pièce. Mais ils étaient seuls.

— Je crois que je ne vous ai jamais aimé, — continua-t-elle. — Je me suis trompée.

Pendant quelques instants, elle continua de lui dire des choses qu'il savait.

— Ce n'est pas la peine de jouer la comédie, — dit-elle

encore, — il ne faut pas être malhonnête. Non, vous avez été plus honnête que moi. J'ai essayé de me sauver en prétendant que je vous aimais, quand ce n'était que...

— Oui?

Quand ils ne parlaient pas, on n'entendait aucun bruit.

Ils étaient coupés de tout secours extérieur par la pluie, six barrières, et un jour long et désagréable passé ensemble, ils étaient enfermés là avec la vérité, sans fuite possible.

— Quand ce n'était que l'autre chose, — dit-elle avec un frisson.

Très lentement, pied à pied, elle se forçait à parcourir le chemin de ses haïssables aveux. Sébastien qui comprenait obscurément combien c'était difficile pour elle, mit à son service tout le bon sens qu'il possédait.

— Tout eût été très bien, — dit-il, — si Caryl n'avait pas été mêlé à cela. Nous aurions été heureux pour un temps. Ce n'est pas parce qu'elles ne durent pas longtemps que les choses sont mauvaises.

Mais elle secoua la tête. Même si Caryl n'avait pas existé elle aurait eu le sentiment d'avoir mal agi. La tradition puritaine avait sur elle une emprise, et elle voulait une sanction morale à ses passions.

Assise, fatiguée, devant la table, elle enfouit son visage dans ses mains et murmura :

— Je ne savais pas que j'étais ainsi.

— Vraiment? Mais tout le monde est ainsi.

— Oh non! Seulement les êtres mauvais.

— Grand Dieu! Nous ne pouvons rien contre nos sentiments.

— Non, mais... oh, bien, cela n'a pas d'importance.

Il était trop tard pour blâmer. Il connaissait mieux qu'elle ces choses, et c'était en partie son ignorance qui l'avait entraînée. Mais bien qu'elle se condamnât elle-même, elle s'étonnait que de telles catastrophes n'arrivassent pas plus souvent.

Le mal était fait et elle était là à Shillstone Mill avec un homme qu'elle n'aimait pas, et qui commençait à lui plaire. Elle comprit enfin quelle affreuse personne elle était, et elle se dit qu'elle mourrait plutôt que de l'épouser. Ils devaient

partir dès qu'ils le pourraient. Elle devrait revenir et demander pardon à Caryl.

— Partons, — dit-elle d'un ton fatigué. — Est-ce que la pluie a cessé?

Sébastien s'approcha de la fenêtre et regarda au dehors.

— Oui, — dit-il, — et voici un clergymen qui arrive.

— Quoi?

— Deux clergymen.

— Quoi?

— Deux clergymen viennent nous voir, — répéta-t-il. — Trois... Quatre..., tous les clergymen viennent nous voir ici.

— Êtes-vous fou?

Elle courut à la fenêtre et vit que c'était tout à fait vrai.

Au long du chemin, de l'autre côté de l'écluse du moulin, quatre très vieux clergymen s'avançaient péniblement sur une seule file.

— Grand Dieu, — dit Fenella, — en voici un autre. Non. Il a une barbe. Et regardez : deux vieilles dames.

— Une autre personne tourne au coin de la grange.

— Sébastien! Ils ne viennent pas ici?

— Si, ils viennent ici. Ils viennent pour nous marier. C'est Caryl qui les conduit.

— Caryl!

— Ne voyez-vous pas? Regardez du côté de sentier.

Elle regarda à travers l'écluse et vit un sixième personnage qui s'avançait entre les saules. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était Caryl. Un instant elle crut presque à ce que Sébastien lui avait dit, et que Caryl avait, en effet, amené une centaine de clergymen pour qu'ils fissent d'elle une honnête femme. A présent, le petit espace devant la grange était noir de monde. Dans une petite voiture, on poussait le long du chemin, une très vieille dame, et comme elle apparaissait la pluie cessa. Ils se rassemblèrent tous sur la petite pelouse en face de la maison.

Elle regarda encore une fois au dehors et vit que Caryl se tenait debout dans le petit sentier, l'air un peu hésitant comme si quelque chose d'inattendu venait de le surprendre. La foule, sur la pelouse, ne s'occupait pas de lui. Tendant l'oreille, elle put saisir un mot ou deux de ce qu'ils disaient.

— Oh, — s'exclama-t-elle, — je comprends. Ils sont venus pour voir le moulin. C'est un moulin historique, vous savez, et les gens y viennent. Ce n'est pas du tout pour nous qu'ils sont venus, vous savez. C'est une société d'archéologues.

— Mais Caryl?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas qu'il ait rien à voir avec eux. J'en connais quelques-uns. La vieille dame est une miss Jewsbury de Bronghton Candover. J'ai été prendre le thé chez elle. Et l'homme sans chapeau est le chef de... Oh, Sébastien, ils viennent dans la maison. Fermez la porte.

La foule noire s'était dispersée et se dirigeait vers le moulin. Caryl, qui avait vaincu son indécision, la suivait dans son pèlerinage.

— Inutile, — gémit Fenella. — Lembourne est avec eux, celui qui habite le cottage du village. Il a une clé et c'est une sorte d'original. Bien entendu, il ne sait pas qu'il y a quelqu'un ici.

Les yeux de Sébastien se mirent à étinceler et à briller. Il s'approcha de la porte et l'ouvrit avec un sourire épanoui.

Elle l'entendit qui disait.

— Entrez! Entrez! Voulez-vous?

Le premier des noirs visiteurs pénétra dans la pièce, dont il examina les coins obscurs, avec ses yeux mouillés. Mêlé aux frottements et aux raclements des pieds, on entendit une soudaine clameur sifflante : comme la pluie qui s'était arrêtée depuis dix minutes, se remettait à tomber, les gens coururent sous la fenêtre, et Sébastien n'eut pas la peine de les inviter. Ils s'engouffrèrent à travers la porte répandant une odeur de caoutchouc mouillé.

— Comment allez-vous? — demandait poliment Sébastien à chacun d'eux. — Comment allez-vous?

Ils le regardaient avec de grands yeux, comme s'il eût été un monument national. Ils attendaient que le professeur Haviland qui conduisait l'expédition leur fît un discours. Mais le professeur était tellement surpris qu'il en restait muet. Lembourne avait annoncé qu'il n'y avait personne au moulin.

— Je crains... — commença-t-il, — cette intrusion...

— Pas du tout! pas du tout! Charmé! — dit cordialement

Sébastien. — Vous voulez visiter le moulin, n'est-ce pas, et le lit de Henry VIII?

Le visage de Caryl, anxieux et étonné, apparut parmi les autres à la porte d'entrée. Sébastien lui fit un signe amical avec un grognement heureux.

— Entre vite, Caryl. Ne reste pas sous la pluie.

— Ike, — commença Caryl, parlant par-dessus la tête des gens.

Il était résolu à faire la commission, dont il était chargé et à partir aussitôt que possible. Mais il vit Fenella qui se baissait devant le feu, et il oublia le message qu'il avait appris par cœur. Avec un mouvement convulsif il se retourna comme pour s'enfuir, mais il fut arrêté dans sa course par la chaise de miss Jewsbury, qu'on roulait dans la maison.

— Montez — disait Sébastien. — Ne voulez-vous pas monter pour voir?

L'image de leurs deux valises au pied du lit historique lui revint à l'esprit et il cessa brusquement d'insister auprès du comité de Hampshire, pour se précipiter en haut, car, aussi indifférent qu'il fût à l'opinion publique, il ne pouvait ignorer qu'il fallait absolument que quelqu'un épousât Fenella sur-le-champ.

Les yeux ronds de crainte, il fit des signes à Fenella pour lui demander des instructions, mais elle ne le regardait pas. On aurait dit que pour elle, Caryl était la seule personne qui eût pénétré dans la pièce. Elle ne tourna même pas la tête quand miss Jewsbury la reconnut avec un croassement. Au même instant, le professeur Haviland, retrouvant sa langue, s'adressa à cet étrange jeune homme qui semblait être le maître de la maison.

— Permettez-moi de me présenter...

— Comment, Fenella, mon enfant, quoi?

— Heureux de vous rencontrer, — dit rapidement Sébastien. — Je suis Sébastien Sanger, voici mon frère : Caryl Sanger. Fenella, permettez-moi de vous présenter le professeur Haviland, madame Caryl Sanger.

L'étonnement de Fenella ne surprit personne, car miss Jewsbury qui était très sourde continua à l'appeler Fenella Mac Clean.

— Comment se fait-il que vous soyez ici, mon enfant? Comment va votre chère maman?

— Professeur Haviland, voici miss Mac Clean. La nièce du colonel Campbell, vous savez.

Le professeur Haviland serra la main de Fenella avec une expression qui voulait tout aussi bien convenir à une jeune fille qu'à une femme ou à une veuve. Mais Sébastien était résolu à fournir une bonne explication de la présence des valises. Quand miss Jewsbury voulut de nouveau savoir comment il se faisait que Fenella était venue au moulin, Sébastien répondit avec fermeté qu'elle était venue y passer sa lune de miel.

— Quoi? — demanda miss Jewsbury, en lui mettant sous le nez un cornet acoustique.

— Sa lune de miel.

— Quoi? Elle est mariée?

— Depuis ce matin, — dit Sébastien.

Un murmure, « mariée ce matin », parcourut la pièce, et d'innombrables sourires se tournèrent vers la jeune épouse confondue. Caryl s'était enfui dans un petit cabinet de toilette, et il y resta jusqu'au moment où un grand bruit de pieds au-dessus de sa tête lui annonça que tous les visiteurs étaient montés pour voir le lit historique. Il sortit alors la tête un instant pour voir que Sébastien était en train d'esquiver les questions de miss Jewsbury; Fenella était allée en haut pour se soustraire à ces questions. Derrière la chaise de la vieille dame, il regarda vivement Sébastien et à voix basse, il le menaça de le tuer. Mais Sébastien ne prit pas garde à cela.

— Non, les fiançailles n'ont pas été longues, — hurlait-il dans l'appareil acoustique. — Du moins, elles n'ont été annoncées officiellement que récemment. (Puis d'une voix plus basse et tournant la tête vers Caryl.) Très bien, très bien, — dit-il, — gardez votre sang-froid. J'ai agi pour le mieux.

— Quoi? — demanda miss Jewsbury. — Ne murmurez pas. Mais est-ce vous qu'elle a épousé?

— Non. Non. Mon frère. (Oui, vous pensez je crois, que je ne sais pas ce que je fais. Mais vous comprendrez si vous montez). Je disais que je... La cérémonie a été tout intime. Le maire l'a célébrée, vous savez... du moins.. (comment dit-on

mairie en anglais?) oui, les Mac Clean sont ravis. Mon frère est très riche... oh! la cité... (eh bien, pourquoi donc seriez-vous venu?) Oh! moi, je suis seulement un musicien. Sanger! S-A-N-G-E-R.. Non! Rien à voir avec lui (oh! la ferme, mon vieux!).

XXVII

LES SIX PORTES

La pluie avait cessé de nouveau, et le dernier parapluie avait disparu. Sébastien avait courtoisement aidé la dernière des vieilles dames à descendre les marches, et à entrer dans le sentier, quand il revint au moulin, il trouva Caryl qui l'attendait.

— Il vous épousera, — dit-il à Fenella, — même si je dois le tuer à moitié.

— Non, il ne m'épousera pas, personne ne m'épousera.

— Il faut que quelqu'un vous épouse.

— Oui, — interrompit Sébastien, — c'est vous la cause de tout ceci. Pourquoi vous êtes-vous jeté dans cette affaire? Nous venions précisément de décider de ne pas nous marier, après tout, quand vous avez amené toute cette équipe...

— Je ne les ai pas amenés. Je n'ai pas pu faire autrement que d'arriver avec eux.

— Et rien de ce que vous pourrez dire ne me fera l'épouser, — ajouta Fenella. — Vous auriez pu vous épargner la peine de venir.

Caryl poussa du pied les bûches dans le feu.

— Je ne suis pas venu pour vous le moins du monde. Je ne voulais absolument pas vous revoir. Mais j'avais un message à lui transmettre de la part de Ike. Si vous voulez rester calme et me laisser transmettre ce message, je partirai, et vous pourrez ensuite décider entre vous qui vous épouserez.

— De la part de Ike, — demanda Sébastien. — Que veut-il?

Caryl transmit le message et l'expression de Sébastien changea.

— Reuss! — murmura-t-il. — Reuss!

— Pour le Festival Augsberg.

— Mais c'est effrayant!

Il fit à Caryl de cruels reproches, car il n'y avait pas de manuscrit de cette opérette pour marionnettes. La seule copie qui en eût jamais existé reposait au fond de l'Adlersee avec le sac rempli de poupées, là où Caryl les avait jetées, le soir où ils avaient volé la voiture du marquis.

— Mon Dieu! — s'exclama Caryl en se souvenant. — Mon Dieu!

Trois jours après avoir traversé la frontière, Sébastien avait commencé à travailler à son nouveau ballet et depuis lors, il n'avait pas accordé la moindre pensée au manuscrit de son opérette. Mais cela ne l'empêcha pas d'injurier violemment Caryl et de déclarer que cette opérette était son chef-d'œuvre.

Caryl lui-même était si horrifié que, d'abord, il ne trouva rien à répondre, mais après quelques secondes il se ressaisit, et fit remarquer qu'après tout, seule la partition de piano avait été écrite. Il l'avait jouée cent fois, et il pourrait la transcrire de mémoire.

— Non, vous ne le pourriez pas, vous vous en tiendriez à quelque chose de vous... quelque morceau pourri de...

— Je pourrais vous le jouer comme je le faisais autrefois. Pour ce qui est de l'œuvre tout entière, nous pourrions la mettre sur pied ensemble. Dieu sait, j'ai fait pour Sanger autrefois des transcriptions à toute vitesse.

— Oui, mais Reuss? Il veut la chose tout de suite.

— Nous la lui promettrons pour tout de suite, et aussitôt nous nous mettrons au travail. Si nous travaillons sur nos souvenirs pendant une semaine sans nous arrêter...

Sébastien se jeta sur un banc, il se prit le menton dans les mains, bomba les épaules et déclara qu'il avait tout oublié. Le manuscrit était perdu, et il ne pourrait jamais le récrire.

— Mais je le pourrai, — insista Caryl.

Caché dans le coin de la pièce se trouvait un petit harmonium. Poussant presque Fenella hors de son chemin, il s'élança vers l'harmonium et se mit aussitôt à en manœuvrer les soufflets.

— J'ai l'ouverture tout entière dans la tête, — dit Caryl en continuant de jouer. — Et quand il s'agira de transcrire, je m'en tirerai mieux que vous. A présent le duo d'ouverture.

— Non, non, — cria Sébastien en bondissant. Et il s'élança

vers l'harmonium. — Le ténor baisse son la ici. Comme ceci.

Fenella observa un instant leurs deux têtes penchées sur le clavier, puis elle sortit, pour respirer dans le jardin.

Le soleil se couchait. C'était un de ces couchers de soleil éclatant, tel qu'on en voit à la fin d'un jour pluvieux.

Mêlée à la naturelle mélancolie de l'air, elle éprouva un sentiment vague, mais poignant de tristesse. Elle avait pour Caryl une pitié inexprimable, non parce que la vie l'avait trahi, mais parce que dans cette vision de la vie d'une autre personne, elle avait saisi quelque chose de ces luttes infinies qu'il devait soutenir, que tout le monde devait soutenir.

Très doucement, elle rentra dans la maison, mais ni l'un ni l'autre des deux frères ne tourna la tête. Le vent de l'harmonium étouffa les craquements de l'escalier, et le bruit qu'elle fit en prenant sa valise. Elle se glissa dehors, gagna le chemin, pénétra dans le potager, où le soleil couchant flambait derrière les pommiers nus. Des ombres glissaient sur l'herbe, mais les primevères gardaient encore un peu d'éclat, comme si elles avaient retenu quelque chose de la lumière du jour. Elle s'arrêta un instant pour en cueillir quelques-unes, et les attacher à son manteau. Au verger, plus de musique, sauf celle des oiseaux. Et la douceur aiguë, douloureuse de l'air.

— Ce n'est pas la peine, — dit Sébastien. — Nous n'irons nulle part avec ce vieil outil et il fait trop nuit. Il nous faut trouver un piano et de quoi écrire. Arrêtez! Vous allez vous tuer avec ces pédales, si vous ne faites pas attention.

Caryl s'arrêta et les accords de l'harmonium s'évanouirent. Aussitôt, ils prirent conscience du silence, de la tranquillité du soir sur la campange. Après leur long séjour en ville, cette tranquillité les surprenait comme une chose nouvelle. Ils écoutèrent, et les petits bruits, le raclement de la chaise que Caryl repoussa, le grincement des souliers de Sébastien, leur parurent étrangement isolés.

— L'écluse a été fermée, — s'exclama Sébastien en écoutant.

— Où est Fenella?

Ils se souvinrent d'elle avec un mouvement d'étonnement et d'inquiétude. Sébastien courut jusqu'au pied de l'escalier, regarda, appela. Aucun bruit ne vint d'en haut. Escaladant

deux marches à la fois, il atteignit le premier étage dont il visita toutes les pièces. Caryl entendit le plancher craquer, et les portes battre. Puis de nouveau, l'escalier retentit, et Sébastien reparut un papier à la main.

— Elle est partie.

— Partie?

— Sa valise n'est plus là. Et elle a laissé un mot sur la table de toilette.

Caryl s'approcha de la porte, et se collant presque le papier sous les yeux, il lut aux dernières lueurs du soleil couchant.

« Adieu, Caryl et Sébastien, je suis heureuse de ne vous avoir vraiment pas séparés. Continuez à m'oublier. Soyez heureux. Je vous aimerai toujours tous les deux. Votre Fenella. »

— Partie, — dit Caryl, — partie!

Sébastien, qui avait lu par-dessus l'épaule de Caryl, poussa un profond soupir de soulagement.

— Mais comment... mais comment...

— Avec sa voiture. Écoutez... vous pouvez l'entendre sur le chemin.

Porté faiblement à travers l'air calme et tranquille, le grondement d'un moteur s'enfla à travers les champs, puis mourut.

— Elle s'est arrêtée — dit Sébastien. — C'est la barrière. La première, sans doute. Caryl se précipita dans le jardin et regarda dans la vallée, agitant vaguement les bras.

— Partie, partie, — continuait-il de dire. — Mais je voulais la voir. Il faut que je lui demande... Nous devons l'épouser... vous... moi...

— Courez après elle alors, — répondit durement Sébastien.

Un moment plus tard, il comprit que l'idée était assez raisonnable.

— Si vraiment, vous voulez l'épouser, il vaut mieux courir après elle; vous pouvez aisément la rejoindre, si vous allez à travers champs jusqu'à la sixième barrière. Il lui faudra du temps, pour franchir ces six barrières, et elle les refermera toutes derrière elle, je la connais.

Caryl hésita une seconde. Mais la pensée que Fenella s'éloignait de lui pour toujours était trop difficile à supporter.

Il se mit à courir.

Sautant par-dessus le mur du jardin, il prit un chemin de traverse dans le crépuscule, se dirigeant vers cette sixième barrière qui devait marquer le terme du circuit de Fenella dans les champs. Un ruisseau l'arrêta un instant, mais il réussit à le franchir. Il apercevait la lumière arrière de la voiture loin devant lui. Mais cette lumière devint immobile devant une autre barrière, et avant qu'elle se fût remise à avancer, il l'avait presque rattrapée.

Au mur suivant, le sort lui fut contraire. Le champ avait été fraîchement labouré, et la marche était extrêmement pénible. Ses pieds étaient des paquets de boue gros comme des ballons de foot-ball, et il restait enlisé dans les sillons. Il perdait du terrain, la voiture se mit en route devant lui et le distança d'une manière effrayante, puis elle s'arrêta devant la troisième barrière. Il prit un autre chemin, et, au lieu de courir, à travers champs, il se dirigea résolument vers la route. Il ne voulait pas risquer de parcourir de nouveaux champs labourés, et bien qu'il perdît du temps, il espérait la rattraper. Grâce à Dieu, elle s'arrêta longtemps devant la troisième barrière. La voiture resta là immobile, pendant deux ou trois minutes, puis elle se remit de nouveau en marche et disparut. Il n'était plus qu'à une distance d'un champ, et libéré des sillons frais, aussi cria-t-il :

— Fenella! Fenella! Arrêtez!

La boue pesait toujours lourdement à ses souliers, bien qu'il essayât de l'en ôter, tout en courant. Et la nuit était si épaisse qu'il ne voyait plus les creux et les bosses du champ. Bien que l'herbe fût courte, il lui semblait qu'il avançait très lentement. Mais une fois qu'il eut atteint la route, les choses allèrent mieux. La voiture lui était cachée, mais il passa devant une barrière qui était la quatrième, et il se dit qu'il avait encore deux chances. Il se mit alors à courir vraiment, comme il ne l'avait jamais fait de sa vie. Il arriva en coup de vent à un tournant et vit devant lui une grande route qui traversait un champ sombre et sans haies, à l'autre bout duquel la lumière de la voiture était arrêtée devant la cinquième barrière. Il voulut crier, mais il n'en fut pas capable, et il continua de courir, en avant. Il voyait la lumière qui glissait à travers

la barrière, s'arrêtait et repartait de nouveau presque au moment ou il allait l'atteindre.

La dernier champ était court et légèrement en pente. Fenella ne pouvait pas aller vite. En prévision du prochain arrêt et dans l'obscurité, elle devait faire attention à ne pas aller donner contre la sixième barrière. Quand la lumière s'arrêta de nouveau, il avait franchi la moitié du champ. Il était si près que le bruit de ses pieds couvrit celui de la machine. Se retournant, elle regarda le chemin, avec inquiétude. Une silhouette chancela vers elle, elle entendit le claquement de pieds hésitants. Il ne pouvait parler, mais il s'accrocha aux vêtements de Fenella et s'y tint solidement. Elle eut peur, car elle n'avait jamais vu personne dans un tel état d'épuisement, et elle se dit qu'il allait mourir.

— Montez dans la voiture, — lui dit-elle à plusieurs reprises. — Ne restez pas assis sur l'herbe humide. Qu'avez-vous fait? Vous vous êtes tué.

Enfin, il monta dans la voiture, et elle prit place à côté de lui. Il pouvait à peine respirer. Elle l'entoura de ses bras, et il se fit un silence qui dura si longtemps qu'elle crut Caryl endormi. Il dit enfin :

— Si vous ouvrez la barrière, j'y ferai passer la voiture.

Elle descendit doucement, et il prit la place du chauffeur. Et il n'abandonna pas cette place, quand, après qu'elle eut refermé la barrière, elle remonta dans la voiture. Le bruit du moteur, quand ils changèrent de vitesse en montant la colline, fut renvoyé par l'écho à travers la vallée qu'ils venaient de quitter. Sébastien qui écoutait dans le verger du moulin, poussa un soupir de soulagement. Ce très long arrêt ne pouvait signifier qu'une chose, c'est que Caryl l'avait rattrapée. Leur feu arrière, comme une comète errante, resplendit et disparut derrière la colline. Ils étaient partis.

Un silence profond comme l'éternité tomba sur le moulin et sur la vallée. Sébastien regarda la nuit qui envahissait tout, et les derniers rayons de safran, à l'ouest derrière les pommiers. Il pensa qu'il était temps de dîner. Car à présent que le moulin lui était abandonné, l'idée d'y rester lui plaisait assez. Il avait de quoi manger, un lit et un sujet de méditation. Demain, quand ils reviendraient de ce côté, les gens sans doute le

tourmenteraient, lui commanderaient de faire ceci et cela, d'aller ici et là. Mais, ce soir, il était en sécurité.

Tout, autour de lui, était tombé dans une immobilité infinie. Son esprit était tranquille. Il ressentait la paix que la nuit avait cachée. Très doucement, il reprit son chemin, d'arbre en arbre, à travers le verger. Une odeur d'herbe mouillée et de primevères l'entoura, et, en tendant son regard, il aperçut à ses pieds des taches pâles qui devaient être des fleurs. Il s'arrêta et ses doigts touchèrent les froids pétales, comme des plumes. La pensée des fleurs qu'il toucha dans la nuit, pénétra son esprit, comme s'il avait touché la beauté par surprise. Il sentit le bonheur qui se fermait au-dessus de sa tête. Il y était noyé.

Il s'approchait de l'ombre immobile de la maison. Une chouette huhula dans le bois, et en réponse à cette étrange voix sans corps, il répondit :

« *Ach du lieber Augustin, Augustin, Augustin...* »

A présent, une odeur de fumée de bois venait de la maison où il serait bientôt étendu, endormi, et lui aussi, silencieux. Il la respira avec bonheur, et reprit son chemin en chantant :

« *Ach du lieber Augustin, Augustin, Augustin...*

... Alles ist weg. »

MARGARET KENNEDY

MAURICE BARRÈS A L'OPÉRA

Les Parisiens ont assisté au Théâtre National de l'Opéra le 3 novembre 1932 à la répétition générale d'*Un jardin sur l'Oronte*, drame lyrique en quatre actes et huit tableaux, tiré du roman de Maurice Barrès par M. Franc-Nohain, musique de M. Alfred Bachelet.

D'après un historique sommairement esquissé par les journaux, M. Franc-Nohain aurait entrepris cette adaptation vers le printemps de 1922 à la demande de Barrès lui-même. Quand elle fut prête, l'écrivain s'en déclara satisfait. Or, l'Opéra-Comique représentait justement à cette époque, avec un succès incontestable, *Quand la cloche sonnera*, dont le compositeur était M. Alfred Bachelet, directeur du Conservatoire de Nancy. Chez Barrès, l'effet de ces acclamations se trouva renforcé, on le devine, par son constant désir de faire honneur à la noble cité lorraine. Ainsi M. Bachelet eut la bonne fortune de se voir confier un scénario dont les grâces eussent séduit n'importe lequel de ses confrères. Sur-le-champ il se mit au travail. Mais, tandis que les ébauches de la partition avançaient lentement, la mort, avec une soudaineté foudroyante, venait frapper Maurice Barrès à sa table de travail. L'illustre conteur d'*Un jardin sur l'Oronte* s'éteignit sans avoir connu les chants et les symphonies qui déjà surgissaient autour de ses personnages. Fatalité bien cruelle, en vérité, si l'on se remémore la place que sa pensée et ses propos ont toujours réservée à la musique. L'art des sons l'attirait par sa magie, par son mystère, par les pouvoirs

illimités qu'il exerce sur nos profondeurs obscures. Il écrivait un jour : « Le moins musicien des hommes, j'adore entendre parler de musique. » Et puis encore, sur un exemplaire de *la Colline inspirée*, en guise de dédicace : « Et moi aussi, je suis musicien[1]. » Revoir ses héros sur une grande scène lyrique, parmi de beaux décors, transfigurés par l'éclat des lumières, des couleurs et des sonorités fastueuses, c'eût été pour lui une expérience inépuisable en suggestions et peut-être aussi une satisfaction ingénue, toute mêlée d'amusement et de surprise...

***

A chaque fois qu'un écrivain fameux et la musique se donnent rendez-vous au théâtre, il se manifeste parmi les dilettantes une curiosité extraordinaire. On l'a pu voir, non seulement à propos de *Pelléas et Mélisande*, d'*Ariane et Barbe-Bleue* ou du *Martyre de saint Sébastien*, mais encore à propos d'ouvrages de moindre importance, mélodrames, ballets-pantomimes, fantaisies lyriques ou petites comédies musicales. Pour que le phénomène se produise, il suffit que l'affiche réunisse des noms chers aux mélomanes et aux lettrés. Témoin l'accueil fait récemment à l'*Amphion* de MM. Paul Valéry et Arthur Honegger. Il y a vingt ans déjà, M. Gilbert de Voisins et M. Albert Roussel bénéficiaient d'un empressement analogue lorsqu'ils nous conviaient à cette féerie d'une originalité charmante : *le Festin de l'Araignée*. Et M. Maurice Ravel, plus tard, n'eut-il pas la main aussi heureuse avec *l'Enfant et les sortilèges* de madame Colette et *l'Heure espagnole* de M. Franc-Nohain, précisément?...

Mais le cas d'*Un jardin sur l'Oronte* n'est point du tout le même. Dans les exemples précédents, la forme dramatique se trouvant acquise, les musiciens pouvaient entrer en contact direct avec les écrivains. Une telle collaboration était impossible pour *Un jardin sur l'Oronte*, qui n'a rien d'une pièce de théâtre. Avant de se prêter aux sollicitations de la musique,

1. Sur les rapports de Maurice Barrès avec la musique, voir l'essai de M. André Cœuroy, *Maurice Barrès et l'émotion musicale*, dans *Appels d'Orphée*, Paris, *Nouvelle Revue Critique* (1929) et deux articles de M. Jules Véran, dans *Comœdia* du 8 décembre 1923 et l'*Écho de Paris* du 12 novembre 1932.

le récit devait subir une transposition spéciale dont Barrès n'avait ni le goût ni l'expérience. Il fallait recourir de toute nécessité aux bons offices d'un intermédiaire. Celui-ci fut en l'espèce M. Franc-Nohain. Mais alors, dans *Un jardin sur l'Oronte*, M. Alfred Bachelet ne risquait-il pas de se trouver aussi éloigné de Barrès que Massenet le fut d'Anatole France dans *Thaïs* ou Reyer de Gustave Flaubert dans *Salammbô?*

Si M. Bachelet a évité ce péril, s'il nous donne l'illusion d'avoir travaillé dans une intimité constante avec le narrateur lui-même, il le doit entièrement à son librettiste. M. Franc-Nohain n'a point conçu son rôle à la manière des adaptateurs ordinaires. Il ne s'est pas borné à nous rappeler *Un jardin sur l'Oronte* dans la mesure où *Manon* rappelle le roman de l'abbé Prévost ou *Carmen* la nouvelle de Mérimée. M. Franc-Nohain n'a point voulu se substituer à l'auteur. Il a suivi le texte au plus près. De cette prose raffinée et savante, il a retenu, il a sauvegardé les harmonies qui s'ajustaient à la musique. Et toutes les beautés verbales, les cadences les plus rares, se retrouvent chez M. Bachelet, une à une. En vérité, c'est à bon droit que M. Franc-Nohain a pu comparer son travail à une espèce de jeu de *puzzle*.

Dans cette marqueterie littéraire qui témoigne d'une subtilité infatigable, la persévérance de l'adaptateur n'a d'égale que sa discrétion. M. Franc-Nohain a poussé le scrupule jusqu'à emprunter ses indications scéniques et ses descriptions de décors au livre même, grâce à des phrases assemblées bout à bout. Et jamais encore la fidélité, conduite par l'admiration, ne s'était montrée aussi respectueuse.

M. Bachelet a donc pu communiquer librement avec Barrès à travers son librettiste. Mais *Un jardin sur l'Oronte* réclamait-il vraiment ce concours d'instruments et de voix? Son esprit répond-il aux exigences de la musique? On serait d'abord tenté de le croire. A première vue, extraire d'un tel livre un livret ne semble nullement une affaire difficile. Quelle abondance de promesses! Quelles perspectives éblouissantes! Songez donc... La rencontre de deux races et de deux religions sous le plus bel azur, l'attraction réciproque de l'Occident et de l'Orient, ces longs regards de nostalgie, de jalousie, de convoitise ou de défi que l'Europe et l'Asie ne cessent

d'échanger d'un continent à l'autre; un rude guerrier chrétien du Moyen âge transplanté au milieu des petites cours musulmanes où les « roitelets voluptueux et lettrés » se gorgent de poésie et de musique parmi les fleurs; une sultane rivalisant d'éloquence avec les rossignols de ses jardins; là-dessus un siège, des combats, le supplice de la soif, la fuite dans la nuit, un rendez-vous manqué par fragilité de femme, caprice ou inconstance; et puis enfin ce revoir tardif et déchirant, ces révoltes suprêmes d'une passion qui n'espère plus s'assouvir sinon dans l'au-delà des existences futures : il n'est pas un lambeau de cette symphonie brûlante qui ne parle avec une force étrange de sang, de volupté et de mort.

On dirait que, par une progression insensible, Barrès s'attache à nous orienter vers ce qui chante. Dès l'introduction, il nous invite à goûter avec lui « le concert de l'Asie ». Ces mêmes impressions sonores passent et repassent vers la fin, mais élargies, fuyantes, comme une ondulation de tristesse mystérieuse et sans espoir. Le voyageur remercie les grandes roues hydrauliques d'Hamah d'avoir prêté à son récit « une orchestration de plainte, de pleurs et d'extravagance ». Il écoute, silencieux, leur rumeur qui flotte sans cesse depuis des siècles sur le vaste paysage fluviatile. Un tel ruissellement figure pour lui un « plain chant » qu'il désirerait unir aux pages de son œuvre. Alors, dans la solitude, un cri lui échappe qu'un musicien ne saurait ouïr sans trouble : « Comment exprimer les prestiges de ce poème d'opéra sur un fond de gémissement éternel?... » Désir qui le poignait dès l'été de 1904, c'est-à-dire à l'époque où, sous le titre de *la Musulmane courageuse*, il ébauchait un premier état de ce qu'il appela en 1921 *Un jardin sur l'Oronte*. Les allusions à la musique s'y trouvaient déjà, nombreuses, pressantes et significatives : « Pas un instant ces âmes folles ne dérangent l'harmonieux concert qu'elles donnent aux jardins de Barbastro... Trois dissonances toujours se blessent, en même temps qu'elles nous enchantent... »

Voilà donc un fait acquis. L'ouvrage fut placé dès l'origine sous l'invocation de la musique : il en demeure tout imprégné. Mais *Un jardin sur l'Oronte* réalise-t-il pour cela l'idéal d'un scénario lyrique? Nullement. En pareille matière, les apparences risquent fort d'être décevantes. Qui nous garantit, en effet,

que le livre n'a pas épuisé par avance les possibilités mélodiques ou harmoniques du sujet? Et si cette prose richement ouvragée en avait accaparé toutes les richesses pour son propre compte, si la symphonie se trouvait d'ores et déjà parachevée, l'infortuné musicien n'aurait plus qu'à renvoyer ses chanteurs et son orchestre.

Autre danger : cette narration n'est pas un roman, mais un conte. Barrès, à titre d'avertissement, a pris soin de l'encadrer entre un avant-propos et une conclusion qui en déterminent formellement le caractère. Cette aventure d'amour, tout ensemble chevaleresque et musulmane, un archéologue irlandais la déchiffre à mesure dans un vieux grimoire arabe; puis, afin d'amuser le célèbre écrivain français, il la lui résume à sa guise dans un café d'Hamah, par un soir d'accablante chaleur. Les héros de roman prétendent à une vie propre. Mais ceux d'un conte vivent tout au plus comme tels personnages de miniatures persanes, par les artifices du style. Le style, pour eux, c'est l'âme. Sire Guillaume ou prince d'Antioche, merveilleuse Oriante ou docte Isabelle : autant de figures abstraites, quasi emblématiques, soumises à des conventions arbitraires et néanmoins inflexibles comme celles d'un ballet. Leur réalité n'est guère plus certaine que celle des pâles et romanesques ombres du *Dernier des Abencerages*. Car *Un jardin sur l'Oronte* rappelle à maintes reprises ce petit chef-d'œuvre du genre « troubadour ». Les arabesques de Maurice Barrès repondent aux fantaisies hispano-mauresques de Chateaubriand. Les unes et les autres se réduisent à de purs jeux d'esprit, mais dans l'acception la plus noble de ce terme. Non que les tribulations de sire Guillaume, sa mort calamiteuse, n'exhalent ce pathétique intellectuel dont Barrès se montrait curieux dès ses premiers écrits. A mesure que la catastrophe se rapproche, on croit surprendre les sanglots mêmes de la pensée. Mais cette émotion ne vaut que pour la lecture. Au théâtre, des passions aussi décantées et sublimées n'ont plus aucun pouvoir : le spectateur, impitoyable aux sentiments qui le dépassent, se venge de son infériorité en leur trouvant un air factice. Comment donc susciteraient-elles alentour l'atmosphère vibrante et chaleureuse que requiert le drame lyrique?

En vérité, seul un compositeur insigne pouvait affronter la double difficulté, ou la tourner. Entre la surcharge littéraire du conte et l'atmosphère exaltante, mais trop raréfiée, qu'il offre à la passion, les talents médiocres s'exposaient à un désastre. Il fallait autre chose que du savoir-faire pour transporter à l'Opéra *Un jardin sur l'Oronte.*

***

On peut supposer que M. Alfred Bachelet, intelligence fort réfléchie, a dû mesurer ses risques dès le principe. Mais il n'en a rien laissé paraître. La veille de la répétition générale, quand les journalistes ont sollicité ses confidences, il s'est borné à effleurer en leur présence les aspects généraux du problème. A la vérité, dans les déclarations de ce genre, on glisse prudemment sur les difficultés inhérentes au sujet, et c'est de beaucoup le parti le plus sage. Sont-elles vaincues, nul ne s'en préoccupe. Subsistent-elles, à quoi bon les mettre en évidence? M. Bachelet s'est donc exprimé vis-à-vis de la presse en symphoniste plutôt qu'en dramaturge lyrique.

Il a d'abord témoigné combien il avait été séduit par le coloris chatoyant d'*Un jardin sur l'Oronte.* N'oublions pas que M. Bachelet, né en 1864, appartient à cette génération d'artistes qui, entre l'Exposition universelle de 1889 et les derniers ballets russes, sut découvrir par degrés un art semi-oriental dont l'Europe ne soupçonnait guère l'existence avant les triomphes de Balakirew, Rimsky-Korsakow, Borodine et Moussorgsky. Ces murmures étranges portaient dans l'âme des fils de l'Occident et du Nord une langueur délicieuse dont ils avaient peine à se défendre. Chez M. Paul Dukas, par exemple, un poème dansé tel que *la Péri* semble avoir reçu quelques chauds rayons du soleil asiatique; et déjà, quinze ans plus tôt, un frisson pareil traversait le mouvement lent de sa *Symphonie en ut majeur,* réduite par M. Bachelet à quatre mains pour le piano. Vincent d'Indy lui-même, en dépit de sa vigilance, devait permettre à la « Reine de Volupté » et à ses joueuses de flûte d'introduire ces cantilènes suspectes jusque dans l'enceinte sacrée de la *Légende de saint Christophe.* Il vint un jour où M. Bachelet, sous l'empire des

mêmes charmes, eut envie d'écrire à son tour une partition de caractère oriental.

Comment allait-il s'y prendre? Un artiste de qualité inférieure, pour chausser de légères babouches et voyager sans encombre sur le tapis volant des *Mille et une nuits*, se contente de piller les mélodies populaires de là-bas. M. Bachelet n'aurait garde de mépriser le secours du *folk-lore*; mais un de ses grands plaisirs est d'inventer ses chants lui-même selon les « modes » indigènes. Ne vous étonnez donc pas si, au premier acte, Oriante, sultane des fleurs, favorite des Génies, se met à improviser un air à deux temps, assez vif, dans l'ancien mode arabe *Majra albencir*. Plus tard, pendant la scène pathétique où le prince d'Antioche la contraint de chanter devant sire Guillaume des vers qui la blessent douloureusement dans son amour et son orgueil, elle choisit le mode *Sikâh*. Et si vous préférez le mode *Moh'ayar*, veuillez prendre patience : votre attente sera bientôt comblée. C'est dans ce mode qu'à la fin, devant le corps inanimé de sire Guillaume, Oriante et Isabelle entonneront une déploration alternée qui figure en même temps la moralité désabusée et plaintive de ce conte. Quant aux emprunts matériels, M. Bachelet les évite. A peine si l'on relève au troisième acte quelques hymnes de la liturgie syrienne. Dans l'acte suivant, les érudits reconnaîtront peut-être au passage la chanson de croisade attribuée au Châtelain de Coucy. Mais c'est bien tout; M. Bachelet, au lieu de citer les textes anciens, s'en inspire généralement en artiste original.

Quel musicien ne goûterait d'ailleurs, à travers *Un jardin sur l'Oronte*, le combat que s'y livrent deux courants adverses, ainsi que les deux idées fondamentales d'une symphonie ou d'une sonate? Lutte sans fin de l'Occident et de l'Orient, du « bon » et du « mauvais » thème, comme on disait naguère dans les classes de composition. Aux sensuels concerts du Paradis de Mahomet, l'Europe catholique opposera la fermeté de ses antiennes, les mâles refrains de sa chevalerie, et parfois, aux jours de grande liesse, les mouvements et les pas que les Croisés se sont efforcés d'acclimater en leurs éphémères seigneuries d'Orient : la pastourelle, la carole, la tresque, l'estampie et la gigue. Ces contrastes ne devaient pas frapper en vain l'imagination du compositeur.

L'habileté avec laquelle M. Bachelet a su tirer parti de ces antithèses n'a point surpris les connaisseurs qui le tenaient en haute estime. Grand-prix de Rome en 1890, membre de l'Institut depuis 1929, M. Bachelet ne prend jamais la plume que pour dire effectivement quelque chose; il ne livre à l'impression que ce qui a pu soutenir l'examen d'un sens critique singulièrement aigu. Les concerts ont accueilli ses partitions avec faveur. Mais les amateurs de théâtre ne citent de lui, outre *Quand la cloche sonnera*, qu'un drame lyrique en trois actes, représenté à l'Opéra en 1914, *Scémo*. Par la dignité de sa carrière et la réserve de son attitude, M. Bachelet paraissait en harmonie avec les allures distantes, voire hautaines, de Barrès. Sa science et ses dons le mettaient à même de satisfaire aux exigences multiples du sujet. Mais il restait à savoir si le désir de s'en aller rêver sur les berges de l'Oronte, au fond d'un jardin asiatique, répondait chez lui comme chez Barrès à un besoin passionné, ou si ce n'était qu'un attrait cérébral, une chimère de lettré, ce que Schumann appelait un *reflet d'Orient*.

***

Avouons-le sans détours : la répétition générale nous laisse à cet égard une incertitude assez fâcheuse. On se plaît assurément à suivre la voix d'Oriante, lorsque, d'une octave à l'autre, elle voltige avec le nonchaloir le plus gracieux. On admire le jardin sur l'Oronte, inépuisable en essences précieuses, en fleurs exquises, tout palpitant d'oiseaux, de papillons, de libellules et d'abeilles. Ces ravissantes jeunes femmes aux longs yeux de gazelles, indolentes et effrénées, Zobéide, Isabelle, Badoura, sont délicieuses à voir lorsqu'elles rient et folâtrent à l'entour d'Oriante. Mais parmi tant d'attraits ou d'artifices, il n'est rien qui n'appartienne visiblement à la rhétorique musicale des cinquante dernières années. Si l'on quitte les Filles-fleurs, ce n'est que pour retrouver aussitôt le harem de Shéhérazade, puis la morne plaine semée de tentes où les Polovtsiennes captives mènent leurs évolutions barbares sous les yeux du vainqueur. Parfois le thème d'Oriante prend un accent mielleux. On dirait alors une mélodie de Rimsky-Korsakow, retouchée par Massenet, ô scandale! Mais

ce n'est qu'une fausse alerte, Dieu merci, et nous en sommes quittes pour la peur. Jamais la partition ne verse dans un orientalisme banal : des rythmes et des harmonies rares surviennent toujours à temps pour l'ennoblir. Aussi l'esprit se tient-il pour satisfait. Mais la sensibilité?... Déçue, inquiète, elle s'afflige que ces plaisirs ne soient pas accompagnés de mirages assez puissants. Par delà les roulades et les vocalises qui la flattent par leurs caresses, elle aspirerait à d'autres enchantements. M. Bachelet n'a-t-il donc pas de ces philtres qui chassent la mémoire des peines, rajeunissent les espérances flétries et ramènent avec eux l'illusion des paysages éblouissants où les soleils se lèvent dans la splendeur orientale? Non?... Eh bien, il ne peut s'écrier alors comme Barrès, avec la même sincérité pathétique : « Je suis né pour aimer l'Asie!... »

Un art aussi diligent, industrieux, sied-il d'ailleurs à des contrées où la place est encore libre pour une noble oisiveté? Les derniers asiles du loisir sont là-bas. Un Asiatique se porte sans transition de la violence à la rêverie contemplative; il ignore l'entre-deux, cette activité bien réglée, assidue, que M. Bachelet introduit au *Jardin sur l'Oronte*. Peut-être même cette musique laborieuse travaille-t-elle en vain... Que ne ménage-t-elle plutôt ses forces pour vivifier les personnages indéterminés, un peu abstraits, qu'elle entraîne malgré eux à l'Opéra? Faute d'énergie vitale, ils auront l'air dépaysé près de la rampe, hors de leur chère patrie, qui est le livre. Ne les amoindrit-on pas en les condamnant à s'agiter sur la scène, à simuler en public les gestes d'un rôle pour lequel ils ne sont pas nés? Ah! si la musique, les ayant tirés en pleine lumière, nous livrait du moins leur secret, cette exaltation intérieure que Barrès s'entendait merveilleusement à leur prescrire! Mais non : sous un jour factice, parmi des toiles peintes, ils nous deviennent inintelligibles. Et de toute cette ardeur qui les animait naguère, plus rien ne subsiste qu'un souvenir livresque...

Voilà certes le pire danger. A chaque tableau, malgré la fascination des voix et de l'orchestre, on constate avec chagrin que les ressources musicales du sujet, les suggestions qu'il pouvait offrir au compositeur, modes ou mélopées, rythmes ou mouvements, timbres ou nuances, sont déjà intégralement

captés et exploités par l'écrivain. Le conte a tout pris. Et le drame lyrique vient trop tard pour ajouter quoi que ce soit à cette subtile musique de mots.

Puisque le *Jardin sur l'Oronte* n'a que faire de ces embellissements, laissons le chevalier et la sultane à leurs rosiers, à leurs narcisses, à leurs tulipes. Sans doute, ce ténor et ce soprano forment à l'Opéra un duo incomparable; mais ils ne rappellent Guillaume et Oriante que d'assez loin. S'il est vrai que ces délicates créatures se plaisent exclusivement dans leur milieu chimérique, ne nous obstinons pas à les faire vivre ailleurs. Après tout, comme le déclarait Barrès lui-même : « Ce n'était qu'une œuvre d'art!... »

M. Franc-Nohain, qui n'a voulu toucher à cette œuvre qu'avec des précautions respectueuses, a peut-être exagéré la déférence. Paralysée par tant d'égards, sa transposition a reculé devant les sacrifices indispensables. Chaque détail de style se retrouve intact, mais non l'effet d'ensemble. Le mince récit de Barrès, si bref en sa version originale, s'étire péniblement à travers quatre actes et huit tableaux. Ces phrases dont la cadence rapide enchantait au premier coup d'œil, comme elles se guindent et grimacent sous l'habit chamarré que leur impose une déclamation d'opéra! Le tour primesautier de M. Franc-Nohain, sa verve mordante, son entrain, sa connaissance de la scène lyrique, semblaient bien promettre un canevas plus allégé. Mais l'amour fervent des lettres peut sans doute conduire, par horreur du sacrilège, à ce livret trop pieux et trop copieux...

Il arrive quelquefois à la musique de défaillir sous le fardeau. Sans compter que la prosodie de M. Bachelet, sa prédilection pour l'ample vocalise, aggrave encore cette impression de pesanteur. L'artiste avait d'abord pensé que les mots de Barrès, puissamment évocateurs, formeraient le support de sa musique. C'est le contraire que l'on observe. Sa supériorité n'éclate que dans les situations où, dépouillé d'une vaine littérature, il cède enfin à son instinct dramatique. Tel est le cas au second acte, où le tableau du gué de l'Oronte, âpre et fiévreux, atteint à une grandeur saisissante.

C'est par des inspirations de cette énergie, et non par les morceaux où M. Bachelet a prodigué les ressources d'une

virtuosité qu'il s'assimile ingénieusement, mais où il ne trouve jamais son expression directe, que la partition d'*Un jardin sur l'Oronte* mérite la haute estime dont les meilleurs juges de la production contemporaine lui ont déjà offert les témoignages publics. L'œuvre a bénéficié au surplus d'une interprétation remarquable. Maurice Barrès n'eût sans doute pas été mécontent d'une visite à l'Opéra. En peignant ses décors, M. René Piot a su créer une image fort poétique des merveilleux jardins. Madame Suzanne Balguerie incarne Oriante avec éloquence, fierté, audace. Quant à M. José de Trévi, il déploie dans le rôle difficile de sire Guillaume une maîtrise incontestable. Toutefois, comme acteur, il aurait une tendance à outrer inutilement ce que le personnage a de fruste et de maussade...

Au fait, pourquoi donc sire Guillaume, qui a l'honneur inouï d'être aimé de la belle Oriante, accable-t-il sa dame de reproches que ne peut supporter une fée ni une sultane? Pourquoi lui cherche-t-il sans cesse de si vilaines querelles? Ce jaloux nous ferait mourir d'ennui. En vérité, puisqu'il connaît si mal son bonheur et que nous voilà sur la vieille terre des légendes, on voudrait lui répéter ce que Henri Heine disait avec une malicieuse philosophie de Lusignan, l'amant de Mélusine : « Heureux homme, dont la maîtresse n'était serpent qu'à moitié! »

CONSTANTIN PHOTIADÈS

LE CENTENAIRE DE BJÖRNSON

Oui, nous aimons ce pays,
Tel qu'il se dresse,
Creusé, battu par la tempête, au-dessus de l'eau,
Avec ses mille maisons;
Nous l'aimons, nous l'aimons, et nous pensons
A notre père et à notre mère,
Et à la nuit de Saga qui répand
Des rêves sur notre terre,
Et à la nuit de Saga qui répand, répand
Des rêves sur notre terre!

Ces paroles de l'hymne national norvégien, sur lesquelles Nordraek a composé une musique grave et religieuse, sont l'œuvre, comme chacun sait, du grand poète Björnstjerne Björnson, dont tout un peuple, qui compte parmi les plus nobles et les plus cultivés du monde, fête, en cette fin d'année, le glorieux centenaire. Bien avant 1905, date qui marque la séparation, pacifique du moins, sinon tout à fait amicale, d'avec la Suède, l'hymne de Björnson était populaire en Norvège. Avant que les événements lui eussent donné leur consécration historique en le revêtant d'un caractère officiel, il vivait déjà dans les âmes; et, en maintes occasions, familières ou solennelles, on le chantait en chœur. Il prenait alors la valeur d'une affirmation par-devant le Seigneur, sous un climat dur ou pluvieux, comme une exhalaison passionnée des aurores boréales et des nuits blanches. Les paroles assemblées ici par Björnson expriment, en effet, merveilleusement, dans un langage simple et un raccourci saisissant, avec une rudesse tendre, tous les sentiments des Norvégiens demeurés fidèles à

eux-mêmes, fiers de leurs particularités, de leurs traditions, de leur indépendance. D'abord, cette sorte d'élection géographique : la Norvège choisie par Dieu, pour faire front à la tempête, comme une proue de navire, et développer dans les bourrasques sa force de résistance; puis, au haut des falaises, dans les recreux abrités du vent, les basses maisons de bois, invisibles du large, les toits de chaume sous lesquels ceux qui restent attendent ceux qui sont en mer; les foyers où la solitude, le silence, l'interminable longueur des ténèbres hivernales, les crépuscules sans fin des étés, soit conjuguent, soit relaient leurs pouvoirs de recueillement : dès lors, des vies intérieures intenses, resserrées autour des poêles; des groupements par familles, où les mots « père et mère », il est vrai, gardent leur sens plein; et, récompense ou rançon des existences à l'excès repliées, voyageant comme l'air sur les eaux des fjords, sur les champs de glace, sur les prés fleuris du printemps, tourbillonnant au-dessus des villages avec les oiseaux migrateurs, avec les mouettes, les eiders, les cygnes blancs, se glissant par les interstices des doubles fenêtres, s'insinuant dans les cœurs, y berçant l'ennui, y entretenant l'espérance, y fomentant parfois de bizarres folies, les sortilèges des Sagas : des rêves, des rêves et encore des rêves!

Vieille Norvège, dira-t-on, que tout cela! Eh! sans doute très vieille, et même légendaire, mais, dans la Norvège d'à présent, est-il sûr que rien ne subsiste plus de cet antique fond? Je n'en suis pas du tout persuadé. En glorifiant la mémoire de Björnson, poète qui fut aussi un « lutteur », il se peut que la Norvège s'incline avec dévotion devant des manières de penser, de sentir, de s'exprimer qui ne sont plus toutes de notre temps; et cela est même certain, par définition, puisqu'il s'agit de célébrer un centenaire. Il se peut encore que la jeunesse du pays accompagne de réserve ou d'un demi-sourire irrévérencieux à peine dissimulé, l'hosannah fervent des hommes d'âge. Du moins, je suppose que de tels petits désaccords dans le sentiment public, là-bas comme chez nous, ne sont pas absolument impossibles, parce qu'il n'est pas, sous toutes les latitudes, cérémonie de ce genre qui n'y donne lieu, et parce que les jeunes gens de nationalités diffé-

rentes sont aujourd'hui extraordinairement pareils. Donc, il est probable que, en quelque brasserie d'Oslo, ainsi que, dans une occurrence analogue, on le ferait, à Paris, aux réunions de tel ou tel cénacle, des voix s'élèveront pour dauber sur le vieux Björnstjerne. Il n'importe! Je prétends que l'ancêtre survit, par de nombreux côtés, en ceux-là mêmes qui croient l'avoir dépassé. Je dirai plus : il représente, en dehors de la Norvège, tout un monde de scrupules agissants, de moralité combative, de foi généreuse et hardie. Ce monde peut paraître éloigné de l'âpre esprit matériel qui domine notre époque; et, à ce seul titre, l'œuvre de Björnson demeure une leçon qui conserve un robuste accent. Mais, en outre, dans les périodes les plus confuses, le monde de l'idéal n'est jamais que voilé. Non, ne souriez pas, jeunes gens. Sur bien des points, le vieux maître n'est pas resté en arrière. Si vous ne sentez plus toujours sa présence à vos côtés, c'est parce qu'il marche encore bien en avant de vous, sur les routes d'un avenir où les notions du bien et du mal, longtemps égarées, presque perdues, seront enfin retrouvées.

***

Nous ne voulons ici qu'apporter notre tribut d'hommages au souvenir d'un grand Européen, qui, tout ensemble poète, romancier, journaliste et agitateur politique, reste principalement pour nous un dramaturge, mais un dramaturge en lequel précisément se fondaient tous les aspects divers de sa forte personnalité, chacun communiquant à l'écrivain de théâtre, ou ses images lyriques, ou ses idées sociales, ou ses mouvements oratoires, ou même ses passions partisanes. Nous ne nous dissimulons pas que tant d'apports multiples, qui paraissent enrichir une œuvre littéraire au moment de son éclosion, risquent de devenir, par la suite, pour elle une cause de caducité, car les thèses vieillissent aussi vite que les préjugés qu'elles combattent ou même que les mœurs nouvelles dont elles favorisent l'avènement. Certes, il est déjà visible que les ouvrages dramatiques d'un Henrik Ibsen sont promis à une plus longue durée que ceux de son émule et rival, parce que le théâtre d'Ibsen, encore que tout baigné dans les inquiétudes morales d'un temps, a su démêler

certains traits généraux, non seulement norvégiens, mais humains de cette inquiétude, et les incarner en des personnages vivants, nettement dessinés, eux-mêmes engagés dans des actions scéniques, vigoureusement conduites. Chez Björnson, l'actuel (d'autrefois), l'immédiat (de jadis) l'emportent, par malheur, assez souvent, sur l'éternel. Néanmoins, ce qui reste, c'est le ton, c'est la flamme qui brûle au cœur de l'homme juste, la voix de l'idéal enfin.

Nous avons relu récemment *Au-dessus des forces humaines*, et notre dessein n'étant pas d'étudier, dans le court espace qui nous est imparti, toute l'œuvre dramatique de Björnson, nous nous bornerons à résumer les sentiments que nous avons éprouvés en renouant connaissance avec un drame que nous avions vu représenter à la fin du siècle dernier, et que nous avions perdu de vue depuis lors.

C'est exactement au printemps de 1897, à Bordeaux, à l'ancien théâtre des Arts, aujourd'hui disparu (il fut détruit, je crois, par un incendie), que nous vîmes jouer *Au-dessus des forces humaines* par une troupe de passage, laquelle n'était rien de moins que la fameuse compagnie de *l'Œuvre*, ayant à sa tête cet étonnant directeur que nous avons ici même appelé « le découvreur » : Lugné-Poe.

Composé par l'auteur en 1883, l'ouvrage, nul ne l'ignore, est en deux parties, dont la première comprend deux actes, et la seconde, quatre actes. Lugné, avec cette intrépidité qu'il eut dès son plus jeune âge, et qu'il a conservée à travers les vicissitudes de sa carrière (si fièrement retracées par lui dans ses *Mémoires* en cours de publication), Lugné avait osé monter cet étrange spectacle, qu'il n'était possible de donner qu'en deux soirées consécutives. Et, après avoir eu l'audace de l'offrir aux Parisiens, il poussait le défi jusqu'à venir l'offrir aux Bordelais! J'avais dix-neuf ans, à cette époque, et me trouvais à Bordeaux, qui est, pour nous, gens du Pays d'ouest, notre métropole. Je revois encore Lugné, mince et long comme un cierge noir, dans la redingote boutonnée du pasteur Sang. Dans le rôle de Rachel, j'entends la voix de Suzanne Després, alors adolescente et qui, déjà, préludait, sur un timbre un peu chantant, mais avec une profondeur d'accent dont on demeurait frappé dès l'abord, à la

série de ses magnifiques créations. Il me souvient que toute la pièce, d'ailleurs, était par tous un peu psalmodiée. Mais, quoique je fusse bien jeune, je compris que ce rythme, si différent de la précipitation factice ordinairement en usage à la scène, avait un sens grave. Il élevait la représentation au-dessus du banal divertissement. (Un directeur aventureux pouvait, en ce temps-là, risquer pareil coup. Il est vrai qu'il risquait aussi la famine, et, certains jours, la rencontrait. Mais enfin, l'état général des esprits était tel qu'il pouvait, sans être absolument fou, se dire que, peut-être... Tandis qu'aujourd'hui!) Donc, ce spectacle était une manière d'office luthérien, une manière de prêche. Il n'invitait pas à s'amuser. Il invitait à descendre en soi-même, à faire, sinon oraison, du moins réflexion. Qu'en pensèrent les Bordelais? Lugné doit le savoir, qui, depuis ses débuts, a l'habitude de tout noter. Quant à moi, je me souciais peu de mes voisins — ou des vides qu'il pouvait y avoir dans la salle — j'étais ému, bouleversé. Peut-être devais-je à mes ancêtres jansénistes la résonance inattendue que cette lointaine voix, venue du Nord, éveillait dans mon cœur de petit Charentais. Cependant, il faut croire que, au milieu même de mon exaltation, le sens critique (bon ou mauvais) propre à tous les gens de mon terroir, ne m'abandonnait pas tout à fait, car il me souvient clairement que j'estimai la première partie supérieure à la seconde, encore que celle-ci comportât des scènes extérieurement plus mouvementées, en apparence plus dramatiques.

Trente-cinq ans et demi ont passé depuis ces deux soirées. C'est un laps terrible pour reprendre un ouvrage, et confronter avec son impression nouvelle la mémoire qu'on a gardée de quelques heures d'enthousiasme vécues dans l'extrême jeunesse. Je viens de lire *Au-dessus des forces humaines* dans un volume paru en 1901, aux *Éditions de la Revue blanche*. Ces derniers mots ne diront rien aux jeunes gens, mais, pour les grisons de mon âge, la marque de *la Revue blanche* évoque tout un passé ardent : tolstoïsme, ibsénisme, socialisme à la Jaurès, voire anarchisme sentimental à la Kropotkine, dreyfusisme, Ligue des droits de l'homme, universités populaires, etc. Le papier a jauni, mais la voix qui s'échappe de ces feuillets flétris est d'une poignante sincérité.

Mon instinct de tout jeune homme, cependant, ne m'avait pas trompé : la première partie, dans sa concision, l'emporte de beaucoup en valeur sur la seconde, laquelle verse, par endroits, dans le discours mi-politique, mi-évangélique, la phraséologie de sermonnaire et de réunion publique (où l'orateur, toutefois, serait de qualité). Il y a là, comme dans *le Repas du Lion* et maintes autres pièces du temps, une grève, et l'une de ces discussions entre patron et ouvriers où se reflète une extraordinaire candeur. On y trouve même, évidemment inspiré par les exemples du « nihilisme » russe contemporain, un attentat à la dynamite, mais celui-ci nous est dépeint comme un geste vain et insensé. Élie, le fils du pasteur Sang, gagné au terrorisme, à « l'action directe », est un exalté. Lui aussi, comme son père, lequel sans cesse appelait le miracle, veut tenter quelque chose qui est « au-dessus des forces humaines ». Il s'offre en sacrifice « pour anéantir ceux qui veulent le Mal ». Holger, le grand industriel, représente, dans la pièce, avec inflexibilité, dignité (et la solide naïveté de l'auteur, en plus) la morale des maîtres : le nietzscheïsme après le tolstoïsme, car la seconde partie du drame apparaît vraiment comme un confluent de tous les courants d'idées qui, dans le domaine social, à la fin du siècle dernier, rapprochaient ou divisaient les esprits. L'ouvrage ne conclut pas, mais se termine sur une note optimiste, des paroles d'espérance, un acte de foi en l'avenir. De cette composition violente et ingénue l'on pourrait rapprocher la phrase inscrite par Péguy en tête de *Marcel ou la cité socialiste*, son premier livre, lequel date précisément de la même époque : « La révolution sociale sera morale, ou elle ne sera pas ». Prophétie que les faits plus tard devaient sinistrement démentir. On peut aussi imaginer Lénine lisant Björnson (qu'il avait certainement lu, car il était grand liseur) et le rire sonore de Vladimir Ilitch éclatant à chaque page. Oui, le bolchévisme est venu, qui a balayé ce qui fut, il y a quelque trente-cinq ans, notre grande illusion, à nous autres, jeunes bourgeois : l'idée d'une réconciliation possible des classes sur des bases morales. La moralité mise à l'écart du bouleversement, remplacée par la notion de matérialisme historique, voilà l'expérience monstrueuse à laquelle nous avons assisté. De ce point de vue, cela semble,

pour la pensée d'un Björnson, la faillite complète. Mais, dans l'ordre social, comme dans les rapports entre individus, la morale universelle peut-elle être indéfiniment méprisée, remplacée par une mystique de parti, policière en ses moyens, implacable en ses décrets? Là est la question, auprès de laquelle le Plan quinquennal et la nouvelle politique asiatique des Soviets, charbonnière et sidérurgique, ne sont que trompe-l'œil.

Aussi bien est-ce dans la première partie de *Au-dessus des forces humaines* qu'il faut chercher le meilleur Björnson. Là son âme, qu'une idéologie démodée encombre aux actes suivants, rend un son clair et pur, comme la vibration d'une cloche pastorale, par un beau jour d'hiver. Les personnages de ces deux premiers actes ne sont pas des entités bavardes, de vagues théories flottantes à figures d'ectoplasmes, mais des êtres humains réels. Sang lui-même, l'apôtre et le thaumaturge, encore que « sublimé » par l'irradiation de sa propre foi, reste une créature de chair. De même Clara, sa femme, la paralytique, laquelle ne partage pas son délire religieux, mais subit l'ascendant de sa rayonnante bonté et l'aime d'un simple et profond amour. De même Élie et Rachel, ses enfants, qui souffrent de ne plus croire, et tante Hanna, sa belle-sœur, nouvellement débarquée d'Amérique. De même tous les pasteurs, tant de la ville que de la campagne, chacun caractérisé dans ses calculs, ses prudences, ses petits intérêts, ses ridicules professionnels. Et surtout, ce qui vit là d'une vie intense, ce que l'auteur a su évoquer avec une vigueur qui, malgré le temps écoulé, emporte toujours notre adhésion, c'est l'attente indicible du miracle, l'appel éperdu des cœurs inquiets, qui réclament au Maître invisible un signe, une justification de sa présence.

De telles pages, à elles seules, devraient, selon nous, suffire à assurer la gloire d'un nom.

FRANÇOIS PORCHÉ

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Nous avons vu revenir les temps de la grande foire aux vanités, la distribution des prix littéraires. Poulains et maquignons. On nommait, dans le mystère, maints outsiders. Ce sont les favoris qui l'ont emporté.

M. Mazeline, a obtenu le prix Goncourt. C'est un fort beau livre que *Les Loups*[1]. On a d'abord le sentiment que l'ouvrage est une peinture ample, pleine de vie et de variété, rythmée au *tempo* naturel, de la ville du Havre vers 1892, et en particulier de la famille Jobourg. On pourrait analyser le roman selon cet esprit. On montrerait d'abord l'aïeule, la vieille Virginie Jobourg, veuve du fondateur des ateliers, riche, despotique, seule dans sa villa de Prébor, à quelque distance de la ville. Elle n'a qu'une idée : reprendre tout son pouvoir sur son fils Maximilien.

Ce fils d'un capitaine d'entreprise est un garçon mou, comme il arrive souvent. Incapable en affaires, mais non point sot. Lettré au contraire, et même beau parleur. Un de ces oisifs désœuvrés, irréprochables, et entre les mains de qui fondent, on ne sait comment, les fortunes. Maximilien a épousé la fille d'un aubergiste un peu antiquaire du pays de Caux, Marie-Jeanne Brétot. Madame Jobourg a laissé faire son fils, — mais elle hait farouchement sa belle-fille, qu'elle a refusé de voir. Elle a fait mieux.

Il y a une vingtaine d'années, elle a mis dans les bras de

1. Gallimard.

son fils une très jolie fille, Pauline d'Œnedry, fiancée à un employé d'une compagnie de navigation que les Jobourg contrôlent. Puis elle en est devenue jalouse, et le jeune ménage a été expédié à Fort-de-France.

Au moment où le roman commence, Marie-Jeanne est une femme de quarante-cinq ans, grasse et molle, qui tient encore un rang dans la ville, mais qui est secrètement tourmentée de difficultés d'argent, et qui n'a aucune autorité sur ses enfants. Ceux-ci sont au nombre de cinq, deux filles et trois garçons. L'une des filles a épousé Georges Peige, personnage de belle prestance, capable, sournois et ambitieux. La seconde, Geneviève, est résolue à faire un beau mariage, qui est aussi un mariage d'amour, et nous la voyons en effet conquérir, garder, épouser un jeune banquier, Gilbert Saint-Rémon. Ces deux filles, avec beaucoup de grâce dans leur premier temps, ont des âmes de bourgeoises, l'aînée économe et rangée, la seconde avisée et volontaire. Les fils sont d'une autre espèce : l'aîné, Didier, est un rêveur charmant, désintéressé, à la fois facile et hors de prise, qui s'est fait un monde intérieur et qui y vit; — le second, Vincent, qui s'est brisé la cheville et qui est resté boiteux, est aigri et soupçonneux; — le troisième, Benoît, est violent et brutal. Après un chagrin d'amour, il passe en Angleterre avec une troupe de girls, et revient de là en chandail et en espadrilles avec la mine d'un mauvais garçon de port.

On peut penser que le roman est l'histoire de cette dynastie divisée : les filles ne pensent qu'à elles et les trois garçons haïssent leur beau-frère. — Mais voici qu'un second sujet apparaît plus profond et non tout à fait exprimé : un sujet plein de pitié et de mélancolie, et dont Maximilien Jobourg est le héros. Ce faible Maximilien, — sauf sa très brève aventure avec Pauline — n'a pour ainsi dire pas vécu. Or voici qu'un beau jour débarque au Havre une orpheline qui arrive des Iles, et qui vient lui demander protection. C'est la fille de Pauline. Pauline est morte après que son mari s'est suicidé. Elle a laissé à sa fille une lettre pour cet ami du Havre. L'enfant ignore que cet ami est son père.

Pour comprendre ce qui va suivre, imaginons la forme la plus simple de l'événement. La jeune fille qui se nomme Valérie

débarque dans cette ville du Havre où nul ne la connaît. Elle se fait connaître à Jobourg, très ému de retrouver la fille de Pauline, sa fille. Il installe Valérie chez des gens sûrs. Il la voit en secret. Il y a maintenant un intérêt dans sa vie. Il est enfin heureux. — C'est bien ce que l'auteur nous dit et ce qui aurait pu arriver, si les autres n'étaient pas là. Les autres, c'est-à-dire la famille et la ville, qui rôdent autour du secret. Les loups, comme dit le titre.

Valérie est descendue innocemment dans un hôtel où M. Jobourg a ses habitudes, et où son fils Didier, quand il est allé à la pêche, vend son poisson. Dans le café de l'hôtel, rôdent des personnages louches. Pour comble de malheur, le jour même où Valérie arrive, Didier se querelle avec un officier de la Compagnie, un alcoolique à demi fou, un malheureux. On ne tarde pas à savoir l'arrivée de la jeune fille. Le bruit se répand en ville que Maximilien Jobourg cache une maîtresse.

Le changement dans sa conduite est d'ailleurs évident. Mais enfin, tout ceci ne saurait le mener plus loin que quelques ennuis domestiques et une réputation ébréchée, — si la vieille madame Jobourg n'intervenait pas. Au fond de sa maison de Prébor, elle a moitié appris, moitié deviné la vérité. Il ne s'agit point d'une amourette. Maximilien a retrouvé la fille que Pauline a eue de lui, le souvenir vivant de sa seule aventure d'amour. Quelle prise sur lui, surtout si, ayant achevé de perdre sa fortune, il se trouvait contraint de recourir à sa mère! Le plan de madame Jobourg est fait. N'est-elle pas riche? Dès lors qu'importe que Maximilien soit ruiné! On le ruinera. Son propre gendre, Georges Peige, sur l'ordre de madame Jobourg, lui conseillera des placements ruineux. A ce moment, Maximilien sera à la merci de sa mère, qui l'emmènera en Italie avec Valerie. Ainsi madame Jobourg sera définitivement vengée d'une bru détestée. Après vingt-cinq ans, elle aura enfin brisé le mariage fait contre son gré.

Seulement M. Mazeline n'a pas voulu de ce triomphe de la haine, et il a achevé brusquement son livre par une tragédie. Au milieu de toutes ces péripéties, Valérie, déconcertée par ces mystères, s'alarme. Elle a une âme inquiète et bizarre. Le hasard d'une conversation qu'elle surprend en feignant de

dormir, lui apprend qu'elle est la fille de Maximilien. Elle en conçoit tant d'horreur qu'elle se tue, et Maximilien va se jeter à la mer.

***

M. Céline s'est vu attribuer le prix Théophraste Renaudot pour *Voyage au bout de la nuit* [1]. C'est un roman extrêmement faible. On y marche interminablement dans l'ordure, ce ne serait rien, quelque dégoût qu'on en ressente, si le livre était bon. Mais il ne l'est pas. La vue de l'univers qui s'y trouve est d'une pauvreté et d'une monotonie pitoyables. On ne sait dans quel langage le roman est écrit. Le personnage, qui parle, et qui se nomme Bardamu, emploie tantôt un langage populaire, que personne n'a jamais parlé et qui est aussi faux que le patois de théâtre du XVIIIe siècle, — et tantôt un langage purement littéraire. Quelquefois les deux façons de parler sont bizarrement juxtaposées. Après des : « Moi, j'avais jamais rien dit » et des « Qu'il me dit » et des « Même que je m'en souviens », on lit avec étonnement : « Fiers alors d'avoir fait sonner ces vérités utiles... » Le même Bardamu tantôt bégaie comme un illettré et tantôt comme un mauvais instituteur : « A l'ombre des journaux délirants d'appels aux sacrifices ultimes et patriotiques, la vie strictement mesurée, farcie de prévoyance, continuait... » Quand il transcrit les paroles d'un médecin, il lui emprunte son style. Quand il parle peuple, il le fait donc exprès? Tout cela est assez incohérent. Le caractère des personnages ne l'est pas. Il est le plus souvent borné à une épithète injurieuse. C'est vraiment un peu sommaire. Le livre ennuie. Les gros mots n'y peuvent rien. L'auteur épuise en vain les ressources de l'anatomie injurieuse. Il voudrait être truculent. Il donne bien la nausée, mais il reste fade.

***

Le prix Femina a été donné à M. Ramon Fernandez pour *le Pari* [2]. C'est un livre un peu inégal, mais qui a de grandes

1. Denoël et Steele.
2. Gallimard.

qualités. La principale est peut-être cette richesse complexe, qui rend l'analyse même de l'ouvrage difficile. Il y a des peintures du monde de l'auto, des descriptions de garages, des récits de courses, des portraits de constructeurs, de mécaniciens, de courtiers, d'hommes du monde vivant de commissions, il y a des trafics, des trahisons et des exploits qui font ensemble une page pittoresque de l'histoire du temps.

Mais il y a aussi une étude de psychologie à la fois très poussée et peu apparente, un portrait repris et sans cesse modifié, l'histoire d'un homme. Robert Pourcieux était destiné à l'armée. Mais il a perdu la foi militaire. Très riche, que peut-il faire? Il représente le drame des activités sans emploi. Pour son plaisir, il court en auto. Mais il n'a tout à fait ni le cran, ni l'habileté d'un professionnel, ou d'un virtuose comme La Carouge. Celui-ci, très bien né, mais pauvre, vit franchement du métier, gagnant des courses et plaçant des voitures. « Ce marquis de la Carouge! C'était un de ces hommes dont la voix haute, la moustache blonde, l'œil militaire semblent des armes habilement maniées plutôt que l'expression spontanée de leur nature; dont la grande taille paraît uniquement destinée à leur permettre de se pencher cordialement sur la victime qu'ils vont rouler. Robert le déteste comme un bourgeois riche peut détester un noble pauvre qui se débrouille. »

Il le déteste, et pourtant il est son ami. Il a besoin de lui. Il y a dans tous les actes de Robert de l'incohérence, de l'à peu près, de la faiblesse et de la contradiction. Il ne veut jamais tout à fait ce qu'il veut, ni ce qu'il fait. Les circonstances le poussent, les hommes le mènent. Il est sans cesse pris dans un engrenage de fausses situations, d'actions douteuses, de maladresses dangereuses. Il est par définition l'homme prisonnier de deux maîtresses, indélicat quand il est ivre, mufle par faiblesse, dupe quoique intelligent, un homme qui vaut mieux que sa vie.

C'est justement de cette vie que l'auteur a entrepris de le tirer. Ce salut sera, comme on peut l'imaginer, l'ouvrage d'une femme. Celle-là non plus ne fait pas ce qu'elle veut. D'une bonne famille du Midi, elle vient à Paris, malgré les siens,

pour étudier. Elle a de la franchise et du caractère. Avec cela, elle s'éprend de Robert, s'en éloigne avec dégoût, devient sa maîtresse, le quitte encore, et enfin le retrouve blessé dans une course où sa voiture s'est retournée. Vue du côté de Pauline, cette aventure est une suite de rêves secrets, de tendresses muettes, de réveils horribles, de joies, d'indignations nouvelles. Vue comme la voit Robert, l'aventure est pire encore. Il a surpris sans qu'elle le sache Pauline dans son jardin assise à la turque sur un mur, et il l'a photographiée sans être vu. Il la retrouve dans un train, où il lie conversation avec elle. Il l'invite chez lui à une soirée qui tourne à la crapule et d'où elle sort écœurée. Il parie avec ses amis qu'il deviendra son amant. Il le devient en effet. A ce moment, il a un scrupule, et feint d'avoir perdu le pari. Mais ses amis ne sont pas dupes. Pauline est avertie, et c'est alors que, révoltée et désespérée, elle quitte Paris et revient en Provence. Pour réunir de nouveau les amants, M. Fernandez a dû imaginer ce subterfuge d'un circuit provençal. Robert, par indécision, vanité, bravade, insouciance et fausse honte, court sur une voiture détestable qu'il s'est laissé imposer. Il sait que l'accident est inévitable, et par une sorte d'attraction subtile, il le cherche sans se l'avouer. Qui n'a ressenti, au bout d'une série d'imprudences, ou de maladresses, cet appel de la catastrophe? La voiture se renverse. Ses blessures ne sont pas graves, et Pauline tombe dans ses bras. Il est deux fois sauvé. Il voit clair en lui. Quelque chose finit et quelque chose commence. Il faut du courage pour refuser le malheur, qui se présente presque toujours comme une tentation bien plus que comme une menace, — comme une prime à la faiblesse de l'homme seul. Réunis, Pauline et Robert auront peut-être la force d'être heureux. Le véritable individu, c'est le couple.

***

Un signe de notre temps est le goût que nous avons des romans professionnels, si je suis dire, c'est-à-dire de ceux qui nous révèlent un coin de la vie, décrit par un homme du métier. En fait, un petit nombre de professions seulement ont été éle-

vées de cette façon à la dignité littéraire, mais je suis persuadé que le roman de bien des métiers pourrait être décrit. Ce fut la tentative des naturalistes. Elle a été arrêtée, vers 1880, par le retour offensif de la littérature d'analyse. Mais voici que la psychologie, à son tour, après avoir donné comme fruit suprême et un peu monstrueux le surréalisme, dégoûte nos contemporains. Ils reprennent intérêt à la vie extérieure, et accordent une faveur extraordinaire à ceux qui parlent de ce qu'ils savent.

Il n'y a guère eu jusqu'à présent pour répondre à l'appel de cette curiosité, que les voyageurs, les ruraux, les aviateurs et les marins. L'intérêt nouveau qui accueille le roman provincial tient à son air de vérité. On y voit des hommes vivants et des paysages vrais : ceux d'Auvergne avec M. Pourrat, ceux de Haute-Provence avec M. Marchon ou M. Giono.

Le dernier roman de M. Peisson, *Parti de Liverpool*[1], est l'histoire d'un bateau. Elle n'est pas longue. Partie de Liverpool pour sa première traversée le lundi 11 mai, *l'Étoile des Mers* coule après avoir rencontré un iceberg dans la soirée du 13. Le bateau a vécu trois jours. Il se pourrait que la catastrophe, comme celle du *Titanic*, fût un simple accident de mer, une fatalité tragique. Mais les hommes, et surtout les Français, ne sont profondément émus que par une littérature raisonnable. Ils veulent que les êtres et les choses portent en eux-mêmes le principe de leur perte et qu'ils justifient le drame où ils périssent. La violence et l'orgueil d'Œdipe sont nécessaires à Sophocle. Ici encore M. Peisson a voulu que le naufrage du *Titanic* ait sa cause dans les passions humaines, qui sont la mesure de toute chose. Il a donc décidé que la Compagnie transocéanique, dans l'intérêt de son commerce, avait voulu construire le bateau le plus grand et le plus rapide du monde. Or, nous dit-il, au delà d'une certaine longueur, le bateau portant sur deux houles à la fois par son avant et par son arrière, doit céder par son milieu. Je veux bien, quoique l'explication soit de toute évidence simplifiée à l'excès. Il suffit que nous puissions admettre que *l'Étoile des Mers* est construite de telle façon qu'elle ne puisse naviguer. C'est

1. Grasse

bien fort, direz-vous. Je rappellerai donc un exemple célèbre de l'erreur des ingénieurs : celui d'un paquebot italien, dont tout le monde sait le nom, et qu'on avait fait si étroit, pour le rendre plus vite, qu'il se retourna au lancement.

La faute de calcul que M. Peisson fait faire aux constructeurs de Liverpool n'est donc pas entièrement impossible. Il l'a rendue dramatique par deux procédés. Après nous l'avoir cachée jusqu'au milieu du livre, il nous l'a révélée, mais par les propos d'un lieutenant très hâbleur et un peu fou, de telle sorte que nous ne savons pas nous-mêmes si nous devons y croire. C'est une menace vague et terrible, à l'arrière-plan de la vie. Et d'autre part, l'effet de cette menace ne se fait sentir qu'au moment où nous n'y pensons plus. Contraint par les ordres de la Compagnie à naviguer à 28 nœuds, l'*Étoile des Mers* conserve cette vitesse en pleine brume de Terre-Neuve, c qui est une folie. Il manque de couper en deux un voilier. Et un peu plus tard, il donne sur la partie immergée d'un iceberg. Pour expliquer ce second accident, M. Peisson recourt encore à une faute de calcul. Les icebergs sont signalés et leur dérive connue. Le commandant trace donc leur route et la sienne, de façon à éviter une rencontre. Mais ce graphique, vraiment enfantin, suppose que les montagnes de glace continueront à dériver toujours dans la même direction. Il ne tient pas compte d'une inflexion possible des courants. Cette étourderie est bien surprenante chez un homme qui nous est donné comme un vieux loup de mer. Le résultat est que *l'Étoile des Mers* heurte l'iceberg deux heures avant le moment où il comptait infléchir sa route pour l'éviter.

Le choc n'est pas violent, et l'avarie se borne à une déchirure de la coque, un mètre au-dessous de la ligne de flottaison. Après nous avoir rassurés, l'auteur nous fait assister au dramatique spectacle du pansement de la blessure : on déplace du charbon et de l'eau dans les cales pour donner de la gîte, et amener la plaie hors de l'eau; on applique un paillet, qu'on maintient par un filin. Et quand le travail est terminé, sous la clarté des projecteurs, quand enfin nous croyons tout sauvé, M. Peisson nous avertit que l'eau ruisselle en plein milieu du bateau, dans les chambres des machines. Le navire

est perdu, et il ne nous reste qu'à considérer toute l'horreur du naufrage.

Tout cela est bien habile, direz-vous. C'est à la fois la qualité et le défaut de l'ouvrage. Il est si adroitement équilibré, si ingénieusement agencé, qu'en le regardant on le trouve trop bien fait. Mais cet excès d'adresse est lui-même compensé par un sens de la vie qui paraît partout, et qui entraîne l'intérêt : si le fond même du livre est machiné, son apparence est aussi naturelle que possible. Le commandant Davis, avec son profil d'oiseau de mer, le second Haynes, le hâbleur Herwick, sont autant de figures qu'on croit reconnaître; le malheureux bateau lui-même est vivant, et la mer et le ciel grondent autour de lui.

HENRY BIDOU

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1932

		Pages.
ABEL HERMANT	Souvenirs de la Vie frivole. — I	5
ERNST ROBERT CURTIUS	L'Humanisme comme initiative	36
MARGARET KENNEDY	L'Idiot de la Famille. — III	60
MAURICE MURET	L'Attentat de Sarajevo	96
PANAÏT ISTRATI	La Maison Thüringer. — II	124
GEORGES ROUX	L'Autriche d'aujourd'hui	148
OCTAVE AUBRY	Le Souvenir de Napoléon	163
MARCEL THIÉBAUT	Un Témoignage sur Branly	171
A. CŒUROY ET G. CLARENCE	Le Phonographe en 1932 (*fin*)	186
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	211
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	225

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1932

COMTE DE FELS	Les Richesses de la France : le Blé	241
ABEL HERMANT	Souvenirs de la Vie frivole. — II	251
JACQUES CHENEVIÈRE	Une Amie d'enfance : Madame de Ségur	281
A. ALBERT-PETIT	L'Enseignement primaire en France	305
PANAÏT ISTRATI	La Maison Thüringer. — III	323
HENRI PIÉRON	J. P. Pavlov	359
GEORGES ROUX	La Hongrie et le Problème danubien	377
MARGARET KENNEDY	L'Idiot de la Famille. — IV	393
FERNAND DE BRINON	Le Plan français de désarmement	422
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Les Concerts	434
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	451
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	460
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	475

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1932

		Pages.
PAUL GÉRALDY	Christine (Actes I et II)	481
EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ	Journal intime	520
ABEL HERMANT	Souvenirs de la Vie frivole. — III	538
PIERRE FRÉDÉRIX	Le Plan industriel des Soviets	568
PANAÏT ISTRATI	La Maison Thüringer (*fin*)	595
BERNARD FAÏ	Les Élections américaines	622
MARGARET KENNEDY	L'Idiot de la Famille. — V	642
EDMOND JALOUX	John Galsworthy	672
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Au Salon d'Automne	682
PAUL ALFASSA	La Caricature	689
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	698
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	709

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1932

HENRY BÉRENGER	Les États-Unis et la Dette européenne	721
COMTESSE DE NOAILLES	Poèmes	732
FRANÇOIS MAURIAC	Le Mystère Frontenac. — I	740
WLADIMIR D'ORMESSON	La Situation en Allemagne	765
ABEL HERMANT	Souvenirs de la Vie frivole (*fin*)	781
MARCEL THIÉBAUT	Valery Larbaud	822
PAUL GÉRALDY	Christine (Acte III)	859
GÉRARD BAUËR	M. Pierre Benoit à l'Académie	883
MARGARET KENNEDY	L'Idiot de la Famille (*fin*)	891
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Maurice Barrès à l'Opéra	932
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Centenaire de Björnson	943
HENRY BIDOU	Les Livres	950

La REVUE DE PARIS *publiera en 1933 :*

Jeanne d'Arc, Sainte universelle
par Gabriel HANOTAUX,
de l'Académie française

La Femme missionnaire
par Georges GOYAU,
de l'Académie française

Orléans contre Bourbons
(1873-74)
par Daniel HALÉVY

La Guerre ou la Paix
par le Comte de FELS

Autour d'Algésiras
par le Comte SFORZA

Une Académie coloniale au Caire sous Bonaparte
par Charles ROUX

Paris au Moyen âge
par Pierre CHAMPION

Le Boulevard sous Louis-Philippe
par Jacques BOULENGER

Lettres de Windsor et de Fontainebleau
par la Princesse BIBESCO

Lettres de Perse, par le Comte de GOBINEAU

Lettres de l'abbé Barthélemy (La Gazette de Chanteloup)
présentées par le Vicomte de MONTBAS

Lettres de Mme Tallien
présentées par Pierre GAXOTTE

Cagliostro à Rome
(Mémoires du peintre HENNEQUIN de Lyon)

La Vie méditative de Spinoza
par Julien BENDA

Les études historiques de MM. Pierre de Nolhac, Camille Jullian, P. de la Gorce, *de l'Académie française*; du prince Sixte de Bourbon, de Mme David-Neel, de MM. Le Blévec, Lacour-Gayet, Louis Batiffol, Émile Magne, Sylvain-Lévi, Georges Girard, Bernard Faÿ, Jean Marchand, Albert Mousset, Marcel Marion, Jean Bourguignon, Georges Hardy, Aragonnès.

Les études et souvenirs sur la guerre et des études militaires de l'amiral Castex; de MM. Ed. Delage, Elie Halévy, Pierre Renouvin, J.-M. Bourget.

Dans le feu des Balkans
par le colonel HERBILLON

En mission chez les Cosaques du Don
par C. de la VILLENEUVE

L'Énigme de Charleroi expliquée
par le général de LARDEMELLE

Les études politiques et économiques de M. André Chaumeix, *de l'Académie française*; du comte de Fels (la suite de ses études sur **la Politique expérimentale** et **les Richesses de l'État français**); de MM. Henry Bérenger, François Piétri, Stéphane Lauzanne, André Siegfried, André Morizet, Rodolphe Lemieux, Pierre Bernus, Wladimir d'Ormesson, Lt-Cl Favre, Giscard d'Estaing, Roger Labonne, François Leuwen, Fernand de Brinon, Pierre Frédérix, G.-R. Manue, G. Mauco.

Voyez au verso la suite des annonces concernant les publications de la " REVUE DE PARIS "

La REVUE DE PARIS *publiera en 1933*

des études, des chroniques artistiques et archéologiques de MM. Jean-Lou Vaudoyer, Paul Alfassa, Paul Jamot, Louis Hourticq, René Grousse Achille Kyrou.

Art d'Orient et d'Occident
par René GROUSSET

Poussin
par Marthe DE FELS

De l'Échoppe aux grands Magasins
par Louis HAUTECŒUR

la suite de nos études sur la situation des religions dans le monde :

La Religion positive
par Charles de ROUVRE

Le Cao-daïsme
par Jean DORSENNE

des études sur l'enseignement :

L'Enseignement en Angleterre
par Gustave RUDLER

L'École unique
par A. ALBERT-PETIT

L'Enseignement en Russie
par X. X. X.

la suite de nos études sur la presse étrangère :

La Presse tchécoslovaque
par Georges MAROT

La Presse polonaise
par Casimir SMOGORZENWSKI

Le Théâtre en Angleterre
par Robert de SMET

Le Théâtre en Allemagn
par Joseph CHAPIRO

les Tableaux de Paris d'Albert Flament.

la chronique des livres par Henry Bidou; ***la chronique théâtrale*** par François Porché; ***la chronique historique*** par A. Albert-Petit; ***la chronique philosophique*** par C. Bouglé; ***la chronique musicale*** par Constantin Photiadès; ***la chronique scientifique*** par Louis Houllevigue; ***la chronique cinématographique*** par Jean Tedesco et ***la chronique des disques*** par André Cœuroy.

des articles scientifiques :

Les Directives nouvelles de la Lutte antituberculeuse
par le professeur Léon BERNARD

Les Vitamines
par le professeur BINET

Le Vieillissement
par LECOMTE DU NOUY

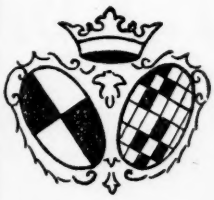
des études sur les Nations étrangères :

L'Évolution de la Politique espagnole
par Roland DE MARÈS

En Yougoslavie
par Georges ROUX

La Question d'Irlande
par Y.-M. GOBLET

Si vous voulez relier vos livraisons de la REVUE DE PARIS, *lisez la page 3 de la couverture.*



TOURBILLON

Sac danseuse cravaté d'un bouton d'argent bourré de chocolats fourrés. Cadeau sans façon et de suprême élégance.

Prix **40 Frs**

MESSAGE CLOUTE

De toile laquée rouge et noire, cloutée d'argent voici une création moderne et de fière allure. Coffret empli des meilleurs chocolats fourrés. Prix suivant taille

170 - 260 375 Frs

POUR LES FÊTES PROCHES

Ces créations charmantes seront les gourmandes messagères de vos vœux. Catalogue illustré franco sur demande à

Sévigné Royat Auvergne

LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ

11, Boulevard de la Madeleine
Paris

100, Av. de la Muette
65, Rue La Boëtie

47, Rue de Sèvres
1, Place Victor-Hugo

LYON — MARSEILLE — BORDEAUX — LE HAVRE — CANNES — NICE

L'Épargne et l'Emprunt de la Ville de Paris

Pour répondre à tous les désirs de l'épargne en la faisant bénéficier des avantages qui s'attachent, *soit aux emprunts que caractérise un prix d'émission d'une modicité attrayante, soit aux emprunts à lots*, la Ville de Paris procède à deux opérations financières distinctes dont nous indiquons brièvement les conditions :

Le premier Emprunt, dit « Emprunt des Fortifications », sera réalisé par l'émission, au prix de 840 francs payables intégralement à la souscription, de 216.000 obligations de 1.000 francs.

Ces obligations seront productives d'un intérêt annuel de 40 francs payable par moitié, le 15 mai et le 15 novembre. Cet intérêt sera, comme pour l'Emprunt précédent, payé net d'impôts, à l'exception de la taxe de transmission. L'émission aura lieu le 2 décembre prochain.

Le second Emprunt sera réalisé par l'émission, au prix de 960 francs payables à raison de 500 francs à la souscription et du solde au 1er avril 1933, de 1.250.000 obligations de 1.000 francs. Une bonification de 1 franc est allouée à ceux qui se libèrent immédiatement

Ces obligations seront productives d'un intérêt annuel de 45 francs payable par moitié, le 15 juin et le 15 décembre de chaque année. Cet intérêt sera payé net d'impôts, à l'exception de la taxe de transmission.

L'amortissement intégral de l'emprunt aura lieu en 53 ans au maximum.

Pendant chacune des 30 premières années auront lieu deux tirages semestriels où sortiront, chaque fois, 39 lots *nets d'impôts*, dont 1 lot de un million, 1 lot de 250.000 francs, 2 lots de 100.000 francs, 3 lots de 50.000 francs, 8 lots de 10.000 francs et 24 lots de 5.000 francs, soit en tout 3 millions 600.000 francs de lots par an. L'émission publique de ce second emprunt commencera le 7 décembre prochain.

Différents, on le voit, par leurs modalités essentielles, les deux Emprunts de la Ville auront cependant un trait commun : la sécurité absolue d'un placement de premier ordre. L'épargne saura l'apprécier.

FOUQUET
CONFISEUR,
36, RUE LAFFITTE
22, RUE FRANÇOIS-Ier
1, AVENUE DE MESSINE

VAN CLEEF & ARPELS
JOAILLIERS
22, PLACE VENDÔME
PARIS

CANNES, Bd de la Croisette
NICE, 8, Avenue de Verdun
DEAUVILLE, Rue Gontaut-Biron
LE TOUQUET, Avenue Du Verger

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

DE NOUVEAUX WAGONS-RESTAURANTS

pour toutes les bourses!

Des VOITURES-BUFFETS ou des WAGONS-RESTAURANTS-BARS circulent dans les trains :

23 (Paris-Nice), entre Avignon et Nice;

24 (Nice-Paris), entre Nice et Avignon;

101 (Paris-Vintimille), entre Paris et Dijon;

102 (Vintimille-Paris), entre Dijon et Paris;

743/744 (Lyon-Perrache-Strasbourg), sur tout son parcours;

748/749 (Strasbourg-Lyon-Perrache), sur tout son parcours;

G. B. (Genève-Bordeaux), entre Lyon-Perrache et St-Germain-des-Fossés;

M. B. (Milan-Bordeaux), entre St-Germain-des-Fossés et Bordeaux;

B. M. (Bordeaux-Milan), entre Bordeaux et Lyon-Perrache.

Dans ces wagons, des consommations et des repas sont servis à un prix modique pendant toute la durée du trajet. Profitez-en.

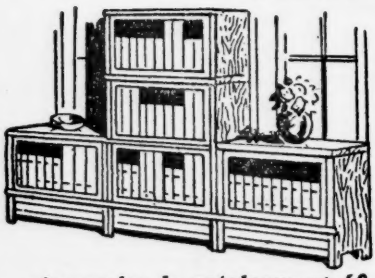
la bibliothèque M. D s'accroît en concordance avec les livres

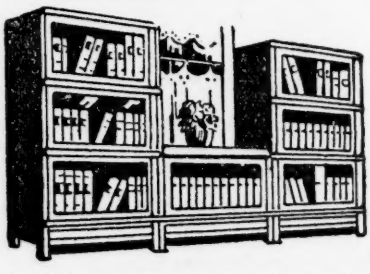
BIBLIOTHÈQUE M.D

la bibliothèque M. D s'adapte partout

9, rue de villersexel, paris VII
tél. littré 11-28, nord-sud solférino

bibliothèques extensibles et transformables
encadrements de divans





demandez le catalogue n° 49, envoyé gratuitement avec tarif et photos

DENTOL

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE

EAU - PÂTE POUDRE SAVON

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre-fort qu'il a loué.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser : **SIÈGE CENTRAL**
19, boul. des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

1933
OFFREZ LES
CIGARES ET
CIGARETTES
DE LA
RÉGIE FRANÇAISE
CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par la loi du 17 mars 1905

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 – CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1932, ses opérations ont porté sur

8 milliards 304 millions 819.113 fr

de Capitaux assurés

153 millions 502.356 franc

de Rentes Viagères

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS – MIXTES
ASSURANCES MIXTES COMPLÈTES
AVEC PARTICIPATION DANS LES BÉNÉFICES
ET COUVERTURE DU RISQUE D'INVALIDITÉ
ASSURANCES FAMILIALES, D'ÉDUCATION ET DE DOT

Rentes Viagères

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la Rente Viagère est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.

Les garanties les plus importantes
Les tarifs les plus avantageux

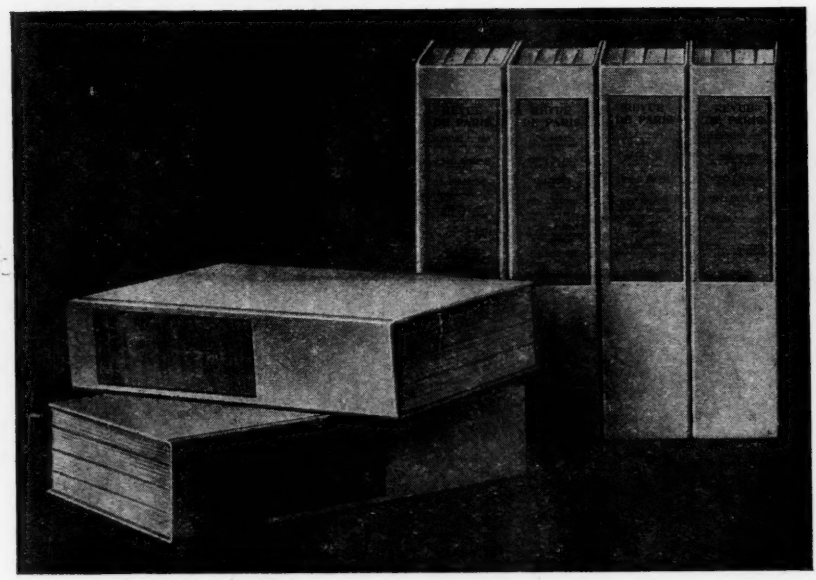
Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris ou chez les Agents Généraux en Province.

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc... publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix **du cartonnage,** permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans ous les bureaux de poste de France et de l'Etranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, nº 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep: Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et Cº; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Elefthéroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et Cº, Behrenstrasse 17; *Beyrouth*: Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Cserepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres*: Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas*: Makki, rue Salhie; *Elisabethville*: Desclée, Av. Royale; *Florence*: B. Seeber; *Genève* : Naville et Cº, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cta; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et Cº, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd*: Librairie Hachette; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et Cº; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et Cº; *Turin* : Fratelli Bocca; S. Lattès et Cº; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 6 fr.

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.